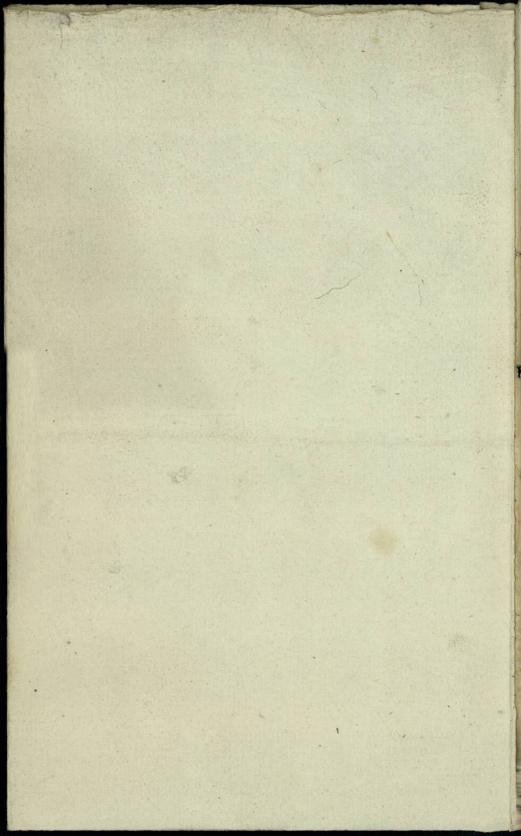


Bataitle & boulouse Vou Le anglais à grenade, 1814 par R. Rumean Bulletin de la Sociele de Jeographia manné 1884 - Coulouse - Friorie in 8 /2 Rul: page 396 dong ma Biblist. Rejewe (Local)



# PRÉCIS HISTORIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

Carica, cora une conteclacon calulus

### AVERTISSEMENT.

CE Précis historique de la Bataille de Toulouse ne se livrera, ou ne se vendra point, sans les Cartes qui doivent l'accompagner.

Toute vente partielle de l'Ouvrage, sans les Cartes, sera une contrefaçon saisissable.

Chaque Exemplaire sera parafé par l'Auteur, et portera son cachet en timbre sec.

Il poursuivra par-tout les Contrefacteurs, selon toute la rigueur des Lois, en vertu du dépôt qu'il a fait de son Ouvrage.

Rop PFXIX 254

## PRÉCIS HISTORIQUE

DE LA BATAILLE

LIVRÉE LE 10 AVRIL 1814,

SOUS LES MURS DE TOULOUSE,

ENTRE

L'ARMÉE FRANÇAISE

ET LES ARMÉES COMBINÉES,

ANGLAISE, ESPAGNOLE ET PORTUGAISE;

Avec une Carte générale qui indique les Positions occupées par les Français, et plusieurs Plans relatifs à leurs Fortifications, qui lui servent de développement.

#### PAR C. D\*\*\*\*

« Aux derniers jours d'une lutte terrible, nos braves » armées affaiblies et dispersées combattaient encoro » avec un courage héroïque pour l'honneur et pour » la Patrie. »

(Adresse de la Chambre des Pairs au Roi.)

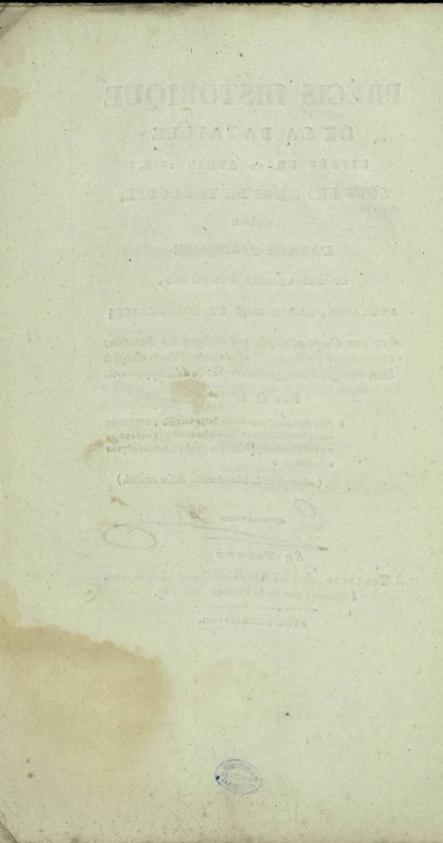
C m

SE TROUVE

A Toulouse, chez BENICHET CADET, Imprimeur-Libraire, rue de la Pomme, N.º 139.

AVEC PERMISSION.



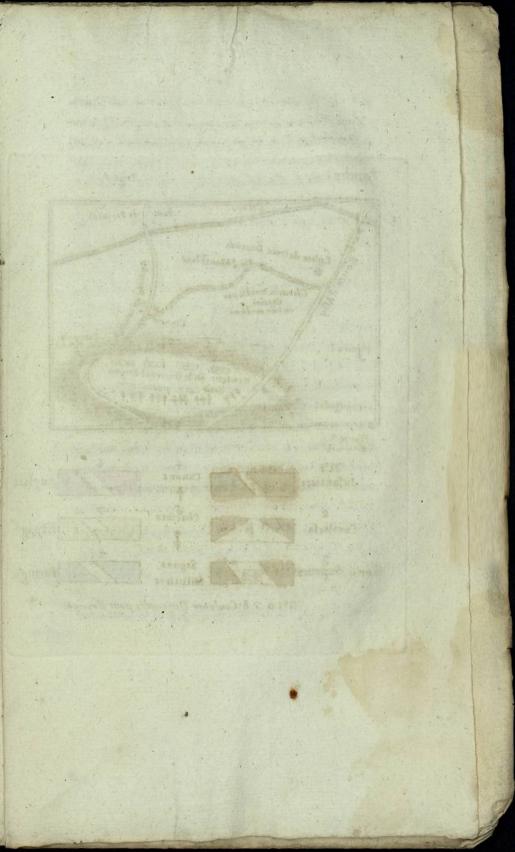


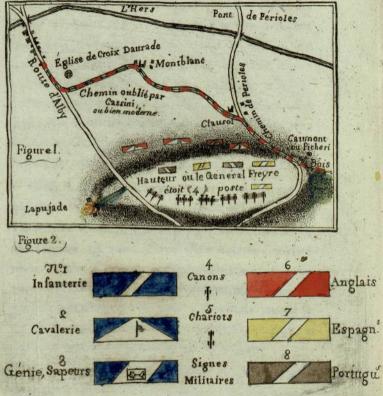
# PRÉCIS HISTORIQUE.

UCUNE relation française de la bataille sanglante qui s'est livrée le 10 Avril dernier sous les murs de Toulouse n'ayant encore paru, quoiqu'elle ait été très-remarquable par la résolution, l'audace, la valeur et la constance qu'on y a déployées de part et d'autre, j'ai craint qu'un plus long silence de la part de ma nation ne semblat supposer la honte d'avoir été vaincue. Cette supposition serait même facile à faire, si l'on s'en tenait uniquement à la relation anglaise que je donnerai dans la suite telle qu'on l'a vue dans le Journal de Toulouse, et qui a dû, suivant l'usage, présenter les faits d'une manière extrêmement favorable à sa nation. Il doit cependant être permis d'assurer, sans montrer de partialité, que si l'un des deux partis combattans a enlevé le laurier par la force du nombre et sur-tout des circonstances, il n'a cependant pas acquis le droit de l'interdire à l'autre. Ce serait un abandon auquel s'accoutumerait difficilement l'armée française, après vingt ans de gloire que l'ancienne dynastie de nos rois n'a pas manqué de revendiquer en rentrant dans son patrimoine. Elle a cru même devoir la consacrer en se
l'appropriant comme un des plus beaux fleurons de
sa couronne; et c'est un nouveau motif pour notre
armée de s'en énorgueillir. Non, rien ne sera jamais
capable d'obscurcir cette gloire; l'éclat dont elle
brille est assuré pour toujours: elle coûte assez cher
pour mériter de devenir immortelle. Le deuil d'une
infinité de familles l'atteste; et les blessures honorables dont le peuple français porte de si nombreuses cicatrices, apprendront à nos enfans et à nos
petits-fils quels sont leurs devoirs envers la patrie,
et les sacrifices qu'ils doivent toujours être prêts de
faire pour elle et pour le prince en qui elle réside.

Cette bataille a été accompagnée de circonstances qui font trop honneur à nos armes pour être reléguées dans l'oubli. Elles peuvent nous consoler de la nécessité où notre armée s'est trouvée, malgré elle, de céder au grand nombre qu'elle aurait peut-être encore bravé, sans les considérations majeures auxquelles son courage a dû céder : j'ajouterai que si sa retraite a été glorieuse, elle en a reçu la récompense dans les événemens heureux qui l'ont suivie.

En retraçant ces circonstances, la plupart ignorées de la généralité des lecteurs, j'ai cru remplir les devoirs d'un bon citoyen, dévoué à son pays;





Mo 1.6. 7.8. Couleurs Nationales pour Exemple.

car, j'ose le dire, un français qui n'a pas dans le cœur l'honneur national, n'est pas digne d'être regardé comme membre de cette grande et illustre famille, qui s'est acquise, par sa haute valeur et sa science militaire, tant de réputation dans le monde entier. Je ne parle point des autres qualités distinctives qui lui assignent un des premiers rangs parmi les nations policées.

Pour rendre cette description plus complette, et la recherche des lieux plus facile, j'y ai joint une carte géographique de Toulouse et de ses environs. Elle suffira, quoique de petite dimension, au moyen de plusieurs planches de développement dont elle est accompagnée, pour représenter à la fois tous les points de la ligne immense sur laquelle l'armée française a été attaquée dans ce jour mémorable. Les Toulousains y verront sans doute avec satisfaction figurer des localités devenues célèbres, qui leur sont familières; et les étrangers y apprendront à les connaître comme s'ils étaient de Toulouse même.

Pour dresser cette carte, je ne me suis pas contenté de m'aider de celle de Cassini, et de plusieurs autres qu'on a eu la bonté de me communiquer; mais encore j'ai été sur les lieux, que j'ai examinés avec assez de soin, pour me convaincre par moi-même

qu'il est échappé à ce grand géographe une légère omission, devenue seulement essentielle par les circonstances du moment ; car à ne consulter que la relation anglaise, on voit que « le Maréchal Sir Willam Beresford, après s'être formé à Croix-Daurade, enleva Montblanc, etc. (Voyez planc. I. figure I. ) » (\*). Or , le chemin par où ce corps d'armée passa a son embranchement sur celui même de Croix - Daurade, avant d'arriver à l'église de ce village. Il est uni, propre à faire passer de l'artillerie. Cependant on le chercherait inutilement dans la carte de Cassini qui se borne à tracer celui de Périole, sur lequel il forme un autre embranchement au midi, vers le château de Clausole; il est possible aussi que ce chemin ait été rendu praticable depuis peu.

Enfin pour mettre encore plus au fait tous les genres de lecteurs au sujet des fortifications, on en trouvera séparément la représentation en plusieurs planches. On sentira par-là combien il était difficile de défendre une si grande étendue de terrain avec

<sup>(\*)</sup> Quoique la planche 1. re, qui est une planche de surérogation et non promise, ne fût destinée qu'à représenter le chemin où passa l'armée anglaise du général Beresford, j'en ai profité pour figurer des objets particuliers ou généraux relatifs à la bataille, comme on le verra en son lieu.

une si petite armée, contre une autre beaucoup plus forte, abondamment pourvue de tout, en vivres, équipement, munitions et argent, quand la nôtre était dans la pénurie, qui accompagne toujours les retraites forcées (\*); on n'ignore pas d'ailleurs l'état d'anxiété où se trouvait le gouvernement à cette époque.

Je ne rapporterai point tout ce qui a précédé cette bataille, et qui n'a été, pour ainsi dire, que préparatoire. Mais je ne puis m'empêcher de faire remarquer l'habileté avec laquelle le Duc de Dalmatie exécuta sa retraite d'Ortez, en combinant ses mouvemens sur ceux de l'armée ennemie, de manière à la gagner de vitesse pour se trouver à Toulouse plusieurs jours avant elle. Par ce moyen, il eut le temps de s'y mettre en défense, et de lui faire acheter bien cher l'avantage de s'emparer de cette Métropole du midi, qui était ouverte et dominée de par-tout. Le Maréchal avait une infinité d'obstacles à vaincre, quand son rival était favorisé par toutes les circonstances qui facilitent et assurent les succès.

Je n'imputerai point aux anglais des fautes involontaires, ou nécessitées par la prudence, comme d'avoir perdu du temps à sonder les gués de la

<sup>(\*)</sup> La retraite d'Ortez.

Caronne, ou à faire examiner par des ingénieurs les chemins du Lauragais reconnus généralement comme impraticables pour l'artillerie, sans cette opération. On m'a pourtant assuré qu'ils auraient pu, en fesant un contour, se porter de Pamiers à Castelnaudary, par un chemin assez uni, où ils auraient été d'avance placés pour nous couper la retraite; ou bien ils se seraient reportés sur la ville par la route du Bas-Languedoc, ce qu'ils pouvaient faire d'autant plus aisément, qu'ils avaient une surabondance de troupes pour l'attaque (\*). Notre armée se trouvant alors renfermée entre les masses qu'ils auraient envoyées sur ce point et celles qui passèrent la Garonne, de l'autre côté, entre Blagnac et Grenade, elle aurait été vraisemblablement forcée de capituler, ou de se jeter vers la montagne noire. Là, terminant son destin, malgré toute l'habileté du général, elle se serait consumée misérablement par le défaut de vivres et la désertion, avant d'être parvenue seulement au département de l'Hérault.

Inutilement objecterait - on que si les anglais ne l'ont pas fait, c'est qu'ils ne l'ont pas voulu;

<sup>(\*)</sup> On peut d'autant moins nier cette vérité, que le jour même de la bataille, ils avaient une armée de réserve immense à Colomiers, et sur d'autres points, où l'on s'occupait à la fabrication des fusées à la congrève.

opinion assez généralement répandue, mais fausse, puisqu'ils poussèrent jusqu'à Nailhoux (\*), d'où, forcés de retrograder, ils eurent bien de la peine à se tirer. Si notre armée avait été assez forte pour les y bloquer, et pour les enfermer dans cette espèce de sourricière, la gloire de leur général en aurait souffert.

Cette opinion est particulière sur-tout à ceux qui ne veulent pas dégager la vérité des accessoires dont elle est enveloppée dans leur esprit; qui tiennent à un parti, je ne dis pas avec opiniâtreté, mais avec une espèce de fureur incapable de souffrir la moindre réflexion. (\*\*\*) La plus grande difficulté qu'ait donc à

<sup>(\*)</sup> Village du Lauragais entouré de chemius abominables.

<sup>(\*\*)</sup> Il n'appartient qu'aux rois d'oublier complettement le passé. Cet effort est trop au-dessus du vulgaire; voilà pourquoi un cœur ulcéré, devenant incapable d'aucun sacrifice, s'il ne s'attache pas à un grand mobile qui le porte de lui-même à la générosité, fonde son opinion sur ses propres sensations, souvent contraires à celles des autres, qu'il méprise ou qu'il ne compte pour rien. L'oubli des injures étant l'oubli d'un attentat sur la propriété la plus chère à l'homme policé, qui est l'honneur, a en lui-même quelque chose de si sublime, que toute la philosophie des anciens n'a pu y atteindre ni s'élever jusqu'à lui. Il a fallu un Dieu pour nous révéler cette vertu, en joignant l'exemple au précepte. Il n'appartenait qu'à la religion, et à la nôtre seule, de nous apprendre que le pardon des ennemis, dans sa grandeur, devenait la perfection de l'héroïsme et de la sagesse humaine.

vaincre un historien, c'est l'opposition passionnée de ses contemporains dont chaque individu considère les choses sous des points de vue différens, et toujours dans son propre intérêt; c'est de ne pouvoir s'écarter de leur avis, quel qu'il soit, sans s'exposer à leur censure; ils regardent un auteur impartial, qui n'abonde pas dans leur sens, comme leur ennemi personnel.

Cependant mon devoir étant de passer à travers le choc de toutes les opinions, en leur accordant, s'il faut, des ménagemens, pour ne pas heurter de front les oppositions que je puis rencontrer, je dirai que si l'on prenait pour des fautes tout ce qui semble en être de chaque côté, on se demanderait pourquoi notre armée ne fit pas porter de l'artillerie vis-à-vis les gués les plus praticables de la Garonne; pourquoi nous ne profitâmes pas du désordre des pontons sur lesquels un corps considérable de l'armée anglaise avait effectué son passage?

On peut répondre que la chose était impossible du côté de Pech-David, à cause des étroits (\*), comme les ennemis le reconnurent eux-mêmes;

<sup>(\*)</sup> Ce sont des sentiers au-dessous de Pech-David, coline fort élevée le long de l'Ariège qui en baigne le pied, sur une lisière de terrain glissant en temps de pluie, et coupé par des ravins qui le rendent d'un accès difficile, même pour les gens à pied.

et parce que le Duc de Dalmatie, avant trèspeu de soldats disséminés sur une si vaste ligne. ne pouvait pas hasarder de dégarnir aucun point de sa défense, en présence de forces infiniment supérieures qui l'environnaient, pour courir après un avantage partiel et douteux, qui lui eût fait perdre de vue son plan général, et risquer ses positions. Il n'est pas nécessaire d'être militaire pour sentir cela. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'inspection seule des immenses travaux qu'il a fallu faire, étonne, et a mérité l'admiration des ennemis. Les grands talens du général et les ressources de l'art tirèrent parti des avantages naturels que pouvaient fournir les localités; et si quelques ouvrages, comme la redoute extrême de droite vis-à-vis l'Hers, et d'autres points très-vulnérables ne purent être achevés le jour de la bataille, nous avons droit de dire que le courage de nos soldats y suppléa, et les compléta.

On sera cependant moins surpris de l'extrême diligence qui fut mise à opérer de si grandes choses en si peu de temps, lorsqu'on saura que le maréchal Soult, s'étant porté au pont des Minîmes, huit jours auparavant, vers les quatre heures de l'après-midi, pour s'assurer si l'on avait travaillé à remplir le tracé de cette fortification, témoigna le plus vif mécontentement de ce qu'on ne s'en était pas occupé, pour ainsi dire, encore. En conséquence, il réunit de suite une force capable de l'exécuter promptement, en troupes de ligne et en travailleurs ordinaires de la ville et de la campagne; et la pioche à la main, il leur donna lui-même, pendant plus d'une heure, l'exemple du travail et de la diligence. Il les aurait sans doute animés plus long-temps, si ses autres occupations essentielles le lui avaient permis, ou n'avaient pas dû en souffrir; mais une fois l'impulsion donnée, ce travail continua toute la nuit avec la même ardeur, ainsi que les jours suivans, excité et soutenu par la présence et le concours de plusieurs généraux qui mirent eux-mêmes la main à l'œuvre pendant tout un jour, et surveillèrent le chantier jusqu'à ce que tout fut fini de ce côté.

L'acharnement de l'ennemi à vouloir s'emparer de ce poste et de celui de l'embouchure, prouve assez de quelle importance il les jugeait pour pouvoir pénétrer dans la ville. S'il n'a voulu faire que de simples démonstrations sur ce point ainsi qu'à Saint-Cyprien, les efforts réitérés de ses généraux dans cette occasion furent bien propres à faire prendre le change. On ne hasarde pas en effet de si grands sacrifices pour rien; car nous verrons en son lieu qu'ils y perdirent beaucoup de monde. Un simulacre ne valait pas la poudre et le plomb qu'on y employa.

Les anglais, rebutés des obstacles naturels qu'ils rencontraient pour passer la rivière au-dessus de Toulouse, indépendamment de l'opposition qu'ils prévoyaient devoir trouver dans le corps qui les observait de Pech-David (\*), portèrent au-dessous les forces qu'ils avaient destinées à l'attaque de nos positions, et songèrent sérieusement à passer la Garonne en masse.

Dès le mardi, 5 avril, ils établirent un pont de pontons vers Bauzelle, à environ deux lieues de Toulouse, et jetèrent un gros corps sur la rive droite: la rivière s'enfla en même-temps considérablement. Les français avaient préparé des grands arbres qu'ils se proposaient de lancer à l'eau pour le couper; mais ayant abandonné au courant un bateau à crochets, cette espèce de machine remplit si bien leur objet, qu'elle se crampona à un ponton et l'emporta. Le pont se trouva alors rompu, ce qui dispensa de faire usage de tout autre moyen.

Ce coup auquel l'ennemi ne s'attendait pas, dut le mettre d'autant plus en peine, qu'il était sans artillerie, sans munitions et sans vivres, et qu'il passa trois jours dans cette terrible situation, où il pouvait

<sup>(\*)</sup> Comme on le verra dans une des planches de la 2.º Partie.

craindre un événement désastreux. La vivacité francaise, dans une occasion si critique, se serait désespérée : elle eût désiré d'être attaquée pour combattre avec fureur. Le flegme anglais supporta plus patiemment les trois jours d'attente. Le caractère national sert souvent à se tirer d'un mauvais pas. Les anglais surent mettre le leur à profit. La patience et la réflexion les empêchèrent de tomber dans le découragement, qui eût dû être la suite d'un tel accident. Il y a , (je me fais un plaisir de le dire , ) dans cette constance, une certaine fermeté d'ame qui mérite des éloges; je ne sais pourquoi la relation anglaise passe sous silence un malheur qui lui fait honneur, pour se porter tout de suite au passage général, tant des troupes que de l'artillerie et munitions, qui s'exécuta effectivement le huit, lorsque le pont eut été rétabli, ce dont elle ne parle pas. Pouvait-on craindre que cet accident fût regardé comme la suite d'une faute militaire, lorsqu'il n'y avait aucun danger à courir de la part d'un ennemi qui était dans l'impuissance d'en profiter pour les détruire, sans s'exposer à être détruit lui-même?

Si les préparatifs d'attaque ne furent prêts que le 9 au soir, le lendemain, jour de Pâques, dut cependant paraître un jour trop remarquable pour ne pas le destiner à devenir époque dans les fastes militaires taires, puisqu'on aurait pu renvoyer cette action au lundi, sans en augmenter les difficultés. J'observerai à ce sujet que c'est là une coutume usitée par tous les guerriers dont le grand cœur vise à la réputation de héros, ce qu'il ne serait pas difficile de prouver, sans aller fouiller dans l'antiquité, par les rapprochemens seuls que nous fournit l'histoire moderne des batailles gagnées en différens lieux, et en différens temps, par nos braves armées, sous un chef qui ne négligeait pas davantage ces brillans accessoires que le général anglais ne les néglige luimême (\*).

Certaines personnes ont dit : « Pourquoi le Duc de Dalmatie s'obstinait-il à se défendre sous les murs de Toulouse, en exposant cette grande ville à une destruction inévitable? » Le Duc de Dalmatie n'a

<sup>(\*)</sup> On me permettra de faire rappeler, à ce sujet, que dans une occasion où Gibraltar était assiégé par la France et l'Espagne, cette place se trouvait sur le point de se rendre par famine, lorsque l'Amiral Rodney, anglais, saisit habilement le moment où la flotte Espagnole du blocus était rentrée à Cadix. — Pour aller faire ses Pâques, dirent alors des plaisans. Le Duc de Wellingtou n'avait pas cette ressource avec notre armée, qui n'est pas plus dévote qu'il ne faut, et qui pourrait même l'être davantage sans se montrer pusillanime. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on imita les assaillans dans leur manière de chômer cette grande fête, et qu'on s'en fit une sur-tout de se trouver à l'appel ce jour-là.

certainement besoin de personne pour justifier sa conduite à cet égard, et il me sierait mal sans doute de l'entreprendre moi-même ; mais en qualité d'historien qui doit chercher à présenter les faits sous leur véritable jour pour redresser l'opinion lorsqu'elle s'égare, il me sera permis de répondre à ces détracteurs : n'avait-il pas des devoirs à remplir, indépendamment de toute considération particulière? D'ailleurs l'honneur national n'était-il pas suffisant pour motiver sa résistance? Est-ce lui qui, dans cette occasion a tiré l'épée du fourreau le premier? Se serait-il défendu si on ne l'avait pas attaqué? -- Il devait, ajoutent-ils, céder le terrain sans combattre. -- Mais qui donc avait le droit de lui dicter une pareille loi, lorsqu'un étranger dont il pouvait craindre le joug pour sa patrie venait l'y attaquer? Cela répondrait à tout, quand un roi qui se connaît en mérite n'aurait déjà, par ses récompenses, décidé la question.

Il est évident que le maréchal ne pouvait quitter Toulouse sans avoir combattu, à moins que de se déshonorer. Cela posé, il lui restait encore un devoir à remplir: c'était de combattre si bien, que l'ennemi ne pût venir à bout, malgré son immense supériorité, de prendre cette ville d'assaut; car, dans la supposition où ce malheur fût arrivé, on ne

sait pas si la politique secrète du vainqueur, qui, jointe à son humanité tendait à ménager les habitans, n'aurait pas été forcée par les circonstances de céder à la brutalité du soldat, si, au mépris de la discipline, il eût voulu, dans sa fureur, trouver dans les excès de la licence des compensations de toute espèce à ses fatigues et aux dangers qu'il aurait courus. Or, on ne peut nier que le maréchal n'ait donné à sa défense toute la vigueur dont elle pouvait être susceptible, pour empêcher un si grand désastre, en triomphant de tous les obstacles accidentels qui auraient pu l'amener. C'est donc en ce sens qu'on peut dire qu'il a véritablement sauvé Toulouse ; car il pouvait s'y défendre encore, et même de rue en rue, à travers le feu et la flamme, selon l'expression de plusieurs militaires, y étant suffisamment autorisé par les lois de la guerre; s'il ne l'a pas fait, il a donc bien mérité de ses habitans; et en se décidant ainsi à la retraite à leur considération, il a acquis de nouveaux droits à leur reconnaissance. Il est remarquable que cette détermination a été prise, pendant que les anglais préparaient, à Colomiers, à Balma et ailleurs, peut-être, des fusées à la congrève pour les incendier.

Qu'on me pardonne une digression que les antagonistes d'un guerrier distingué auront vraisemblablement trouvée un peu longue malgré sa briéveté. Il était important de faire connaître les deux illustres personnages qui ont mis en mouvement cette grande scène. Quant au général anglais, sa nation l'a assez loué pour que je puisse me dispenser d'entretenir mes lecteurs de ses talens et de sa gloire. L'Angleterre, dans un enthousiasme national, bien naturel en pareil cas, l'ayant proclamé un des plus grands héros qui ayent paru dans aucun pays, en aucun age du monde, il serait bien impossible de distinguer à travers de telles louanges quelle est en lui la qualité la plus brillante qui a pu les lui attirer. Aussi, les hommes extraordinaires qui, illustrant l'humanité, l'élèvent en quelque sorte au-dessus d'elle-même, étant censés appartenir sous ce rapport à tous les peuples, il semble que ceux-ci acquièrent, par la somme d'estime qu'ils accordent à leur mérite, le droit de les juger. Ainsi, le lord marquis et duc de Wellington étant incontestablement réputé l'un des grands capitaines du siècle, on peut ajouter qu'il est encore meilleur politique. C'est une qualité qu'on doit regarder comme la plus éminente de toutes, puisque prenant sa source dans la force des conceptions, et dans des combinaisons qui sont bien au-dessus de la portée des esprits vulgaires, elle balance la destinée des nations qui deviennent l'objet de ses profondes méditations, pour en régler définitivement le sort, en leur assignant le rang qu'elles doivent occuper sur la terre. Le lord marquis et duc de Wellington, n'eût-il que cette qualité en partage, serait encore digne d'envie aux yeux de tout l'univers.

Je reprends mon sujet.

Nous avions des troupes jusqu'à Lalande, Les anglais furent camper le 8 au village de l'Espinasse. Leur quartier-général était à la poste de S. Jori. Le même jour à quatre heures de l'après-midi, ils attaquèrent notre poste avancé de la Salade, aux fourches patibulaires, où la 10. me compagnie d'élite des chasseurs français fut maltraitée, ayant été surprise par des forces infiniment supérieures.

Les ennemis poursuivaient vivement depuis trois jours, l'épée dans les reins, une division française composée de neuf cens chasseurs à cheval du 22. me, d'une compagnie du 86. me de ligue, et d'une de voltigeurs de la 9. me légère qui se trouvait au-delà de l'Hers. En passant rapidement par Gragnague, Lavajette, le bourg S. Bernard et Lanta, ceux-ci sirent trois sois la soupe, et trois sois les anglais la mangèrent. Ensin le samedi au soir ce détachement arriva à Flourens d'où il entendit le coup de canon-

qui sut tiré de Toulouse comme signe de ralliement. Il rentra le lendemain au champ d'honneur pendant la bataille par le pont de Lasbordes qu'il sit sauter.

Quant à celui de Croix-Daurade, il ne fut presque pas défendu, comme on verra dans la 3. me partie de cet ouvrage. Il aurait été même inutile, en quelque sorte, de penser à le défendre sérieusement, non plus qu'aucun autre de la ligne, la rivière de l'Hers n'étant, pour ainsi dire, qu'un ruisseau dans le beau temps, que l'on peut franchir presque par-tout facilement, sur-tout avec de la cavalerie, et il est connu que les ennemis en avaient au moins six fois plus que nous; mais elle aurait pu devenir un obstacle réel, si l'armée française avait été assez nombreuse, pour hasarder d'en disputer le passage sans dégarnir ses positions, à cause des broussailles, des inégalités de terrain et des autres circonstances locales favorables dans ce cas; puisqu'en guerre une simple haie peut devenir utile et même précieuse.

Des personnes pensent que si nous avions fait couper le pont de Croix-Daurade l'ennemi aurait été fort embarrassé. Point du tout. Une petite arche de pont sur une rivière qui n'est ni la Garonne ni la Tamise, mais un ruisseau sans eau en été, est raccommodée dans une heure avec deux poutres et quelques planches. Si l'on avait tenté de les en empêcher au moyen de l'artillerie, on aurait pu être pris par derrière, puisque les anglais tenaient celui de Launaguet, d'un côté, et celui de Montaudran de l'autre, aux deux extrémités de la ligne, sans compter ceux de Périole, de Balma et de Lasbordes, dont nous ne pouvions empêcher le rétablissement faute de troupes. Aussi, notre artillerie se tint-elle prudemment vers l'église de Croix-Daurade sans avancer, lorsque les ennemis eurent surpris, le vendredi au soir, nos cavaliers démontés, dont quelques-uns furent mutilés sans pouvoir parer les coups de sabre que les ennemis leur portaient (\*).

La position du camp anglais, au nord-ouest, en tête de la plaine voisine du champ de bataille, donnait la facilité à son chef d'envoyer des forces sur tous les points où il le jugeait nécessaire. Dans le même temps qu'il fesait attaquer Croix-Daurade, îl repoussait nos gens du côté de l'embouchure du canal, et la nuée de tirailleurs dont il couvrit la plaine força les nôtres à se retirer vers leur tête de pont.

C'est ainsi qu'on préludait aux grands coups qui devaient se frapper le lendemain.

<sup>(\*)</sup> C'est l'affaire du Colonel Vivian dont parle la relationanglaise.

(\*) Ce-jour fatal arriva enfin qui allait réunir tant de calamités dans la perte de tant d'hommes. Un soleil pur sembla se faire un plaisir d'éclairer la mort pour qu'elle pût mieux choisir les victimes qu'elle voulait frapper. C'est dès le commencement de sa course que les ames sensibles purent voir le tableau déchirant pour elles, de toutes les douleurs, de toutes les misères humaines, réunies, amoncelées autour de quelques retranchemens, ou marquant de traces de sang humain tous les points d'une ligne de trois lieues d'étendue. Où étaient alors les mères de ces enfans généreux, dont les uns défendaient leur propre pays et tout ce qu'ils avaient de pluscher, avec toute la chaleur de l'amour de la patrie, et l'ardeur que peut inspirer la soif de la victoire; et les autres, l'honneur de leur nom, celui de leur nation, dans un pays étranger pour eux, au prix d'une vie qui venait se terminer et s'ensevelir dans l'oubli sous une légère couche de terre abreuvée de leur sang? Ah! que, semblables à

<sup>(\*)</sup> Postérieurement à la rédaction de ce passage, il m'esttombé en main un discours imprimé de M. Chabran, président de l'église réformée consistoriale de Toulouse, avec qui j'ai vu que je m'étais fort heureusement rencontré pour le fond des idées. La nature de son écrit lui a permis de leur donner une extensiou vigoureusement soutenue par des formes oratoires qui font honneur à son talent.

la femme Spartiate, elles se consolent en apprenant qu'ils ont été les uns et les autres, couronnés par la gloire; et que s'il y a eu des vainqueurs, ils doivent, sans craindre de perdre ce brillant avantage, avoir la générosité d'avouer qu'il n'y a pas eu du moins des vaincus.

Mais cette scène de carnage ne se passa pas sans mettre dans le plus grand jour, et la bonne conduite de la garde urbaine de la ville de Toulouse, dont le zèle et la vigilance se montrèrent infatigables; et l'humanité des habitans de tout âge et de tout sexe pour les blessés, dont les traits aussi nombreux qu'honorables, gravés par la reconnaissance dans tous les cœurs hien faits, passeront jusqu'à la dernière postérité, pour lui servir d'exemple et de modèle, quand même ce faible ouvrage devrait périr.

Deux faits d'armes également glorieux, également importans dans leurs résultats, signalèrent les deux extrémités de la ligne sur la rive droite de la Garonne, en s'appuyant l'un et l'autre sur le canal. Le premier qui ouvrit l'action à six heures du matin, vers l'embouchure, sauva la ville d'une invasion subite de ce côté; l'autre, rendant à jamais célèbre le pont de Montaudran ( qu'il ne faut pas confondre avec celui du village dont j'aurai aussi occasion de parler,) sauva l'armée vers la fin du jour en assurant sa retraite

du côté du midi. Combien donc se trompent ceux qui pensent ou qui disent que l'ennemi favorisa cette retraite? Les efforts continuels qu'il fit inutilement depuis une heure jusqu'à sept ou huit du soir, pour enlever ce pont, sans pouvoir s'en rendre maître, prouvent assez que si elle s'effectua, c'est qu'il ne put l'empêcher; puisqu'on ne saurait nier que l'armée n'ait passé vingt-quatre heures sur le champ de bataille sans qu'on ait osé l'y attaquer sérieusement une seconde fois.

Dira-t-on encore que cela était convenu? Ce serait chercher à se tirer d'embarras par une supposition invraisemblable qui ne s'accorderait point d'ailleurs avec l'envoi de six mille hommes de cavalerie à sa poursuite, dont toutes les opérations se bornèrent à quelques escarmouches insignifiantes et de parade. Il n'était pas probable, en effet, que cette petite, mais valeureuse armée, qui avait balancé les destins entr'elle et la grande armée combinée, pût être arrêtée dans sa marche par un simple détachement; et cependant on ne peut pas douter que le duc de Wellington, si digne de recueillir tous les genres de gloire, n'eût ambitionné celle de la prendre prisonnière, s'il avait cru de pouvoir y réussir. Mais, il faut le dire : lorsque les ennemis nous ont poussés depuis l'Espagne jusqu'ici , ils n'ont jamais rien

donné au hasard sans avoir eu lieu de s'en repentir; et s'ils nous ont enfin serrés de près, c'est qu'ils avaient la certitude d'être six contre un, et de nous accabler par le nombre. Pour suivre la même marche, il aurait fallu employer encore les mêmes forces, et c'est ce qu'ils ne pouvaient faire que difficilement en occupant Toulouse, sur-tout après les pertes énormes qu'ils venaient d'y essayer.

Mais je m'arrête ici, ne voulant pas anticiper sur l'action. Avant de transporter avec moi le lecteur sur le champ de bataille, il convient de le lui faire connaître par la description des localités et des fortifications qui firent en un clin d'œil, d'une ville accessible de par-tout, une véritable ville forte. Ce sera l'objet de la seconde partie, dont je vais presser l'exécution autant que possible, pour la faire marcher de front avec les gravures, en attendant la troisième qui s'avance aussi de jour en jour.

Il me reste, avant de terminer celle-ci, à donner le détail d'un monument que je propose, et dont le plan est représenté dans la planche 2.º

### MONUMENT FUNÉRAIRE

A ériger sur le point le plus élevé des grandes Redoutes.

IL aurait environ quatre-vingts pieds de hauteur, sur une largeur proportionnée.

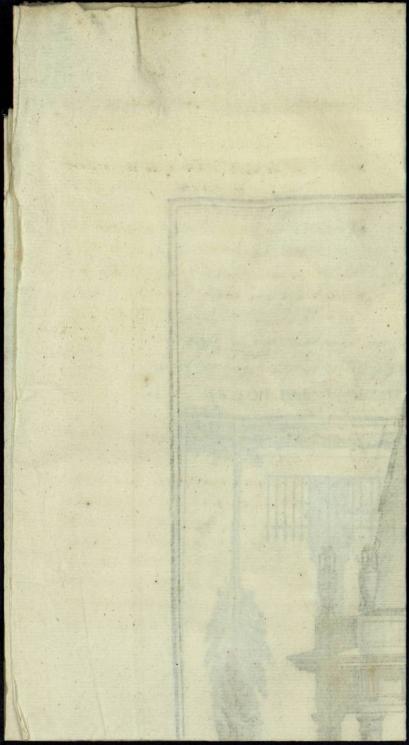
Sa base en massif, porterait une grille en fer que formerait un tissu de lances.

Huit colonnes d'ordre dorique, avec leur entablement, supporteraient une pyramide terminée par une sleur de lis.

On mettrait les figures qu'on voudrait dans les médaillons.

Sur chaque angle de l'entablement serait une urne cinéraire.

Ces colonnes environneraient une statue représentant la religion appuyée sur l'arche d'alliance, armée de l'étendard du christianisme, tenant de la main droite un calice sur lequel s'élève une hostie lumineuse qu'elle offre pour les morts, et de la gauche des couronnes de laurier pour les braves qui ont péri dans cette bataille. Elle est posée sur un piédestal en forme d'autel, où l'on célébrerait chaque





PROJET DE MONUMENT À ÉRIGER À TOULOUSE Sur la hauteur des grandes Redoutis à l'honneur des Brans, morts A la Bataille du dix Sont, Tour de Parques, L'In 1814.



année une messe solennelle pour le repos de leur ame, le jour de Pâques, à la vue de tout le peuple.

On pense que les artistes de la ville se feraient un plaisir de contribuer par leurs talens à cette auguste et touchante cérémonie, qui ouvrirait ainsi, dès le matin, le feretra de Pâques, avec d'autant plus de convenance, que le mot feretra retrace des funérailles. Un cyprès placé à chaque angle caractériserait le monument.

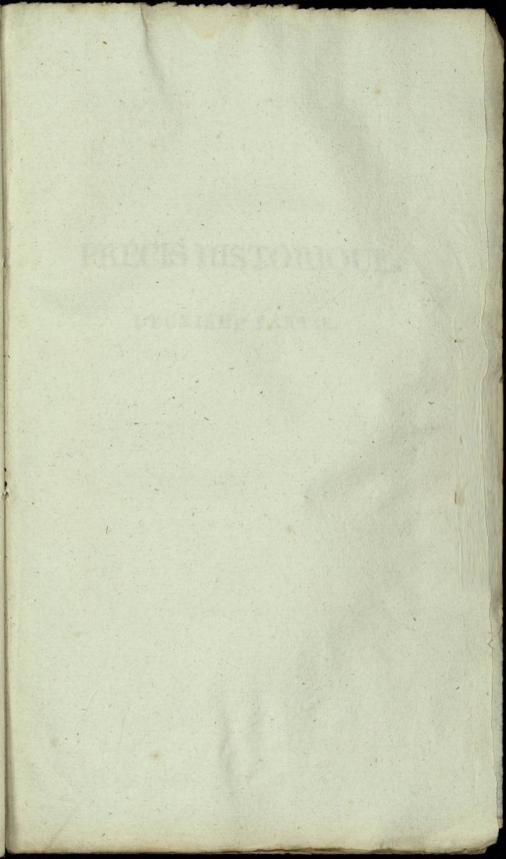
La base de l'autel porterait des bas-reliefs relatifs, ou des inscriptions, telles que les suivantes; ainsi que le socle de la pyramide sur ses quatre faces.

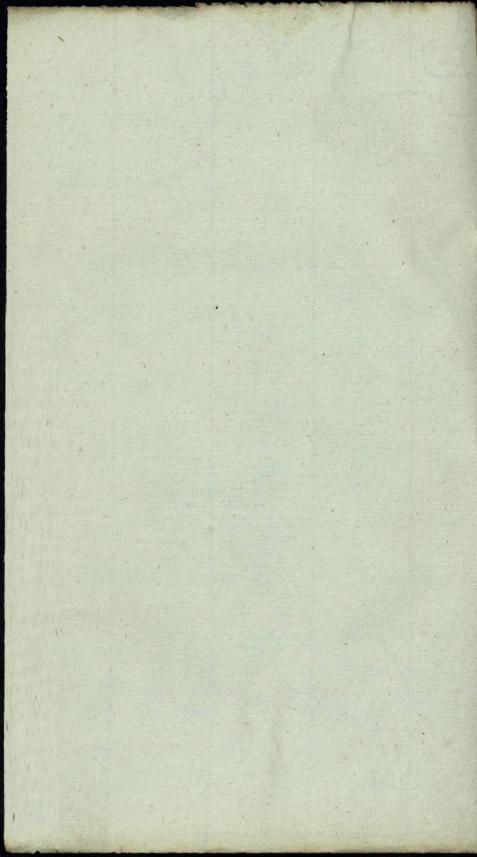
- « La patrie reconnaissante envers ses généreux défenseurs, morts pour elle au champ d'honneur au nombre d'environ 2500, le 10 avril 1814, sous le commandement du maréchal Soult, duc de Dalmatie.
- « Cette sanglante bataille fut l'époque de la régénération de la France et du retour de l'auguste dynastie des Bourbons au sein de son ancienne famille.
- « Environ 17,000 hommes de plusieurs nations différentes, Anglais, Écossais, Espagnols et Portugais, arrosèrent de leur sang cette terre étrangère pour eux; et succombèrent victimes de l'honneur national, sous les coups d'une poignée de français. Le lord marquis et duc de Wellington, anglais, les commandait, mais il ne put les sauver de la mort.

"AL'humanité toulousaine confondit les rangs et les distinctions dans les hôpitaux où la mort égalise tous les hommes. Elle n'y aperçut pas d'ennemis, non plus que sur le champ de bataille d'où elle transporta les blessés pendant tout un jour, leur prodiguant ses soins et des secours de toute espèce.

« La magnanimité française rend ce monument commun à tous les braves, de quelque nation qu'ils soient, qui, dans cette occasion, ont perdu la vie.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.





## PRÉCIS HISTORIQUE.

DEUXIÈME PARTIE,

# PRÉCIS HISTORIQUE.

deuxième darcie.

### PRÉCIS HISTORIQUE

DE LA BATAILLE

LIVRÉE LE 10 AVRIL 1814,

SOUS LES MURS DE TOULOUSE,

ENTRE

L'ARMÉE FRANÇAISE

ET LES ARMÉES COMBINÉES,

ANGLAISE, ESPAGNOLE ET PORTUGAISE;

Accompagné d'une Carte générale, comprenant depuis la ligne du faubourg Saint-Cyprien jusqu'à celle de Lers, et de trois autres Cartes de développement.

PAR C. D\*\*\*\*

« Aux derniers jours d'une lutte terrible, nos braves » armées affaiblies et dispersées combattaient encore » avec un courage héroïque pour l'honueur et pour » la Patrie. »

( Adresse de la Chambre des Pairs au Roi. )

SE TROUVE

A Toulouse, chez BENICHET CADET, Imprimeur-Libraire, rue de la Pomme, N.º 139.

AVEC PERMISSION.



# PRÉCIS HISTORIQUE

DE EA BATAILLE

tibe diava or Est States.

3 1 1 1 1 1 1

STARMER, THAS SALER

entricke committee

AROLAISE, ESPARAGE ET FORTUGAISE:

Accompagned in Carte generale, comprenent deputs
its there do following Saint-Cyprien jusqu'd cells Ab
Lors, et do trois outres Cartes de dévelopament.

PAR C. DERNA

e Aux deraiers jours d'une l'ute terrible , nes braves a sernées aumébies et disparaées communications enverge a avec én courage héroique pour l'homneur et pour a la l'arrais. a

( Liberte de la Chambre des Paire au Hoi.)

MORE CONTRACTOR

SE TROOFE

A Texasust, the REVIGHET Caser, Impriment-

Appearing the Care

### PRÉCIS HISTORIQUE.

#### DES FORTIFICATIONS.

#### PREMIÈRE DIVISION.

Considérations particulières.

LA description des fortifications se rattache nécessairement à la grande question de savoir « si une » armée quelconque peut, suivant le droit de la » guerre, employer une ville ouverte de tout côté » à sa défense. »

On convient généralement que ce droit est incontestable à l'égard d'une ville forte, d'où on est forcé de conclure, du plus au moins, que lorsqu'une ville, quoique ouverte auparavant, a été rapidement assez fortifiée pour devenir un point de défense essentiel au salut d'une armée qui trouve en elle les ressources de toute espèce dont elle manque; ce droit subsiste pour tout le temps où ses fortifications accidentelles ne sont pas anéanties, et l'armée vaincue. C'est ainsi que Mayence et Dresde sont devenues des ville fortes, et par suite le théâtre des plus grandes actions militaires.

Ce sentiment, qu'il est impossible de faire adopter à des habitans qui n'ont pas éprouvé le fléau de la guerre depuis des siècles, qui, habitués aux douceurs de la paix, s'étonnent et s'effrayent du bruit des armes, à la vue sur-tout des dangers qu'il leur fait courir; ce sentiment, dis-je, ne saurait être partagé par eux: il faut même convenir de bonne foi que si l'on se bornait à ne considérer que leur position particulière, en ne pourrait s'empêcher d'adopter leur opinion sans se montrer injuste; car on ne peut nier qu'ils ne soient très-à plaindre. Mais il ne s'agit pas ici du droit partiel d'une ville, il s'agit d'un droit public et commun à toutes, qu'il n'est au pouvoir de personne de changer, puisqu'il s'identifie avec la guerre dont il constitue en partie l'essence.

La guerre a existé de tout temps, et chez tous les peuples, dès la naissance du monde; elle date du premier meurtre qui s'est commis sur la terre. Les hommes se la font, mais ils ne l'ont pas inventée; elle prend sa source dans leurs passions, dont les effets sont combinés d'avance par le souverain maître du monde; elle existe, mais c'est par la permission et la volonté de cette puissance supérieure qui punit sans se montrer; c'est ainsi qu'elle fait disparaître de dessus la terre des générations entières pour faire place à d'autres qui doivent leur succéder dans l'ordre de sa providence. Au lieu de nous en plaindre,

d'en murmurer inutilement, remercions-la de nous avoir placés au centre des nations policées, où ses effets sont moins désastreux et plus supportables que dans tout le reste de l'univers.

Sortez de l'Europe civilisée, et vous ne trouvez plus des prisonniers; vous ne rencontrez que des tristes esclaves qui ne sont pénétrés du droit naturel et imprescriptible de briser leurs chaînes, que pour sentir davantage le tourment d'être assujettis pour toujours aux caprices d'un maître qui a droit de vie et de mort sur eux ; d'un homme que la nature avait fait leur égal, et que son argent a rendu leur tyran: c'est ainsi qu'il a acquis le vil privilége de les vendre au marché comme de bêtes de somme, de les transporter sous les rayons brûlans d'un soleil dévorant, ou au milieu des glaces mortelles du nord. Il dépend de ce maître barbare d'assujettir à un travail, souvent forcé, les mains les plus délicates. C'est ainsi que la guerre, ce monstre dont la cruauté se plaît à faire souffrir ses malheureuses victimes, rompt tout d'un coup les liens les plus chers au cœur humain ; il en brise les affections les plus tendres avec le fer dont il arme ses mains meurtrières. Ni la délicatesse des sentimens, ni le mérite de la reconnaissance, ni les habitudes affectueuses de l'amitié, ni la tendresse de l'amour même, ne trouvent grâce devant lui. Il ne respecte rien; son cœur est fermé à toutes les affections de la nature. S'il les remplace, c'est par le désespoir. Il est pire qu'une bête féroce; le tigre seul peut lui être comparé, parce que sa cruauté est insatiable.

Tel est un conquérant Asiatique ou Africain, dont l'épée a été de tout temps l'unique loi. Non-seulement il la teint du sang des malheureux et innocens habitans d'une ville qu'il prend, fortifiée ou non, mais il en extermine une partie ou la totalité s'ils veulent résister; mais il s'empare du reste de la population que le glaive a épargné, le charge de chaînes odieuses, le transporte d'un bout de l'univers à l'autre, et l'arrache à sa chère patrie pour toujours; de là l'origine du mélange des peuples.

La civilisation ne pouvant se perfectionner chez les hommes au point d'anéantir ce sléau destructeur, et de réaliser le beau rêve de l'abbé de Saint-Pierre, est pourtant parvenue à la borner dans sa férocité. C'est à la religion chrétienne sur-tout que les peuples sont redevables des adoucissemens qu'ils sont convenus d'admettre. Ainsi, l'on n'a pas à craindre en Europe (si ce n'est encore en Turquie) les suites barbares d'une prise de possession telle qu'on en voit encore en Asic, en Afrique et ailleurs; mais on y a toujours à redouter les suites d'un assaut, qui font cesser et suspendent momentanément tous les droits

de propriété, et même ceux de l'existence qu'elles rendent très-précaires.

Il est donc malheureux, il faut en convenir, de se trouver sur le passage d'une armée qui, en se retirant, ne saurait avoir d'autre objet que de s'appuyer sur tous les points qui peuvent lui fournir des moyens de résistance; mais ce malheur, bien réel pour les habitans qu'elle se soumet en passant par la force, ne détruit pas le droit qu'elle a d'user de sa puissance pour opérer son salut, en comptant toutes les considérations particulières pour rien.

Les réflexions suivantes jeteront, je crois, un nouveau jour sur cette question délicate.

Le salut d'une armée tenant à celui de l'état dont elle est l'ame et le soutien, devient d'un intérêt si grand, qu'il se subordonne tous les autres intérêts partiels, et les réduit au silence; s'il ne pouvait être acheté par des sacrifices, les gouvernemens se trouveraient tout à coup sans force; et leur chûte entraînerait celle de toutes les institutions qui constituent les hommes en état de société. Il en résulterait une anarchie éversive et destructive de tous les liens sociaux, pire que la démocratie la plus effrénée.

Inutilement, dirait-on, « que ce n'était pas ici le » cas d'appliquer ces grands principes, vu que les » circonstances se présentaient sous le jour le plus » favorable pour la France, et qu'une résistance pro» longée ne faisait qu'en entraver les effets. » Co sont là, je crois, les propos que l'on entend répéter chaque jour dans plusieurs sociétés.

Mais on me permettra d'observer que pour soutenir une exception qui sort de la règle générale, on hasarderait ainsi de renverser ces grands principes conservateurs des états, et de substituer des incertitudes à leur place; ce serait alors resserrer l'utilité de la politique dans un cercle trop étroit, pour que le but qu'elle se propose de consolider la société, en la rendant indissoluble, pût se remplir.

Je ne me dissimule pas cependant que ces hautes considérations, trop élevées pour le commun des hommes, ne sauraient satisfaire la majorité des critiques. Leur vue ne s'étendant pas au-délà de ce qui les touche de près, il leur est impossible d'entrevoir qu'en finale leur existence, et même leur bien-être, tiennent à des sacrifices plus ou moins grands. Leurs terres, leurs maisons, leurs jardins, leurs meubles, sont pour eux toute la patrie, ils ne réfléchissent pas que si la patrie périssait, leurs terres, leurs maisons, leurs jardins, leurs meubles, et peut-être eux-mêmes, périraient avec elle. Ces conséquences fatales sont la suite infaillible d'un égoïsme qui, s'il s'emparait de toutes les têtes, précipiterait la civilisation et le monde même vers une destruction totale.

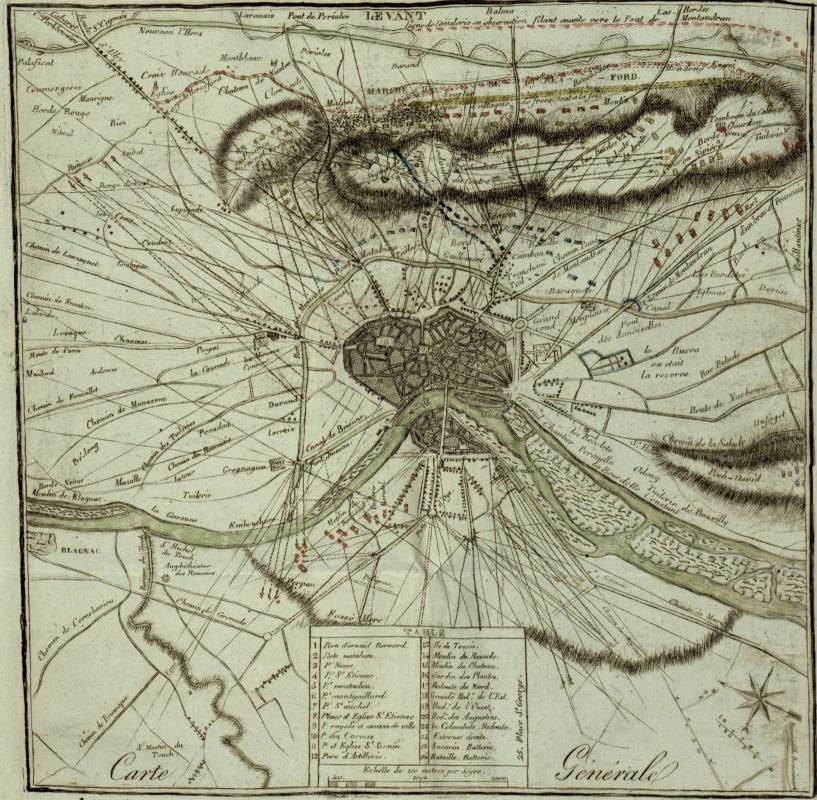
Mais mettons cette discussion à la portée de tous

les lecteurs ; elle se réduira à faire quelques réflexions sur la position respective de deux armées. L'anglaise occupait une forte position sur les hauteurs de la rive gauche de la rivière, dites de Parpan, etc. avec des forces immenses. La française, réduite par son petit nombre à une stricte et impuissante défensive, en occupait une autre sur le plateau de Calvinet ; elles étaient séparées par une grande rivière, par une grande ville, et par des fortifications dont l'étendue mettait l'intervalle de plus d'une lieue entre leurs centres, quoique leurs extrémités fussent presque en contact sur plusieurs points. Dans cet état de choses, nul doute qu'on ne pût éviter de se choquer, puisqu'on pressentait déjà les grands événemens qui se passaient à Paris ; qu'ils devenaient d'un moment à l'autre plus apparens. On ne pourra du moins disconvenir qu'il n'eût été à désirer, pour le bien de l'humanité, qu'on eût retardé de se battre jusqu'à ce qu'on fût fixé et sur la nature de ces événemens, et sur l'espèce de miracle qui les a si heureusement terminés.

C'est à quoi je borne ces réflexions, pour ne pas substituer à une guerre réelle une guerre de plume parfaitement inutile, et qui n'est point d'ailleurs dans mon caractère. Elle ne ferait que nuire à la bonne intelligence qui doit régner désormais entre deux nations, rivales à la vérité, mais assez liées par une estime réciproque pour devenir amies, pourvu toutesois que l'une d'elles n'affecte pas cet air de supériorité que l'on a tant reproché à l'autre; car ce serait ici le cas de l'assurer que les Français ne seront jamais disposés, ni même réduits à le souffrir. S'ils ont cédé peu à peu, c'est qu'ils ont espéré de pouvoir ensin se reposer, après de si cruelles et pénibles agitations, dans le sein d'une famille légitime et chérie, qui ne peut avoir d'autre but, ni d'autre intérêt que de faire leur bonheur, et non pour se soumettre, comme pourraient le croire ou le prétendre des étrangers, à un avilissement qui révolterait une nation illustrée par vingt ans de victoires, dont la mémoire ne s'est pas encore perdue.

Dispositions préliminaires qui furent faites pour la bataille.

Le duc de Dalmatie, dont la grande expérience avait su apprécier d'un coup d'œil l'importance de la position de Toulouse, conçut aisément que cette ville, placée au centre d'un rayon de 50 lieues, sur une grande rivière, et le canal des deux mers, pouvait, sous le rapport militaire, devenir le boulevard du midi de la France, en supposant que l'ennemi lui laissât le temps de s'y fortifier. La marche lente et mesurée de son rival, qui, ayant un grand corps à faire mouvoir en pays étranger, ne



un grand corps à faire mouvoir en pays étranger, ne

pouvait lui imprimer peut-être la célérité nécessaire pour arriver à Toulouse le premier sans imprudence, fit éclore une espèce de miracle. En peu de jours on confectionna presqu'en entier une circonvallation de trois lieues d'étendue, renfermant dans son centre une grande ville qui, depuis trois à quatre siècles, ayant eu le temps d'oublier ce que c'était que la guerre, se trouvait tout à coup, par l'effet des circonstances, à deux doigts de sa perte.

Toulouse, environnée de hauteurs au levant, au couchant et au midi, semblait pouvoir être écrasée de par-tout; mais le génie du général et l'art des ingénieurs changèrent en avantages réels les moyens que sa position semblait fournir pour sa ruine.

Le premier soin du général français fut de hâter la confection des immenses travaux qu'il avait projetés, malgré les pluies fréquentes qui, en détrempant et ramollissant un terrain gras et gluant, en rendaient l'exécution si pénible et si difficile.

Pendant qu'il combinait sa retraite d'Ortez de manière à devancer l'ennemi, il envoyait l'ordre de fortifier le faubourg Saint-Cyprien. On commença en conséquence une redoute à la porte de Muret; mais ce premier tracé fut agrandi et construit différemment par les ingénieurs militaires qui arrivèrent comme on y travaillait; il présenta bientôt à l'œil surpris un ouvrage redoutable.

Le temps pressait; l'armée française était entrée à Toulouse et ses faubourgs, pendant que l'anglaise cherchait à franchir les collines du l'Auraguais pour la couper au midi, et arriver sur elle par la route du Bas-Languedoc.

L'extrémité nord de sa ligne, étendue jusqu'audelà de Blagnac, menaçait d'y passer la Garonne, pour lui couper aussi la route de Montauban. Ce plan était fort bien conçu, et faisait honneur à l'ennemi: s'il avait pu s'exécuter, le duc de Dalmatie se serait trouvé vraisemblablement d'autant plus embarrassé, que ses fortifications n'étaient pour ainsi dire encore qu'ébauchées. On pourra donc juger du danger qu'il a couru, quand on connaîtra dans la suite toute l'étendue des travaux qui lui restaient à faire.

Dès le 28 Mars l'ennemi avait fait des démonstrations de passage du côté de Portet sur la Garonne au-dessus de Toulouse; le lieutenant général Clauzel, commandant l'aîle gauche de l'armée, se porta avec une de ses divisions sur les hauteurs de Pech-David, entre Saint-Agne et Pouvourville (\*), et forma son autre division en tête du faubourg Saint-Michel.

Ayant appris que le 30 l'ennemi avait jeté dans la nuit un pont sur la Garonne à Pinsaguel, une lieue

<sup>(\*)</sup> Voyez planche 5, figure 1.re.

au-dessus de Toulouse, le maréchal donna ordre aux divisions de l'aîle gauche et du centre de l'armée de se former sur les hauteurs de Vieille-Toulouse, ainsi qu'à la cavalerie, et au général Travot de réunir la réserve, et de la former sur les hauteurs de Calvinet de manière à présenter une belle ligne par la gauche vers le chemin de Montauban; et d'envoyer un bataillon vers l'embouchure du Touch, destiné à fournir des postes sur la rive droite de la Garonne au-dessous de Blagnac, afin d'y observer l'ennemi. Il y fit passer pour le même objet des postes de cavalerie.

Le 2 Avril il fut ordonné de mettre la ville de Toulouse en état de défense, en couvrant par des ouvrages les ponts et écluses sur le canal depuis l'embouchure jusqu'au pont des Demoiselles, liant celui-ci par une ligne qui devait passer par les Récolets jusqu'à la rive droite de la Garonne. On devait réparer l'enceinte de la ville par-tout où elle en aurait besoin, établir des banquettes, et perfectionner les parapets depuis la porte Saint-Etienne jusqu'à la Garonne à gauche de l'arsenal; en outre, rendre défensive la caserne des gendarmes, et construire une flèche pour couvrir les portes de la ville depuis celle de Saint-Etienne jusqu'à la Garonne, et en avant des maisons à l'extérieur, là où elles sont adossées à l'ancienne enceinte.

Toutes les portes de la ville devaient être mises en bon état, couvertes par des bonnes palanques ou bloch-os défensifs, par des barrières, des chevaux de frise, et plus avant par des lunettes s'il était possible.

Voici les points susceptibles d'ouvrages de désense pour la ville, particulièrement désignés.

- 1.º La communication qui est entre la Garonne et l'arsenal à l'embouchure du canal neuf ( c'est le point qui introduisant l'ean de la Garonne, et traversant le quai de Brienne, la transmet par lespontsjumeaux à l'embouchure, et sert à y faire parvenir les barques, vu qu'elles ne peuvent descendre à travers la digue du moulin du Bazacle).
- 2.º La porte d'Arnaud-Bernard, route de Montauban, sur laquelle est le pont des Minîmes.
  - 3.º La porte et pont Matabiau, route d'Alby.
  - 4.º La porte Neuve.
- 5.° La porte Saint-Etienne. Celle-ci avait en avant deux ponts, dont l'un, celui de Guillemeri à gauche; et l'autre, celui de Montaudran à droite, où commence le chemin pavé dudit Montaudran, et entre lesquels est le port pour les barques et les marchandises; ils pouvaient, étant garnis d'artillerie, défendre cette porte naturellement, sans compter les deux redoutes avancées dites de Bataille et Sacarin,
- 6.º La butte qui est au milieu du jardin des plantes devait être disposée pour une batterie de trois on quatre

quatre pièces, qui auraient pour objet de protéger le pont des Demoiselles, et de battre le terrain qui est entre ce pont et le Busca à gauche du faubourg Saint-Michel; mais il était expressément défendu de commettre aucun dégât dans le jardin sous la responsabilité des officiers, qui, sous aucun prétexte, ne devaient permettre qu'on quittât les allées.

7.° La partie du rempart qui est dans l'enclos de l'arsenal, devaitêtre disposée pour recevoir du canon, ainsi que l'autre partie qui est entre le magasin à poudre et la porte d'Arnaud-Bernard, tout comme celle qui se trouve entre la porte Matabiau et la porte Saint-Etienne.

Ayant reçu avis que la colonne ennemie qui avait passé la Garonne pour se porter sur l'Ariège avait repassé sur la rive gauche, on expédia des estalettes pour s'assurer du fait, et connaître les mouvemens ultérieurs de cette colonne.

On arma les nouvelles troupes sous les ordres des généraux Porailly et Wouillemont. Le lieutenant général comte Derlon fit garder le cours de la Garonne, depuis Toulouse jusqu'au-dessous de Blagnac, par une brigade légère des divisions sous ses ordres, après avoir fait rentrer le bataillon de la réserve qu'il y avait dans cette partie; et le 3 Avril il fit réunir sa 2.º division de ligne, en avant de la porte Arnaud-Bernard sur la route de Montauban; et la canal vers l'embouchure, pour soutenir la 2.º était en observation sur la Garonne. Et dans le cas où l'ennemi effectuât le passage de cette rivière, le lieutenant général comte Derlon fut aussi chargé de défendre les ponts et écluses du canal dedepuis le pont et la porte Matabiau, route d'Alby, inclusivement jusqu'à l'embouchure. Si la gauche de cette ligne était forcée, les troupes devaient se replier sur la ville pour en défendre l'entrée vers l'embouchure du canal neuf, à gauche de l'arsenal; défense dont le général Travot était plus particulièrement chargé, afin qu'une division du comte Derlon pût renforcer, en cas d'attaque, les troupes en position sur le plateau de Calvinet.

Le lieutenant général Clauzel devait former ce même jour ses deux divisions, et se tenir prêt à se porter avec elles sur le plateau de Calvinet pour occuper la position de la droite, y amener son artillerie, et envoyer en même-temps le général Vial avec ses deux régimens de cavalerie à Montaudran, pour les porter en avant sur la droite de la position de Calvinet, laissant sur la ligne de la Garonne, jusqu'à l'embouchure de l'Ariège, les postes de cavalerie que ledit lieutenant général lui demanderait.

Le lieutenant général comte Reille devait tenir la 4.º division d'infanterie, prête à se porter sur la rive droite de la Garonne au premier ordre (\*), la 5.º division restant seule chargée dans ce cas de défendre la tête de pont de Saint-Cyprien; ayant soin de faire suivre le mouvement de la 4.º division au 5.º régiment de chasseurs.

Le général Travot devait réunir la réserve sur l'Esplanade, et la tenir prête, en cas d'attaque, à se porter immédiatement sur les remparts de la ville. Depuis le front de l'arsenal jusqu'à la porte Saint-Etienne; il était chargé de défendre les portes et passages qui sont dans ces espaces, particulièrement l'entrée qui est à gauche de l'arsenal sur la Garonne au-dessous de Toulouse, en remplacement des troupes des divisions de l'aîle gauche qui en seraient parties.

Il devait avoir aussi de la réserve sur le Quai, entre la Garonne et l'arsenal, pour soutenir au besoin les troupes de la tête de pont, ou celles qui seraient chargées de défendre le front de l'arsenal.

Si l'ennemi effectuait son passage, le général Soult devait manœuvrer de manière à rallier toute sa cavalerie sur le plateau de *Calvinet*.

L'ambulance serait établie par les soins de l'ordonnateur en chef de l'armée au faubourg Saint-Etienne, près du canal.

<sup>(\*)</sup> Ce qui eut lieu : c'était celle du général Topin.

Si l'attaque de l'ennemi n'avait pas lieu le lendemain, ces dispositions seraient exécutées les jours suivans, à moins d'ordres contraires.

En cas d'attaque, l'armée étant à combattre les ennemis, la garde urbaine serait chargée de la police de l'intérieur de la ville, et d'en occuper les postes.

Le même jour 3 Avril, le général Travot reçut ordre de faire fournir les hommes de corvée nécessaires pour construire le 4, au point du jour, deux fortes traverses défensives à l'entrée, qui est à la gauche de l'arsenal, l'une en avant, l'autre en arrière de la grille Saint-Pierre, qui devaient être achevées dans quatre heures.

Pour bien juger du mérite de toutes ces dispositions, il sussit de se rappeler qu'ayant été faites par le Maréchal, elles ne pouvaient être que le fruit de l'expérience et de la science militaire.

Dès le 4, à quatre heures du matin, il fut ordonné au général Travot de réunir sur le champ la division de réserve, pour la porter sur les points de défense qui lui avaient été indiqués, vu qu'il était probable que l'ennemi avait jeté son pont à Bauzelle, ou à Seilh.

densiteer on old de Earnie on landour Saint-

#### DEUXIÈME DIVISION.

Des fortifications du faubourg Saint-Cyprien.

L'utilité du pénible travail qu'il m'a fallu faire à ce sujet ne se borne pas à contenter la curiosité des contemporains; en traitant du présent, nous devons toujours avoir une arrière pensée pour l'avenir, et considérer l'utilité de nos successeurs dans la nôtre. Ainsi donc, s'il arrive que Toulouse se trouve encore dans le cas d'être fortifiée un jour, on verra, par ce qui a été fait dans cette occasion, ce que nos petits-fils pourraient se promettre d'un plan de défense calqué sur celui-ci.

Pour faire cette description avec ordre, il faut d'abord s'élever au-dessus des localités, afin que les voyant à vol d'oiseau, pour ainsi dire, on puisse mieux en saisir l'ensemble, et en renvoyer les détails à leur place.

L'ensemble présentait une étendue immense; mais cette immensité, qui résulte d'abord d'une ligne tracée par l'imagination tout autour de Toulouse, ou plutôt de ses faubourgs déjà si grands, était morce-lée sur plusieurs points par la rivière de Garonne et les coupures du canal, qui permettaient de considérer en particulier chacune des parties isolées par ces accidens; elles devenaient alors des détails différes

rens les uns des autres. C'est sous ce rapport principalement que nous devons les examiner, si nous voulons être conduits à sentir quelles étaient les fortifications dont il convenait de s'occuper premièrement.

Et d'abord, le faubourg Saint-Michel se trouvait d'autant plus à l'abri d'un coup de main, qu'outre la barrière du l'Auraguais, il avait pour se couvrir une réserve considérable postée au Busca (voyez planche 5, n.°3), qui le mettait hors d'insulte, indépendamment de quelques fortifications partielles que l'on y fit à la hâte.

Il était donc plus pressant d'examiner quelles ressources la partie du nord offrait pour la défense, au cas que l'ennemi passât la Garonne vers Blagnac, Grenade, etc.

Des personnes, peu réfléchies sans doute, ont demandé pourquoi le Maréchal ne s'était pas placé sur les hauteurs de Parpan, en se fortifiant au fameux pigeonnier dont tout le monde parle, comme si c'était une citadelle, ou une position inexpugnable; mais il faut laisser faire à chacun son métier. Lorsque le duc de Dalmatie a préféré les hauteurs où il établit ses redoutes, il savait qu'il n'y serait pas dominé, au moins par la gauche où était l'ennemi, et par où il devait être premièrement attaqué. Il y a apparence qu'il a senti d'ailleurs mieux que personne les avantages que lui donneraient des barrières

comme celles de la Garonne, du Canal, du faubourg Saint-Cyprien, et de la ville même, qui le mettaient à couvert, puisqu'il faudrait les traverser pour venir à lui; que pour donner à ces obstacles toute la force dont ils pouvaient être susceptibles, il devenait important de fortifier premièrement le susdit faubourg pour forcer l'ennemi à passer la Garonne au-dessous de Toulouse: or, ce passage pouvait offrir des difficultés, et même des inconvéniens. Il fallait donc le forcer à franchir ce mauvais pas en fortifiant Saint-Cyprien, pour l'empêcher d'y passer de préférence. Cela posé, il ne s'agissait plus que d'en déterminer la manière.

Il courut plusieurs bruits à ce sujet; les uns faisaient sauter une arche du pont, les autres rasaient le faubourg pour construire une tête de pont, ce qui n'aurait pas empêché l'ennemi de choisir, comme il fit, un autre point pour passer la Garonne. Ces bruits ne pouvaient pas être fondés. Une mesure de cette espèce aurait eu le triple inconvénient de réduire à la misère la population du faubourg, de rapprocher l'ennemi de la ville, et de lui procurer ainsi les moyens d'y jeter de ces projectiles qui font honneur à son génie, s'il en est l'inventeur (\*), mais qui mettront

<sup>(\*)</sup> Il est prétendu que cette invention appartient aux Marates de l'Inde, qui s'en servirent sous Hider-Aly pour détruire les Anglais. Si cela est, ceux-ci ont déjà payé assez cher ce persectionnement dans l'art de tuer les hommes.

son humanité en problème tant que les autres nations policées n'en feront pas usage.

On sentit que l'on ponvait construire autour de son enceinte, du côté des avenues de terre, des travaux suffisans pour le garantir; et qu'en supposant même que ces travaux vînssent à être forcés, il serait possible d'en défendre l'intérieur pied à pied, et de rue en rue.

Il ne s'agissait donc plus que d'examiner comment l'art des ingénieurs devait s'y prendre pour concevoir dans cette partie un plan de défense qui en tirat le plus grand parti, eu égard aux localités.

On la basa sur deux lignes dont la première a seule pu résister; mais la seconde serait devenue aussi inexpugnable, si elle avait été suffisamment garnie de troupes, et qu'on eût eu le temps de la perfectionner. D'ailleurs, le mal que font des redoutes bien servies, quand elles ne tiendraient qu'une heure, doit être mis en ligne de compte, et considéré comme un grand avantage qui concourt efficacement à un bon plan de défense.

La première ligne était naturellement tracée par l'enceinte du faubourg du côté de terre; mais la seconde se combinant avec le point du pigeonnier du Diable (qui découvre la plaine vers le midi) avec celui de la Patte-d'Oie où aboutissent plusieurs routes, sur-tout celle de Bayonne; et enfin avec celui

du moulin de Talexis-Bourassol, offrait une circonvallation immense, capable de brider l'ennemi posté sur le rideau de Parpau et à l'autre fameux pigeonnier, si celui-ci ne se fût pas trouvé en état, par le grand nombre de ses troupes, de braver toutes ces précautions, et de les rendre inutiles peu de temps après avoir commencé l'action.

Quelqu'inconvénient que pût offrir une si grande étendue pour notre armée, il fut augmenté encore forcément par la construction d'une redoute avancée sur la gauche, qui, atteignant l'ennemi de plus près, l'éloignait aussi d'autant; mais avant d'entrer dans les avantages de cette grande ligne, je dois commencer par la description de la première, destinée surtout à recevoir et à mettre en sureté les débris qui s'en échapperaient, si elle venait à être forcée, comme elle le fut.

Il était alors indispensable de fortifier trois points principaux; la barrière de Muret au midi, celle dite la grille de fer de Saint-Cyprien au couchant, chemin de Patte-d'Oie; et la première tour placée à l'angle du mur d'enceinte qui enveloppe les diverses maisons publiques, hôpitaux, etc. jusqu'à la Garonne, au nord.

La barrière de Muret, formée par une grande grille en ser très-sorte qui termine et borne le quai Dillon dans toute sa largeur, était enveloppée et converte par une bonne redoute (voyez planche 4, figure A) qui coupait la route de Muret d'un côté, et de l'autre la belle et longue promenade dont l'allée partait de ladite barrière, et tournant vers le nord, allait droit à la Garonne.

Cette redoute était fermée par plusieurs retranchemens armés de six pièces, dont les unes battaient la campagne dans différentes directions, et les autres le côté de la rivière et le chemin de Muret, vis-à-vis duquel on avait placé un gros obusier chargé à mitraille. La porte de secours était vers le mur de soutenement du quai, protégée par une pièce, et défendue par des chevaux de frise (figure B). C'est par elle que rentrèrent les troupes de gauche de la grande ligne avancée.

Toutes ces lignes réunies, l'étendue de la barrière de fer comprise, formaient une enceinte considérable : sa circonférence étant d'environ 205 mètres et demi, sauf erreur.

Le profil de ces retranchemens est représenté planche 5, figure 6; ils avaient communément 3 mètres de profondeur et autant de largeur; une banquette extérieure sur laquelle un épaulement en terre de trois mètres d'élévation, et depuis cinq jusqu'à sept d'épaisseur, était établi avec une autre banquette intérieure. Dans la règle, celle du dehors aurait dû être palissadée; mais on avait autre chose à faire, et le moment était trop pressant pour s'en occuper.

On songea en même-temps à fortifier la barrière de fer du grand faubourg, dite de la Patte-d'Oie, qui est sur la même ligne. On établit une redoute carrée de chaque côté de la porte principale (voyez planche 4, figure C). Ces carrés étaient appuyés par derrière contre la barrière de fer qui en faisait partie, et les trois autres côtés étaient formés avec des troncs d'arbres écarris plantés verticalement; ils se doublaient les uns les autres, et formaient une épaisseur capable de résister au canon; l'extrémité supérieure était crénelée.

L'entre-deux des redoutes laissait la porte du milieu libre pour la communication de l'extérieur avec le faubourg jusqu'au jour de la bataille qu'elle resta fermée: il y avait en-dedans de ladite porte un morceau de retranchement large et profond qui couvrait des tirailleurs; il était renforcé par des tonneaux (figure D).

Le point qui paraissait le plus propice pour établir utilement une redoute au nord était la première tour placée à l'angle obtus que forme le mur extérieur des hospices (figure E). La pointe de cet angle faisait découvrir d'un côté jusqu'auprès la barrière de fer du centre, et de l'autre jusqu'à la Garonne, e<sup>t</sup> même au-delà. Construite sur le fuyant des eaux de

la ville, elle en fut environnée. Une brêche faite au murde l'hôpital de la Grave ser vit de porte de secours pour la rentrée des pièces qui évacuèrent les redoutes de droite de la grande ligne avancée, ainsi que des troupes qui les accompagnaient. L'espace entre la redoute et le mur d'un jardin en face était retranché en F. A la gauche de la tour on pratiqua une porte de secours intérieure pour la garnison.

Elle était armée de trois pièces; l'une, au midi, battait le grand chemin; la seconde, au couchant, les prés le long de Garonne vers les Tnileries, et la troisième défendait, avec de la mitraille, les approches du reste du mur du faubourg jusqu'à la rivière; la redoute avait 157 mètres d'enceinte extérieure; elle était défendue par le 75.° et 43°.

Entre la barrière et la tour on avait fait une ouverture au mur du Dépôt de mendicité pour donner issue à la bouche d'un gros obusier.

Une pièce ordinaire était placée aussi en face du chemin de Cugnaux, masquée par le mur d'un jardin dont la porte lui servait d'embrasure.

Ces trois redoutes étaient liées par deux chemins couverts très-profonds, qui rendaient inaccessibles les murs extérieurs des jardins, très-bas pour la plupart; ils étaient défendus par le 59.° et le 66.° Le premier avait, depuis la redoute de la tour jusqu'à celle du centre, environ 200 mètres; et le second,

depuis ce dernier jusqu'à celle de la barrière de Muret, environ 630.

Tous les côtés des angles de ces retranchemens étant mis en ligne droite, et les courbes redressées, il en résulte un total d'environ 1218 mètres, à quelque chose près.

Les murailles qui se trouvaient derrière les chemins couverts entre les redoutes étaient crénelées, ainsi que beaucoup de maisons.

Telle était cette première ligne de défense qui ne put jamais être forcée, ni même entamée.

C'est le cas de joindre ici ses regrets à ceux des curieux, des voyageurs, et sur-tout des habitans de ce faubourg, sur la destruction de cette magnifique promenade qui embellissait ses dehors, et que leurs petits-fils ne verront jamais, non plus que les autres plantations, dont le chemin de la Patte-d'Oie, de la route de Bayonne, et les autres qui aboutissent à ce fameux point de partage, étaient bordés jusqu'aux hauteurs de Parpan.

Il est évident que si on n'avait pas construit cette ligne avancée au-delà de la première, toutes les forces de l'ennemi se rapprochant du faubourg dès le grand matin, et attaquant à la fois cette première ligne, elle aurait pu fléchir, ou être entamée par les efforts continuels d'une masse énorme dont le poids l'aurait accablée.

La nécessité de cette seconde ligne était donc bien démontrée ; il ne s'agissait plus que d'en déterminer l'emplacement.

Trop rapprochée de la ville, elle aurait abandonné à l'ennemi des points d'attaque essentiels qui lui auraient permis de la battre à bout portant. Il fallait donc la placer à une distance qui lui enlevât la protection des murs des cimetières, ou des jardins qui se trouvent transversalement depuis le chemin de Muret jusqu'à la Patte-d'Oie, puisqu'ils étaient pour lui autant d'abris où il pouvait s'embusquer. La direction de la ligne était ainsi bien désignée jusqu'à ce point central par les localités; mais il s'agissait de la prolonger à droite jusqu'à l'autre partie de la Garonne au-dessous du faubourg.

On ne pouvait laisser à l'ennemi la maison Rodelose, placée à près de 700 mètres de distance de la Patte-d'Oie, d'où il aurait pu foudroyer nos retranchemens; non plus que le moulin Bourassol, d'où son artillerie aurait battu à l'aise le point essentiel de l'embouchure et le pont jumeau où se trouvait la redoute fameuse, qui a été pendant tout un jour l'écueil de la valeur anglaise.

Par toutes ces considérations, on se décida sans doute à comprendre ces deux points éloignés dans la ligne de défense, dont il ne s'agit plus que de faire connaître le détail, négligeant ce qui pourrait l'allonger inutilement.

Elle commençait au sud de la barrière de Muret (voyez planche 4, n.° 1) par un grand et fort retranchement, dont l'épaulement gazonné en coupait la route, et s'appuyait au rivage de la rivière; il avait 18 mètres.

Elle décrivait ensuite un angle droit le long du chemin (n.º 2) de 43 mètres. Là commençait un autre angle droit, et la ligne (n.º 3) reprenait la direction du levant au couchant pendant 300 mètres (n.º4). Sur cette ligne se formait un éperon ou angle (n.º 5), dont chaque côté avait 40 mètres. Ces côtés croisaient leurs feux de droite et de gauche avec les angles correspondans 2 et 7. Ce dernier était un côté de la redoute (fig. G). Un retranchement de 182 mètres (n.º 6), formant une légère courbe rentrante dans une enceinte de 77 mètres, avec un autre de 72, faisaient suite l'un à l'autre. Il y avait deux pièces au centre balayant la pleine au midi. Vis-à-vis le pigeonnier dit du Diable, la redoute G en avait deux autres, qui portaient leurs boulets sur les hauteurs ou le rideau de Parpan dont les Anglais occupaient les positions. Cette circonvallation mettait à couvert les jardins et les cimetières qui sont de ce côté. Comme il avait plu, plusieurs fossés des retranchemens étaient inondés, ce qui augmentait leur force.

Le chemin de la Fourguette-Villeneuve à la gauche de la redoute G était coupé par elle.

A la suite de ladite redoute les retranchemens continuaient, se déviant vers l'ouest (n.º8) pour aller joindre le chemin de Cugnaux au coin de la Gravette, où ils formaient un crochet de 40 mètres (n.º9) fort utile pour en défendre les approches, en croisant son feu avec le côté correspondant de la redoute G qu'il avait en face.

Le chemin de Cugnaux était en plus grande partie coupé, n'ayant qu'un passage étroit défendu par des chevaux de frise.

De là à la Patte-d'Oie redoute H il y a un chemin (n.º 10) appelé de la Gravette, bordé de maisons non fortifiées.

Ce point réunit trois autres chemins. 1.° Celui de Cugnaux, qui va joindre l'ancien en-dehors sur la gauche. 2.° Le vieux chemin de Tournefeuille, qui a pris le nom de Plaisance: ces deux-là étaient entièrement coupés. 3.° Celui de la route de Bayonne, qui va sur la droite, était retranché aux trois quarts de sa largeur, et le passage par l'enceinte de la redoute défendu par des chevaux de frise.

Elle n'était point d'une forme ronde, comme je l'ai marqué sur la carte, pour ne pas déranger sa simétrie simétrie ordinaire; mais elle décrivait une espèce d'ovale à plusieurs pans coupés, qui développaient entre tous 252 mètres de retranchement, et environnaient une maison de jardinier qui n'a pas beaucoup souffert. La redoute était armée de six pièces, battant les chemins coupés, les hauteurs de Parpan, du Poligone, où les Anglais avaient placé deux pièces de leur côté, et la plaine de droite qui s'étend jusqu'à la Garonne.

Elle était flanquée par la droite de retranchemens, dont l'un (n.º 11), de 144 mètres d'étendue, se dirigeait vers la maison Novital, sur le chemin vieux de Tournefeuille, et le second, beaucoup plus en avant et plus étendu, continuait la ligne de droite jusqu'à la rivière.

Le chemin de la Gravette sur la gauche, loin de favoriser sa défense, fournissait à l'ennemi des moyens faciles pour s'introduire dans la redoute. Cette observation n'échappa pas à nos ingénieurs, puisqu'ils songèrent à construire une autre redoute (I) encore plus avancée qui pût tenir l'ennemi éloigné. Ils la placèrent à travers le chemin de Cugnaux, à 160 mètres de distance du coin de la Gravette, comprenant dans son enceinte, formée de deux espèces de demi-lunes irrégulières, la métairie d'Aurole à gauche, et celle de Chastel à droite du chemin. On l'arma de six pièces, dont celles de front balayaient

la campagne vers la Borde rouge de Sabatier, et les latérales pouvaient de plus croiser leurs feux avec les deux autres (G et H).

Le morceau de retranchement de droite qui allait finir dans le jardin Novital, joint à une petite redoute, soutenait la grande ligne (n.º 12). Celle-ci était formée par les murs des jardins bordant la route, avec un fossé entre deux que l'on avait creusé, et dont la terre avait renforcé le derrière des murs pour mettre à l'abri les tirailleurs. Cette espèce de retranchement continuait pendant 700 mètres, se dirigeant du levant au couchant jusqu'à la maison Rodelose, qu'il enveloppait pour en faire une redoute carrée, (fig. K), armée de deux pièces, qui tenaient encore l'ennemi éloigné de ce côté-là. Cette face de la redoute, tournée au couchant, était la fortification la plus avancée. Elle avait 34 mètres; la troisième face du carré, tournant parallèlement à la grande en-dedans du terrain, en avait 36.

On attacha à la base de cette redoute une suite de retranchemens, dont le premier (n.°13), faisant face à l'ouest, se développait en filant vers la Garonne dans une étendue de 216 mètres, point où il traversait le chemin des Tuileries en le coupant; de là, par un fossé (n.°14), il se dirigeait pendant 500 mètres vers le moulin de Bourassol (pl. 4, n.°15). Ce fossé, assez profond, ainsi que les environs du moulin,

furent inondés, au moyen de la clôture de l'écluse, par ordre du général; mais cet obstacle n'arrêta l'ennemi que momentanément. C'est au 40.° que la défense en avait été confiée, et tous ses efforts ne purent le sauver. Le 37.° était au cimetière de Saint-Nicolas, etc.; le 59.° sur la gauche jusqu'à la Garonne; le 27.° et le 50.° vers Aurole.

Là se terminait cette circonvallation, aussi étonnante par son étendue, et le peu de temps qu'on avait mis à la faire, que curieuse par la variété de ses détails, dont l'examen peut devenir utile et amusant à la fois. Si on la joint à l'autre, on trouvera 3442 mètres de retranchemens faits comme en un clin d'œil.

On avait aussi fermé le milieu de l'arc de triomphe du pont neuf (pl. 4, n.º 16), de ce côté, par une grande porte très-épaisse et deux petites latérales; les unes et les autres étaient crénelées pour pouvoir les défendre à coups de fusils. Quant au pont même, il était barricadé avec plusieurs rangs de barriques pleines de terre, de manière cependant à laisser un passage défendu par des chevaux de frise.

Du reste, si quelque géomètre de profession trouve des erreurs dans mes mesures, ou les calculs qui les accompagnent, je les lui abandonne, et je pense que le public en fera autant. Ce ne sont pas quelques mètres de plus ou de moins de retranchemens qui font les batailles ; ces minuties se placent trop audessous d'un pareil sujet pour mériter une attention sérieuse.

J'en dis autant du placement des divers corps militaires sur les deux lignes; ces erreurs ne pouvant pas être de conséquence, avec des troupes généralement animées du même esprit, sous des chefs dont la nomenclature n'ajouterait rien à leur mérite.

create miss is facious, que conomic vin la social de constant des dévals, donc la compansa de la facial à l'actea, ou nouvern con insiste de constant de l'actea, ou nouvern con de constant son de constant con de constant con de constant que de co

## TROISIÈME DIVISION.

Fortifications du faubourg Saint-Michel.

CE faubourg étant naturellement défendu par le Lauraguais, il semble d'abord qu'on aurait pu se dispenser de le fortifier; mais la prudence étant une des grandes qualités qui distinguent un bon général, le duc de Dalmatie prévit que l'ennemi pourrait tenter un coup de main en passant la Garonne par détachemens. On a vu déjà qu'il avait fait des tentatives à cet égard, et qu'il fut arrêté par les mauvais chemins du Lauraguais du côté de Nailloux et Monjead. Pour s'assurer jusqu'à un certain point de son intention, et surveiller ses mouvemens ultérieurs, dès le 4 Avril l'armée française fut mise en observation sur les côtes de Pech-David, comme je l'ai déjà fait voir, masquée par les hauteurs qui dominaient la plaine au-delà de Braqueville, où voltigeaient d'autres Anglais sur la rive gauche de la rivière. Elle y était montée, sans en être apercue, du côté de Saint-Agne vis-à-vis le canal, et y avait pris position. Comme ils ne parurent pas faire des dispositions pour le passage sur ce point, elle n'y resta qu'un jour, et redescendit sur le soir dans un pré voisin du faubourg où elle bivouaqua, mais ce ne

fut qu'après avoir établi le long de la Garonne des postes d'observation suffisans pour éviter les surprises.

On reconnut donc qu'on pouvait être tranquille de ce côté, en faisant quelques fortifications partielles. La partie des Récolets était une des plus exposées; c'est celle aussi que l'on jugea à propos de fortifier pour la mettre à couvert, en suivant le plan du général en chef. L'enclos du couvent, et sur-tout l'église (planche 5, fig. n.º 1), offraient des moyens de défense que l'on sut mettre à profit. Tous les murs d'enceinte furent crénelés, et particulièrement ceux de ce grand vaisseau qui fournirent plusieurs lignes de feu les unes sur les autres jusqu'au comble. On construisit pour cela en-dedans plusieurs étages en planches qui existent encore au moment où j'écris.

L'extrémité de la rue des Récolets (figure 2) était barricadée au moyen de deux rangs de tonneaux pleins de terre, passage entre deux, pour les communications du dehors, laissant libre la petite rue qui descend à Garonne.

Elle était liée à celle du grand faubourg par le petit chemin qui porte ce nom, lequel avait un fossé très-large et profond devant lui d'un bout à l'autre plein d'eau, qui a sa fuite par un aqueduc vers la Garonne (voyez figure 2), et par derrière, les murs des jardins renforcés par un terrassement. Cet aqueduc ayant été fermé exprès, l'eau qui affluait continuellement eut bientôt fait du fossé une large et longue écluse, où un bataillon, qui aurait cru pouvoir le franchir aisément, aurait pu se noyer en masse pendant qu'on l'aurait fusillé de derrière le parapet du chemin.

Ce point, devenu si fort, mettait l'entrée du grand faubourg hors d'atteinte par la droite. Pour le défendre de front sur la route de Narbonne, on le barricada aussi avec deux rangs de tonneaux, et cela parut suffisant, les autres issues du faubourg étant censées mises à couvert par une forte réserve placée au Busca (n.° 3), environnée de retranchemens et autres moyens de défense.

Elle était composée du 6.° bataillon, des 9.° et 12.° régimens légers, du 6.° bataillon, des 32, 64, 75, 94.° régimens de ligne du royal étranger, etc. et d'un mélange de plus de trente régimens différens qui attestaient des droits à la gloire chèrement achetés.

Elle suivait les ordres du général Travot, ayant sous lui le général Pourailly, commandant la 1. ere brigade, et le général Woullemont la 2. me.

Elle n'avait qu'un escadron de cavalerie en dragons de différens corps.

Sa destination était la défense du pont des Demoiselles, de tout le faubourg Saint-Michel, la garde des remparts depuis le pont Matahian jusqu'à l'avsenal, les travaux en avant de la grille ou barrière du Bazacle; elle tenait aussi trois bataillons en réserve entre ladite grille et la place de la Daurade.

Elle avait en outre une batterie au susdit pont des Demoiselles, qui tira depuis huit heures du matin jusqu'à neuf du soir ; elle était composée de quatre pièces de quatre dans une redoute formée par la tête de pont construite sur le chemin neuf de Montaudran qui fut coupé. Au débouché du pont, le chemin était retranché de droite et de gauche. La partie de droite embrassait une mazure et un four à chaux. Cette enceinte aboutissait à une haie vive, riveraine du canal; celle de gauche avait aussi devant elle une haie vive qui la défendait, ainsi que toute la longueur du canal, jusqu'à la naissance du rideau de Montaudran, ce qui empêchait de la tourner par derrière. Elle renfermait dans son enceinte une pépinière d'arbres qui masquait les tirailleurs. Cette enceinte de gauche formait une redoute dont les retranchemens étaient inondés par l'eau du canal.

La portion du chemin neuf de Montaudran enfermée entre deux, était barricadée en tonneaux qui masquaient la batterie (voyez le développement de cette tête de pont, planche 5, figure 4). Tout ce que la réserve avait au pont des Demoiselles, et de droite et de gauche sur le canal, fut engagé, et combattit. L'extrémité de la grande allée avait un retranchement à la gauche qui regarde le canal de 100 mètres de longueur. C'est à cette extrémité de ladite allée qu'il faut joindre le point A au point B, si l'on veut savoir l'exacte distance qu'il y avait de là à la tête de pont, et celle que deux pièces de 24, placées sur la plate-forme du jardin des plantes (n.º 4), étaient obligées de franchir pour atteindre l'ennemi et protéger cette tête de pont.

Des fossés naturels, dont le commencement se rattachait presque au hout de la grande allée, renforcés par le travail qu'on y avait fait, par des mares qui les inondaient, par des parties de grands retranchemens creusés à travers le terrain pour les lier aux murs du Busca, le défendaient au levant du côté du canal; au midi, il était mis à couvert par une grande et forte haie vive impénétrable, ayant devant elle un autre fossé profond et plein d'eau. Toutes ces parties réunies formaient une vaste circonvallation de 1103 mètres, sans compter encore 157 mètres en autres fossés, coupures, mares, etc.; en un mot, en ouvrages avancés dont la nature avait fait presque tous les frais.

Le sud de la ville étant mis hors d'insulte, il fallut songer à fortifier le nord par où l'ennemi était censé devoir venir après avoir passé la Garonne; ou pour mieux dire, on fortifia tout à la fois, car tout était pressant.

L'embouchure du canal pouvait fournir un bon de défense. On en trouvera ici une description particulière.

L'embouchure est le point où l'extrémité occidentale du canal des deux mers se jette dans la Garonne, pour faire communiquer la méditerranée par le port de Cette et d'Agde; avec l'océan, par celui de Bordeaux que forme la Gironde. On pense bien que les besoins du commerce ont nécessité en conséquence diverses constructions sur ce local. Aussi y trouve-t-on une grande auberge sur la droite qui a été brûlée aux trois quarts, sur la gauche une maison spacieuse pour l'administration du canal, et un vaste hangar pour le versement et le dépôt des marchandises. Ces trois objets ont joué un très-grand rôle le jour de la bataille, non sans éprouver des dommages conséquens, mais les pertes que la guerre a occasionnées à quelques propriétaires ne peuvent pas entrer en comparaison avec celles qu'y a faites l'humanité.

Cette fameuse jonction est très-intéressante à connaître, d'abord relativement aux localités qui ont été le théâtre de plusieurs belles actions, et ensuite à sa grande importance, puisque du fond de la mer noire on peut communiquer avec Saint-Pétersbourg par la Baltique, et avec tout le reste du globe par l'océan, sans emprunter le détroit de Gibraltar.

Avant d'y arriver on trouve un double pont, qui pour cela est appelé ponts jumeaux, où se réunissent les eaux du grand canal avec celles du canal neuf, dont l'embranchement fait communiquer le premier avec la Garonne à travers le quai de Brienne, audessus du moulin du Bazacle.

La réunion des deux canaux donne un volume d'eau assez conséquent pour former à la suite de plusieurs écluses un bassin plus large, où se rendent les barques pour charger et décharger leurs marchandises. Il est suivi d'une autre écluse ordinaire qui force de nouveau le canal à se rétrécir jusqu'à son extrémité. Celui-ci se dégorge enfin dans la Garonne par une ouverture fort étroite, qui empêche cette rivière de s'engouffrer dans son lit et de l'obstruer.

Les eaux se dirigeant du levant au couchant, le pont tourne d'un côté au nord, et de l'autre au midi (voyez planche 6, fig. 1 et 3). La partie nord a en face le bois du château de Raymond, appelé petit Gragnagues (voyez planche 6, figure 3), dont chaque parti a cru pouvoir s'aider pour s'en faire protéger, mais qui, dans le fait, a été fatal à tous les deux; car si les Français ont pensé de pouvoir s'en couvrir pour se défendre contre les a pproche de l'ennemi, il a favorisé aussi celui-ci prodigieuse-

ment, puisqu'il a pu s'en couvrir à son tour pour masquer ses colonnes d'attaque contre le pont. Aussi ce terrain a-t-il été jonché de morts et de mourans de toute espèce. L'un des propriétaires qui avait eu le courage d'y rester, a un chapeau et ses habillemens percés de balles en tout sens ; il fut assez heureux pour n'être pas touché.

C'est là qu'a été tué le colonel anglais Forbes, dont la tombe est dans le labyrinthe du bois, avec un monument qui porte l'inscription suivante en anglais et en français:

This monument-is erected-to the memori of - Lieuten.t colonel Forbes of the 45 - Regiment ef - Briti 56 infantry

Wo fell

on the 10. th of April 1814

Wile galant ly le ading on

to the attack os the

tete du pont

on the opposite Bridge

of the canal.

Ge monument a été élevé à la mémoire du lieutenantcolonel Forbes du 45.º régiment d'infanterie britannique, mort le 10 Avril 1814, en conduisant vaillamment ses soldats à l'attaque de la tête de pont, qui était établie sur le canal des deux mers en face de ce lieu. On ne peut que rendre justice au courage que les Anglais ont manifesté sur ce point comme sur plusieurs autres, et l'on peut dire qu'ils méritaient d'être plus heureux.

Le bout du pont, en face du petit Gragnagues, dominant par sa position, présentait un escarpement élevé et très-rapide de 8 à 9 mètres, défendu encore par des troncs d'arbre plantés debout qu'on avait coupés le long du canal, assujettis et liés les uns aux autres de manière à former un mur qui résistait au canon. C'était une tête de pont dans les règles. Les deux bouts coupaient, en-dessus et en-dessous, le grand chemin qui longe le canal d'un autre retranchement, et des tonneaux de manière à fermer la redoute; d'autres tonneaux et des plateaux de bois doublaient aussi les parapets du pont.

Comme la clôture de ce pont coupait ses communications de droite et de gauche, en l'isolant des routes qui l'environnent, il avait fallu pourvoir aux moyens d'y faciliter la retraite de la troupe postée en avant du bois, ou sur la rive droite de la Garonne, si elle venait à être repoussée, comme cela ne tarda pas d'arriver. On avait construit en conséquence sous les deux arceaux des passages volans en planches que l'on retirait après, et au moyen desquels on montait dans la redoute.

Elle était armée d'une pièce de 8, de deux de 4,

et d'un obusier de 6 pouces, sur la droite et la gauche du canal. La pièce de 8 et une de celles de 4, battaient la plaine de droite de chaque côté du petit Gragnagues au nord, et les autres protégeaient encore l'embouchure, en ripostant aux batteries anglaises placées au-delà de la rivière.

La garnison était d'environ trois cens hommes; le soin qu'on eut d'élaguer les arbres dont on était couvert, afin d'apercevoir l'ennemi de ce côté, avait un grand inconvénient dont il sut habilement profiter. C'était celui de lui découvrir à lui-même la redoute des ponts jumeaux qu'il foudroya de l'autre bord, sur-tout quand il se fat rendu maître des tuileries, et du moulin de Talexis-Bourassol qui était presque en face.

Les défenseurs de cette fameuse redoute étaient le général de division Daricaut, ayant sous lui le général de brigade Berlier, qui, blessé vers les dix ou onze heures, fut remplacé par le général Férion en cette qualité. La garnison était formée par une partie de la division même du général Daricaut, dont étaient les 36.°, 65.°, 69.° et 79.°

L'auberge placée tout-à-fait vers l'embouchure sur la droite du canal, parut pouvoir fournir à l'ennemi des grands moyens d'attaque contre les Français. Il pouvait en faire une citadelle d'où il aurait battu la maison et le hangar de l'administration, où ils avaient un bon poste, et même la redoute des ponts jumeaux. Il entra dans le plan de la défense de la raser, en y mettant le feu. On somma le propriétaire d'en sortir; comme il ne pouvait s'y déterminer, on l'y força. Je conviendrai avec lui de la dureté de ce procédé; mais nécessité n'a point de loi, et la guerre ne respecte rien. Elle tient dans ses mains la disso lution de tous les droits, de toutes les prérogatives humaines. En un mot, c'est un fléau dont les malheurs ne laissent d'autre consolation que celle de penser qu'ils pouvaient devenir plus grands, et qu'on est encore heureux d'en avoir évité le surcroît.

Cependant la destruction ne fut pas complète; et ce qui resta sur pied justifia, par le mal qu'elle occasionna, combien cette triste mesure avait été nécessaire, et même indispensable.

Les écluses étaient ouvertes, et l'on avait enlevé les guindages du dessus des portes, afin qu'on ne pût s'en servir pour les traverser.

On avait élevé une batterie sur le quai, au-dessus du moulin du Bazacle, de deux pièces de 24, destinée à tirer à boulet plein sur celle des Anglais de 18, placée au-delà de la rive gauche de Garonne, à travers les arbres bordant la rivière qu'on avait élagués aussi pour éclairer la portée. Ces pièces furent ensuite transportées au Parc, où on les employa plus utile-

ment pour protéger davantage l'embouchure quand l'ennemi s'en fut approché.

La porte de fer de Saint-Pierre sur le quai vers le Bazacle était gabionée en tonneaux pleins de terre pour mettre à l'abri les tirailleurs.

Une pièce de 4 était placée sur le grand canal vers la maison de l'éclusier, battant la plaine de droite et de gauche suivant le besoin. Des tirailleurs, placés tout le long du canal, liaient ces deux points, dont les fortifications tinrent toute la journée, et finirent par rebuter l'ennemi, quoique l'intermédiaire ne fût défenda que par des soldats de nouvelle levée. Le rempart, en outre, était garni de plusieurs pièces depuis l'arsenal jusques vers la porte Neuve ; savoir , une pièce de 16 entre la tour du bourreau et la porte d'Arnaud-Bernard ; de cette dernière à celle Matabiau, quatre pièces de 24 battaient le terrain à 1400 toises de distance. Une de ces pièces fut transportée ensuite après la porte d'Arnaud-Bernard sur le rempart, où étaient aussi deux mortiers de grande dimension, sous le commandement de M. Gaillard, chef de bataillon d'artillerie.

Les fortifications des Minîmes, aussi bien combinées et exécutées que celles de l'embouchure, méritent une description particulière.

Au débouché du pont un retranchement coupait le le grand chemin de Montauban; c'est celui auquel on dit que le maréchal avait travaillé lui-même. Il y avait sur le front trois pièces, un obusier entre deux canons de 8. Ce pont a quatre rampes; à la première de droite on avait placé un obusier; à la première de gauche il y avait une pièce de 8 et une de 4, croisant leurs feux avec celui de la pièce en position vers la maison de l'éclusier. Celle de la première rampe à droite battait la plaine, dont le grand canal est couronné jusqu'au pont Matabiau. Celle de la seconde rampe à gauche protégeait encore l'embouchure. L'autre de la seconde rampe de droite balayait le même espace que la première.

Mais c'est l'ancien couvent des Minimes qui présentait l'aspect d'une citadelle vraiment formidable.

Ce vaste enclos contient une église, une grande maison, ancien couvent, plusieurs autres petites, une grande et double cour et une enceinte, dont on peut voir la configuration à la planche 6, figure 2.

Le mur de face, longeant le chemin de Montauban en ligne droite, a, du midi A où est la porte jusqu'à B au nord, 250 mètres de développement. Ce mur, fort épais et très-haut, était percé de plusieurs rangs de crénelures, où les tirailleurs se plaçaient les uns sur les autres, à diverses hauteurs, au moyen d'échaffaudages.

En additionnant toutes les parties fortifiées, et encore 53 mètres de muraille crénelée du couvent par derrière du point I à L, sa ligne de défense générale formait, en ligne droite ou circonflexe, un front de 656 mètres et demi; et comme les murs de la bâtisse étaient beaucoup plus élevés que celui d'enceinte de l'enclos, les crénelures jusqu'en haut formaient de nouvelles lignes de feu les unes sur les autres, sans compter les interstices des fenêtres bouchées seulement à briques sèches de par-tout; une grande porte au rez-de-chaussée, vers l'ouest, terrassée en-dehors presque jusqu'en haut, et une petite à ffeur de terrain d'I à L, qui avait un retranchement carré devant elle.

On abattit une partie du mur de la cour, au midi, pour pouvoir se sauver dans la redoute du pont sans passer sur le grand chemin de Montauban, en cas que l'on s'y trouvât forcé. Les ennemis n'osant pas avancer en-deçà du mur B C D, ont toujours ignoré cette brêche, qui d'ailleurs fut la précaution inutile; car un bataillon du 31.º régiment d'infanterie légère, renfermé dans cette citadelle d'un genre nouveau, fit un feu si épouvantable de tous les côtés, que les Anglais ne tentèrent pas l'escalade, y supposant une garnison beaucoup plus forte. Les maisons en avant, et à la droite du couvent, avaient été aussi disposées pour la défense, ce

qui occasionna la destruction de la plupart, auxquelles on mit le feu.

Telle était la partie de l'embouchure en-deçà de Garonne, sur laquelle le général anglais Picton était chargé de faire des démonstrations, qui, devenant d'un moment à l'autre très-sérieuses, lui occasionnèrent des pertes considérables.

Nous avons encore le pont Matabiau sur le grand canal, dont les effets se lient par le front à la déroute du général Freyre, à la défense de notre ligne par la gauche vers les Minîmes au moyen d'un feu croisé, et vers les grandes redoctes par la droite.

Ce pont était barricadé avec des tonneaux qui formaient une redoute en règle. Il y avait deux pièces de chaque côté et trois de front qui balayaient le chemin de Croix-Daurade.

Tant de moyens de défense semblaient devoir assez couvrir l'armée française pour la mettre hors d'insulte, et ils auraient été sans doute suffisans si la ligne avait pu être bornée de ce côté de la ville à s'appuyer sur le canal depuis Matabiau jusqu'au pont de Montaudran dit des Demoiselles. Mais les hauteurs qu'elle avait en face dans toute cette étendue auraient fourni à l'ennemi de trop grands moyens de destruction contr'elle, pour les laisser en leur pouvoir sans avoir essayé de les défendre.

La nécessité de renfermer ces hauteurs immenses

dans cette ligne, augmenta sans doute de beaucoup l'inconvénient qu'elle avait déjà d'être trop étendue relativement au petit nombre de troupes qui nous restaient, et c'est précisément ce qui a fait ressortir le talent du général français, qui, dans cette grande occasion, s'est élevé au-dessus de lui-même. Un coup d'œil rapide, acquis par une longue expérience, le mettant à même de juger de l'importance d'une position comme par instinct, lui fit sentir qu'en fortifiant sur tout le nord de ces hauteurs, il bridait l'ennemi, et le mettait dans le cas de ne pouvoir s'en rendre maître sans y perdre l'élite de ses forces.

S'étant donc assuré qu'en l'état des choses il était inattaquable du côté du Lauraguais que l'ennemi n'avait pu tourner, il transporta la plus grande partie de son armée sur ce nouveau point pour y établir des redoutes et une espèce de chaîne de postes qui, se soutenant les uns les autres, augmentaient de la moitié la longueur de la ligne générale, et la portaient à près de trois lieues d'étendue.

Tous les outils de la ville, en pelles, pioches, etc. furent mis en réquisition, et par un travail forcé, étonnant par sa rapidité, on vit s'élever tout à coup, comme par enchantement, des ouvrages formidables.

Deux grandes redoutes furent établies sur les deux

points les plus élevés, en face du mamelon de Lapujade, par où l'ennemi était censé devoir venir.

Elles avaient chacune des configurations particulières, nécessitées par la nature de leur position et celle du local. La première vers l'orient, qui battait le vallon de l'Ers, découvrait tout le rideau des secondes hauteurs situées au-delà de ce ruisseau.

Elle était armée de deux pièces de 12 et de deux obusiers de six pouces, qui battaient non-seulement ledit vallon de l'Ers, mais le mamelon de Lapujade, où environ 30,000 (\*) Espagnols ou Portugais eurent ordre de s'établir, avec l'artillerie portugaise en front, et la cavalerie britannique par derrière. (Voyez planche 1. re, figure 1. re).

La forme presque carrée de cette redoute présentait une irrégularité intérieure très-remarquable. C'était un pare à dos très-épais, tiré en droite ligne du nord-est au sud-ouest, où les boulets ennemis venaient se perdre. Cet épaulement sauva la vie à nombre de braves qui purent s'y mettre à l'abri comme derrière le rempart le plus fort. Son extrémité nord était près de l'issue qu'on avait laissée pour pouvoir y entrer et en sortir; elle était environnée d'un fossé aussi large que profond, taillé dans le tuf, dont les matériaux amoncelés tout au tour et en-dedans for-

<sup>(\*)</sup> ILy avait 15,000 Espagnols et 13,000 Portugais.

maient une enceinte très-élevée, et de plus assez épaisse pour servir de base à un rang de barriques dont elle était encore surmontée. Elle avait environ 142 mètres de circonférence, et était défendue par le 81.° et troupes légères sous les ordres du général Larispe, qui fut blessé grièvement au pied.

L'autre grande redoute, un peu plus au couchant, découvrait tout le nord, ainsi que le côté de la ville, et semblait plus particulièrement destinée à soutenir la première, tout comme celle du centre dont nous parlerons tout à l'heure, et à débalayer en même-temps le plateau. Elle était armée de trois pièces; sa forme avait celle d'un triangle, dont les pointes, hors celle tournée du côté de la ville, étaient coupées. Sa circonférence était d'environ 123 mètres.

Les approches de la colline se trouvaient encore défendues du côté du nord par une troisième redoute construite un peu en avant, et au pied de la hauteur, en face du chemin de Croix-Daurade, tout près de l'embranchement du vieux chemin de Périole qui passe le long du mamelon de Lapujade. Elle était armée de trois pièces. Le terrain au-dessous avait une pente douce qui retraçait le glacis d'une citadelle; ses feux étaient presque rasans; mais à soixante et dix pas il y avait un fort escarpement naturel, où le régiment de Cantabria portugais, après avoir montré

du courage, et même de l'audace, s'était logé pour se mettre à l'abri de la mitraille. Du reste, on pouvait parvenir à cet escarpement avec d'autant moins de danger, que son extrémité aboutit, du côté du nord, à ce chemin creux de Périole, par où l'onpeut s'y glisser aisément; mais on verra dans la troisième partie qu'il n'attendit pas l'ordre de son général pour battre en retraite, et qu'il lui en coûta beaucoup plus cher pour s'en aller qu'il ne lui avait coûté pour venir.

Cette redoute était à la tête d'une circonvallation immense, que l'art et la nature semblaient avoir creusé en se relevant l'un l'autre, comme pour s'entr'aider : il n'y a que de bons ingénieurs qui aient pu en concevoir l'idée, si ce n'est celle du maréchal lui-même. Elle embrassait dans toute son étendue la base de cette partie de la hauteur jusqu'aux redoutes du centre, soit par des retranchemens faits de main d'homme, soit par des escarpemens dont les deux pentes de la montagne ne manquent pas ni du côté de l'Ers, ni du côté de la ville. Les premiers ont été si favorables pour l'attaque, qu'ils ont fourni des moyens sûrs à l'ennemi pour parvenir à ces redoutes du centre et de droite sans beaucoup s'exposer; et les seconds ont favorisé, à leur tour, la retraite des nôtres, qui a pu se faire avec lenteur, en disputant le terrain pied à pied, en faisant perdre beaucoup.

de monde à l'ennemi d'une embuscade à l'autre, et en balançant plus d'une fois la victoire sur le plateau après la prise même desdites redoutes.

Pour rendre plus sensible la grandeur de ces ouvrages, je vais, au hasard d'ennuyer ceux de mes lecteurs qui ne sont pas géomètres, en donner un détail assez circonstancié, afin que tout le monde puisse en prendre une idée, sur-tout les militaires qui voudraient parcourir les localités, mon livre à la main.

La redoute et retranchemens du nord, défendus par les 4.º bataillon du 116.º et 7.º du 117.º, ensemble au nombre d'environ 700 hommes, était ouverte par derrière, et présentait franchement son front à l'ennemi qu'elle recevait avec trois pièces chargées à mitraille; elle formait un angle obtus et deux lignes latérales, ce qui décrivait une courbe de 42 mètres à pan coupé; au côté droit s'attachait un retranchement de 100 mètres, qui avait deux pièces de canon au centre, à la suite duquel était un escarpement naturel aboutissant à un ravin, qui se dirige vers le bois de Picheri, et qu'on avait coupé et retranché. Au-dessus est un petit mamelon, sur lequel était un retranchement de 27 mètres formant crochet, et armé d'une pièce. C'est dans ce ravin où une compagnie de mineurs fut placée, après avoir été remerciée par la garnison de cette ligne qu'elle venait renforcer, se sentant assez forte pour la défendre d'après l'expérience qu'elle venait d'en faire.

La rive droite dudit ravin formait un mamelon armé d'une pièce, sur un escarpement naturel qui avait 81 mètres, jusqu'à un petit fossé. Vers les deux tiers de cette étendue, on trouve les traces d'un abatis de terrain que l'ennemi fit pour monter de l'artillerie, lorsque toute son armée attaqua la montagne de front et à la fois.

Là commençait un fort retranchement marqué par un autre abatis à 11 mètres de distance; il continuait encore pendant 93 autres, qui le faisaient parvenir à un autre petit fossé visant entre les deux bois de Picheri et de Campardon (\*); il y formait aussi mamelon par la rive du fossé et le reculement du terrain qui suit. Tous ces ouvrages se dévient peu à peu vers l'est, et deviennent enfin parallèles à ce ruisseau.

Un peu plus en arrière, la ligne recommençait, formée d'abord par un escarpement dont le pied avait été creusé et la terre jetée par-dessus; il développait 67 mètres. Il était défendu en outre par une haie vive pendant 61 mètres, jusqu'à un autre fossé transversal qui formait au-dessous,

<sup>(\*)</sup> Le nom de Campardon est celui du propriétaire actuel de la Joneasse.

sur son côté droit, un mamelon inférieur dont on ne fit aucun usage. Vers le milieu de cette étendue, un autre abatis fut fait encore par l'ennemi pour monter de l'artillerie. Après suivait un escarpement naturel, et en même-temps retranché, avec une haie vive au bord. Il avait 138 mètres de longueur, et finissait au chemin dit Terre Cavade, par un angle qui formait aussi mamelon sur la gauche. Le chemin était coupé et retranché; là est une gorge donnant naissance à deux autres mauvais chemins inférieurs et latéraux qui descendent dans la plaine, et paraissent embrasser au coup d'œil les deux extrémités du bois de Campardon.

La rive droite, surmontée par un retranchement de 38 mètres, avec haie vive par-devant, formait une pointe dont l'autre côté avait 26 mètres. Ensuite venaient 91 mètres d'escarpement naturel avec haie vive jusqu'à un petit fossé, après lequel la ligne, un peu interrompue par la nature du terrain, reprenait par un escarpement de 77 mètres, faisant un coude de 6, et filait encore 177 mètres jusqu'à un ravin servant de chemin appelé des Augustins.

Le côté droit de ce chemin achevait de fermer cette circonvallation par un retranchement de 171 mètres qui aboutissait à un autre ravin ou chemin; celui-ci venant de la plaine, montait en droiture la cote, au haut de laquelle était construite la première

redoute du centre appelée la Tour des Augustins, dont nous parlerons bientôt. Elle enveloppait la métairie Pomarède.

En récapitulant toute cette ligne, la redoute avancée de Lapujade comprise, on trouve 1268 mètres qui, après avoir enveloppé la base des grandes redoutes, nous ont conduit jusqu'à la croupe de la hauteur où était cette première redoute du centre, appelée communément le Pigeonnier. Mais le Pigeonnier, proprement dit, est bien plutôt une petite métairie toute seule sur le plateau de Calvinet, située à peu-près au centre de la partie nord, à une égale distance des grandes redoutes, et de celles des Augustins et de la Colombette. C'est sur ce point que se forma transversalement notre ligne de retraite pour l'évacuation des grandes redoutes. C'est là qu'elle combattit à découvert sans être abritée d'aucune manière, exposée à l'artillerie de l'ennemi, sans pouvoir faire usage de la sienne qu'on évacuait pendant cette terrible lutte, et à laquelle elle faisait au contraire un rempart de chair que sa valeur et son courage rendirent impénétrable. (Voyez la planche 3, carte générale).

Ces fameuses redoutes, en rendant le nom du signal de Calvinet immortel, l'ont fait devenir pour toujours l'objet de la curiosité des étrangers. Sa renommée seule suffit déjà pour les y attirer, paisque

j'ai reçu des souscriptions à mon ouvrage sur les redoutes même. Que serait-ce donc, si au lieu de réaliser l'idée très-louable sans doute, mais trop rétrécie, d'ériger une petite chapelle au centre dudit plateau, qui ne serait vue d'aucune part, on adoptait le monument dont j'ai donné l'idée? Il consacrerait plus solennellement à la religion la mémoire des braves qui ont eu le malheur de succomber dans cette triste journée. Attirant de loin les regards par l'élévation de sa flèche, pointant à 80 pieds au-dessus de la plus grande hauteur des redoutes, elle serait vue de plusieurs lieues à la ronde, et engagerait les curieux à séjourner un peu plus dans Toulouse, ce qui ne pourrait qu'être avantageux à cette ville (\*).

<sup>(\*)</sup> Comme il n'y a rien dans les ouvrages des hommes qui n'ossire à mordre à la critique, on a censuré l'idée de ce monument de plusieurs manières. C'est ici le cas de répondre aux reproches qu'on lui fait. On convient assez généralement de son élégance, et c'est un point qui n'est pas indisserent dans un monument public; mais on ne veut pas qu'une slèche soit supportée par des colonnes; et pour faire mieux ressortir le ridicule qu'on y attache, on prend pour terme de comparaison les pyramides d'Egypte, ce qui offre, comme on voit, un rapprochement sort juste: mais on se garde bien de parler des slèches de clocher dont toute la France est parsemée, et qui, sendant la nue, existent depuis des siècles. C'est ainsi qu'agiront toujours la plupart des hommes pour mettre la raison de leur côté, en faisant la part à leur amour-propre. Ils se gardent bien aussi de remarquer que le clocher de Saint-Sernin est supporté par quatre sorts piliers, sanqués à la vérité par les murs

La position de Calvinet ou de Mont-Rave était faite pour devenir l'écueil d'une armée considérable. Le maréchal s'en expliqua assez ouvertement lorsqu'il l'eut examinée.

Le génie de l'armée le secondant, en tira tout le parti que le peu de temps qu'on avait encore pour se fortisser, et l'humidité de la saison pouvaient le permettre.

Une particularité remarquable, c'est que le terrain poisseux, ramolli par les pluies, obligea de faire un chemin en planches sur ce plateau, pour faire parvenir les pièces aux redoutes, moyen sans lequel elles seraient devenues presque inutiles.

très-forts de l'église; mais aussi quelle énorme masse! Au lieu de quatre colonnes j'en ai mis huît, dont la force peut toujours se proportionner au poids qu'elles ont à supporter; et au lieu de supposer cette flèche pleine et massive comme une pyramide d'Egypte, il y aurait eu plus de raison à supposer qu'elle était creuse; et que pour en diminuer même le poids, on pourrait la construire en charpente recouverte en plomb comme le comble de tant de palais.

Ensin, on a été jusqu'à quereller les inscriptions que je ne cherche pas à défendre, aucune ne devant tirer à conséquence, puisqu'on peut les admettre ou les rejeter pour en substituer d'autres. Mais je ne consentirai jamais à supprimer celle qui atteste la charité toulousaine envers les blessés, et encore moins celle qui fixe pour toujours à cette dernière bataille l'époque de la restauration de la France par cette dynastie chérie, que l'Europe entière a ramenée avec tant de générosité au milieu de ses enfans.

Il me reste à parler des autres redoutes, dont la première du centre, dite des Augustins, embrassait la maison Pomarède par un retranchement d'environ 93 mètres, qui prenait au chemin de la Colombette, se dirigeant du nord au midi, où il formait un angle droit avec une autre ligne filant de l'ouest à l'est pendant environ 66 mètres, coupant le chemin de la métairie, et défendu vers l'est par une haie vive, laquelle, après avoir fait angle droit, se dirigeait du sud au nord pendant 45 mètres vers le chemin de la Colombette, où elle formait l'enceinte qui embrassait la maison, et un autre corps de logis peu séparé du reste.

A gauche du chemin de la Colombette, il y a une enfourchure de chemin formant triangle, dont celui de la redoute des Augustins était un côté. L'autre était retranché de sud-est et à nord-ouest pendant 50 mètres, au bout desquels s'appuyait une autre ligne en face de la plaine nord de l'Ers, d'environ 37 mètres qui fermait le triangle par sa base; le chemin de la Colombette entre ces deux positions était barré et coupé par un retranchement qui les liait.

Cette position était occupée par un bataillon de conscrits du 25.° régiment d'infanterie légère, et la batterie de la 8.° division forte de 4 pièces de 4, une pièce de 8, un obusier à grande portée, divisée ainsi qu'il suit: Une pièce de 4, une de 8, et l'obusier dans le triangle à gauche en face de l'Ers, et les trois autres pièces de 4 dans la redoute même des Augustins.

A la naissance du chemin, qui de celui de la Colombette descend à la tuilerie du nord, il y avait une élévation de terrain d'environ 71 mètres. Un autre carré retranché sur la droite du chemin, peu avant la redoute des Augustins et sur la même ligne, renfermait deux maisons séparées l'une de l'autre, qui sont ce qu'on appelle la véritable Colombette. Le chemin au nord formait un côté; un autre transversal, venant de celui de Balma du sud au nord, faisait angle droit sur lui pendant 33 mètres, et le troisième côté au midi, à travers le terrain, avait 71 mètres; le quatrième de l'est 38, embrassant le jardin, ce qui décrivait un carré long. Il n'y avait pas de pièces ; mais les Anglais y en mirent deux lorsqu'ils s'en furent emparés, qui nous firent beaucoup de mal dans la retraite.

Tous ces ouvrages étaient comme liés les uns aux autres. De là, à la redoute de l'extrême droite, il y avait assez loin, ce qui rendit sa prise plus facile. C'était comme un ouvrage isolé, hors de portée d'être efficacement secouru, et enfin non achevé, consistant en quelques retranchemens disposés en zigzag, et un gabionnage de tonneaux bon pour abriter des tirailleurs. Il n'y avait pas d'artillerie, si ce n'est deux

petites pièces volantes, montées chacune sur deux roues, et abandonnées dans les champs où on les a trouvées postérieurement. Deux angles en contact par la base en formaient la figure. Dominant le chemin de Lasbordes, il n'y avait que l'extrémité d'une des aîles de cette fortification imparfaite qui s'y montrât; elle ne pouvait donc pas le déblayer. Mais tout au contraire, il était aisé d'en débusquer la garnison en tournant le mamelon de Cypière ; vingt chemins pour un s'offraient comme d'eux-mêmes pour escalader avec facilité ses revers sans être vu. Ce défaut était commun aux redoutes même du centre ; l'ennemi sut en profiter, et c'est ce qui occasionna leur prise, lorsque la division Topin eut plié. Il aurait fallu d'autres redoutes au-delà du chemin de Balma pour nettoyer ces revers, une autre sur la hauteur de Cypière, et sur-tout des troupes pour les garnir.

Ici se termine la seconde partie du Précis historique de la bataille de Toulouse du 10 Avril dernier, en trois divisions; la première renfermant des considérations particulières, et des dispositions préliminaires faites par le maréchal duc de Dalmatie; la seconde les fortifications de Saint-Cyprien, et la troisième celles de la ligne de défense sur la rive droite de la Garonne.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

## PRÉCIS HISTORIQUE.

TROISIÈME PARTIE.

# PRICES INSTORIQUE.

CROISIEME PARTIE.

# PRÉCIS HISTORIQUE

#### DE LA BATAILLE

LIVRÉE LE 10 AVRIL 1814,

SOUS LES MURS DE TOULOUSE,

ENTRE

L'ARMÉE FRANÇAISE

ET LES ARMÉES COMBINÉES,

ANGLAISE, ESPAGNOLE ET PORTUGAISE;

PAR C. D\*\*\*\*

« On assure que jamais armée, non battue, n'a » éprouvé une perte égale à celle qu'a essuyéo » l'armée anglaise et ses alliés. »

(Journal de Paris, n.º 221, Angleterre, article de Londres, 4 Août 1814.)

SE TROUVE

A Toulouse, chez BENICHET CADET, Imprimeur-Libraire, rue de la Pomme, N.º 139.

AVEC PERMISSION.

#### AVANT-PROPOS.

JE n'écris pas uniquement pour les curieux: une gazette aurait pu leur suffire, et je pense bien qu'ils s'en seraient contentés. Mais ce n'est pas ainsi qu'ont traité l'histoire ces Ecrivains de l'antiquité qui nous ont laissé de si beaux modèles; eux, dont les talens supérieurs ont eu l'art d'extraire des plus petits faits ce qu'ils présentaient d'intéressant pour la morale, et d'en faire sentir les conséquences importantes qu'ils ont su mettre à même le vulgaire d'en tirer.

Essayant de considérer à leur exemple mon sujet sous tous les rapports dont la discussion peut devenir utile, je n'ai pas craint de m'écarter des routes battues pour parvenir à mon but. Les bons esprits m'en loueront sans doute; c'est la première récompense que j'ambitionne. Je me croirai doublement heureux si j'ai pu la mériter, puisqu'en amusant par l'artifice d'une composition mélangée, mais toujours liée indirectement à mon sujet, ceux qui n'ont d'autre désir que de satisfaire leur curiosité, et qui ont cru, d'après le titre de mon ouvrage, de n'y rencontrer qu'une bataille, j'aurai réussi à les entretenir sans ennui, peut-être, de cette morale éternelle qui doit régir tous les hommes sans distinction, et leur devenir commune. Je ne me suis pas déguisé cependant que l'ambition de remplir de si grandes vues pourrait, ou me faire rester au-dessous de mon plan, ou rebuter les esprits naturellement légers pour qui

l'effort de penser est une fatigue. Si ceux-ci trouvaient mauvais que je leur donne plus que je ne leur ai promis, ils peuvent passer à la bataille pour arriver plutôt à ce qu'ils désirent.

En supposant donc que je me sois élevé jusqu'à la hauteur des matières que j'ai traitées, j'aurai du moins prouvé que cette Philosophie, si redoutable, si désorganisatrice, lorsqu'elle n'est que le produit scandaleux des mauvais principes, peut et doit même réparer le mal qu'elle fait par une suite de la dépravation humaine, en prenant la direction contraire, en s'efforçant de porter les hommes au bien dont ils tendent à s'écarter toujours, et en leur inspirant, dans toutes les occasions, cet amour de la vertu qui est la jouissance des belles ames, et qu nous fait survivre à nous-mêmes. Car je puis faire ic une question triviale, dont la réponse est cependant du plus grand intérêt. -- Qu'est-ce que ce monde? Que ceux qui s'y croient fixés pour toujours, aillent fouler les ossemens et les débris de toute espèce semés sur un champ de bataille. Que reste-t-il de tant d'hommes qui ont passé comme un éclair ?.... Cette seule réflexion leur fera bientôt sentir que tout ce qui a tenu à la terre, est rentré dans cette grande matrice pour y subir de nouvelles formes, et que les actions inspirées par une saine morale ont seules resté debout pour l'éternité.

# PRÉCIS HISTORIQUE.

### LA BATAILLE.

#### PREMIÈRE DIVISION.

Réflexions préliminaires.

l'HOMME ne sachant jamais s'arrêter au point où l'utile se fixe par la force de la raison, dépasse sans cesse les bornes assignées aux meilleurs principes; et pour éviter un excès, tombe presque toujours dans l'autre. C'est là l'écueil de ces lumières qu'on ne saurait contester à notre siècle; mais qui à force de nous éblouir, ont occasionné la cécité des esprits les plus élevés et les plus clairvoyans. C'est ainsi que le hasard et la fatalité ont usurpé la place de celui qui gouverne tout. L'incrédule ne voyant plus rien andelà de la vie, est parvenu à la sacrifier sans crainte. Mais le Dieu du ciel et le Dieu des armées c'est le même Dieu ; et quoiqu'on puisse faire , on ne détruira pas cette vérité. Si les hommes remportent des victoires; s'ils parviennent à régner sur leurs semblables, c'est par lui seul, et non par eux-mêmes. Leur bras est l'instrument : celui qui le guide est invisible, mais les effets sont certains. Que les sectateurs d'une aveugle fortune, dont le pouvoir ou les.



calculs sont imaginaires, abandonnent donc leur ridicule système, pour reconnaître la seule puissance dans laquelle toutes les autres vont se perdre et se confondre. Que celui qui croit tout tenir de son épée la rende, et la restitue au maître de l'univers qui la lui a donnée. Il tient dans ses mains la vie et la mort; il les distribue comme il lui plaît. Abaissez vos fronts superbes, guerriers si fiers de votre valeur, car elle ne vous appartient pas ! Il ne dépend que de lui de faire en un instant un lâche d'un héros ; votre puissance est une puissance d'emprunt ; il n'y a qu'un seul être qui soit puissant; tout le reste n'est que poussière. Si vous l'avez déjà oublié, reportez-vous au champ d'honneur où vous combattîtes, à ce vaste cimetière qui fat le témoin de vos triomphes dont il récèle les victimes ; vous en trouverez encore les tristes dépouilles éparses en cent endroits différens, comme pour y attester l'empire de la mort et le néant des vanités humaines : tout ce qui n'est pas retenu dans la fosse n'est plus que cendres jouets des vents.

Que cette grandeur, qui fait votre gloire, remonte donc vers son dispensateur; rendez-la lui dans ces temples, où un Roi qui en est pénétré vous rappelle; donnez au monde un spectacle sublime qui arrache des larmes aux grands cœurs; celui de la force s'humiliant au nom de son auteur, fléchissant le genou sous le poids de sa majesté, de sa puissance, et lui rendant, en tournant la pointe de son épée vers la terre, l'hommage que lui doit le premier comme le dernier des hommes, car ils sont tous égaux à ses yeux. Alors vous sacrifierez votre vie à la patrie avec

d'autant plus de plaisir, que vous en verrez une autre bien plus brillante encore s'ouvrir devant vous.

Mourir pour sa patrie c'est conquérir une autre vie, qui n'est point périssable comme la première; c'est échanger des frêles lauriers contre les palmes immortelles dont la religion couronne les victimes d'un si grand dévouement. Heureux ceux qui ont pensé ainsi, et que la mort a serré dans ses bras le jour de la bataille! En perdant l'existence ils n'ont pas tout perdu; car tout, au contraire, jusqu'à la vengeance, a concouru à les consoler. Vengeance, légitimée par la guerre, faudra-t-il t'élever des autels, parce que tu rehausses le courage d'un brave, alors même qu'il est sur le point de le perdre! Je ne sais; mais il me semble que c'est le seul cas où t'unissant à son devoir, et fortifiant l'amour sacré de la patrie, il soit permis de te louer.

Si j'insiste sur ces grands principes, c'est qu'il est utile de les ramener dans toutes les occasions. Ceux à qui ils déplaisent encore les regarderont peut-être comme des longueurs étrangères à mon sujet; ils s'y lient pourtant étroitement à l'époque la plus intéressante pour l'homme, c'est-à-dire, au dernier moment de sa vie; moment fatal, où l'espoir d'un aveuir plus heureux est seul capable de relever le courage abattu par les souffrances, par les angoisses insupportables de la mort. S'il y a des gens qui les comptent pour rien, c'est qu'ils ne se mettent pas à la place de celui qui souffre; c'est qu'ils sont loin de se faire une idée de ce qu'ils ne sentent pas. Ils pousseraient des cris comme lui; ils hurleraient peut-être, s'ils

se sentaient abattre un bras d'un coup de sabre, emporter deux autres membres par un boulet de canon, fouler sous les pieds des hommes en fureur, ou des chevaux blessés prenant le mord aux dents et piétinant de rage; s'ils se sentaient briser encore les autres membres qui leur restent sous les roues lourdes et massives d'un char militaire qui les mout, sans pouvoir élever vers le ciel un seul bras pour le prendre à témoin de leurs tourmens; et enfin, si, pour comble d'infortune, ils étaient forcés de les endurer sans pouvoir mourir. O vous, cœurs sensibles, approchez! devenez cruels par humanité, passez une épée à travers le corps de ces malheureux, de ces misérables humains, et ce sera le plus grand service que vous puissiez leur rendre.

Cette peinture est-elle outrée ? Non.... non : les couleurs n'en sont pas au contraire assez rembrunies , assez fortes. Mon imagination me dit que mes expressions restent fort au-dessous de la vérité et de mon sujet ; l'humanité , pour se consoler , voudrait bien que ce ne fût qu'un roman : mais comment pourrait-elle se prêter à cette illusion , lorsque le témoignage de ceux qui ont couvert de terre ces tronés ainsi mutilés affirment le fait ; lorsque ces derniers devoirs , rendus aux morts par une suite du respect qu'on leur doit , ont fait découvrir sous différentes formes une variété de souffrances , une abondance de supplices qui crieront éternellement vengeance contre les auteurs de tant de maux ?

« Mais pourquoi ramener de si tristes idées, diront » ceux qui, indifférens sur le sort des autres, ne

» peuvent supporter cependant, sans se plaindre, la » plus légère douleur? On sait bien que la guerre » traîne à sa suite toutes ces calamités ; vos tableaux » ne la feront pas cesser, et ils rempliront de frayeur » le soldat qui doit se battre sans réflexion ; ils éner-» veront inutilement son courage..... » Vous vous trompez, censeur importun! On a dit (et c'est vrai à la lettre ) que le soldat français regarde la mort en face, la brave et l'affronte sans la craindre : cette audace est dans son caractère ; ainsi mes peintures ne sauraient influer sur sa valeur bien reconnue. Si je les rends aussi énergiques qu'il m'est possible, ce n'est pas pour le faire manquer à son devoir, mais plutôt pour inspirer de la terreur à ceux qui prononcent dans ce monde sur la paix ou la guerre; à ceux qui sacrifient avec indifférence dans le silence du cabinet le sang humain sur lequel ils spéculent, et qui retombera quelque jour sur leur tête, à une politique perfide et impie. Je voudrais, s'il était possible, que ce sang qu'ils font répandre, lorsque c'est hors d'une défense légitime, sillonnant pour toujours leurs visages, les signalat à la haine, à l'exécration des hommes, comme le signe empreint sur le front de Cain le rendit odieux à toute la terre, et l'horreur du genre humain ; c'est là le vœu que je fais avant de mourir : puisse le ciel m'exaucer en l'accomplissant, et je quitterai ce monde avec moins de regret!

#### Lettre au Rédacteur du Journal de Toulouse.

Toulouse, 23 Septembre 1814.

#### Monsieur,

La bataille de Toulouse du 10 Avril dernier, non-seulement acquerra chaque jour de la célébrité, mais fera époque dans l'histoire par les grands événemens qui ont coïncidé avec elle. La dernière et petite armée d'un gouvernement expirant, soutenant seule avec tant de courage, pendant la chute de son chef, cette grande réputation dans l'art militaire qui étonne le monde depuis tant d'années, a sauvé l'honneur d'une nation que ce haut sentiment n'a jamais abandonné, même en succombant en masse sous les efforts de l'Europe réunie. C'est une poignée de braves, restes précieux de tant d'autres valeureux soldats morts glorieusement pour la patrie, qui a opéré ce prodige, sous les ordres d'un illustre général.

Oh! combien toutes les classes de citoyens devraient chérir celui qui, offrant une planche à la valeur française dans son naufrage, réussit à lui donner un nouveau lustre, au moment même où elle paraissait devoir s'éclipser; et cela, sans nuire aux grands changemens dont la France attend, avec un espoir si bien fondé, son bonheur, puisqu'ils ont rendu à une famille auguste et si vivement désirée, ses droits, et la possibilité de rendre heureux un peuple qui n'a jamais cessé d'être le sien dans son cœur. Des circonstances aussi extraordinaires mériteraient sans doute une autre plume que la mienne, je ne dis pas pour les célébrer, mais pour tracer avec simplicité le grand intérêt qu'elles présentent.

Lorsque j'ai conçu le projet du précis historique de cette bataille, appuyé sur des cartes et plans relatifs, je ne me suis point déguisé, Monsieur, combien cette entreprise, immense pour un seul homme, pouvait être au-dessus de mes forces; mais plus j'ai senti que je devais rencontrer des difficultés, plus je me suis opiniâtré dans un projet fortement conçu par le patriotisme; et j'ai été jusqu'à supposer que ce premier devoir de l'homme en société, pourrait lui seul me tenir lieu des talens qui me manquent.

Aussi le public impartial a-t-il paru me tenir compte de ce sentiment élevé qui supplée tant d'autres qualités, lorsqu'il a bien voulu accueillir avec bonté la première partie de mon ouvrage, et témoigner quelqu'impatience de voir les autres.

Au surplus, Monsieur, comme il est impossible qu'un seul individu connaisse généralement tous les détails qu'a pu observer sur tous les points divers une population entière, constamment spectatrice de la bataille, pendant quinze heures de combat, je saisis cette occasion pour déclarer que je recevrai avec empressement et même reconnaissance les nouvelles notions qu'on voudra bien me faire parvenir. Je n'ignore pas qu'il s'est passé des particularités, des actions même extraordinaires, qui ne peuvent être sues de tout le monde, et dont il serait bon

que je fusse instruit pour les transmettre au public. J'offre donc aux personnes qui les connaissent de les mettre au jour, en les déposant dans mon ouvrage comme un monument de cette haute valeur qui s'est déployée dans une occasion si remarquable, tant chez nous que chez les ennemis, à qui plusieurs traits font le plus grand honneur. MM. les militaires sont particulièrement invités à vouloir bien me faire ces communications de préférence.

C. D., auteur du Précis historique de la bataille de Toulouse, rue du Fourbastard, maison Boussac, n.º 77, section 3.

Extrait du Journal anglais The-Star.

. . . . . . . . . . . .

La continuité de la pluie et le mauvais état des chemins ne permirent que dans la matinée du 8 d'établir les pontons sur lesquels le corps espagnol, l'artillerie portugaise, sous les ordres immédiats du lieutenant-général dom Manuel Freyre, et le quartier-général, traversèrent la Garonne.

Nous poussâmes de suite en avant pour nous approcher de la ville. Le 18.° de hussards, commandé par le colonel Vivian, attaqua avec une grande intrépidité un corps supérieur de cavalerie ennemie, et le chassa à travers le village de Croix-Daurade; il sit une centaine de prisonniers, et nous rendit maîtres d'un pont important sur la rivière de l'Ers, qu'il fallait traverser pour attaquer la position de l'ennemi. Le colonel Vivian sut malheureusement blessé dans ce combat, et je crains qu'il ne puisse rentrer en campagne de quelque temps.

La ville de Toulouse est entourée de trois côtés par le canal de Languedoc et la Garonne. Sur la gauche de cette rivière, le faubourg avait été fortifié par l'ennemi par des bons ouvrages de campagne, et formait une bonne tête de pont.

Il avait construit aussi des têtes de pont à tous les ponts du canal, qui en outre était défendu en quelques endroits par de la mousqueterie, et par-tout par de l'artillerie placée sur l'ancien mur de la ville.

A l'orient, au-delà du canal, et entre ce canal et l'Ers, est une hauteur qui s'étend jusqu'à Montaudran, et défend la ville. Les routes qui de l'est se dirigent sur le canal et la ville passent sur cette hauteur. Outre les têtes de pont sur le canal, l'ennemi avait fortifié cette hauteur au moyen de cinq redoutes liées par des lignes retranchées. Il avait fait toutes les dispositions pour la défense avec une diligence extraordinaire. Il avait aussi rompu sur l'Ers tous les ponts à notre portée, et par lesquels nous aurions pu nous approcher de sa position. Les routes de l'Ariége à Toulouse étant impraticables pour la cavalerie ou l'artillerie, et presque en entier pour l'infanterie, j'étais réduit à attaquer l'ennemi dans cette position formidable.

Aussitôt que le corps espagnol eut passé, il fallut que les pontons remontassent la rivière, afin de raccourcir nos communications avec le corps du lieutenant-général sir Rowland Hill. Cela ne putêtre effectué que le 9 si tard que je dus dissérer l'attaque jusqu'au lendemain matin.

Mon plan d'attaque fut le suivant. Le maréchal sir W. Beresford, qui était sur la droite de l'Ers avec les 4.º et 6.º divisions, devait passer cette rivière au pont de Croix-Daurade, s'emparer de Montblanc, et remonter la gauche de l'Ers pour tourner la droite de l'ennemi, pendant que le lieutenant-général dom Manuel Freyre, avec le corps espagnol sous ses ordres, soutenu par la cavalerie britannique, attaquerait de front. Le lieutenant-général Sir Stapleton Cotton devait suivre les mouvemens du maréchal avec la brigade de hussards du major-général Lord Edward Sommerset, et la brigade du colonel Vivian sous les ordres du colonel Arentschild devait observer les mouvemens de la cavalerie ennemie sur les deux rives de l'Ers au-delà de notre gauche.

Les divisions 3.° et légère, sous les ordres du lieutenant-général Sir Thomas Picton et du major-général Charles baron Alten, et la brigade de cavalerie allemande, devaient observer l'ennemi sur la partie inférieure du canal, et attirer son attention vers cette partie en menaçant la tête de pont, pendant que le lieutenant-général Sir Rowland Hill devait faire les mêmes démonstrations sur le faubourg qui est à la gauche de la Garonne. Le maréchal Sir William Beresford traversa l'Ers et forma son corps en ligne sur trois colonnes, la 4.° division en tête, dans le village de Croix-Daurade, et de suite il enleva Montblanc. Il remonta l'Ers dans le même ordre, à travers un terrain fort difficile, dans une direction parallèle

parallèle à la position fortifiée de l'ennemi. Arrivé au point où il la tournait, il forma ses lignes et marcha à l'attaque. Pendant ces opérations le lieutenant-général dom Manuel Freyre s'avança le long de la gauche de l'Ers, en face de Croix-Daurade; il forma son corps en deuz lignes avec une réserve sur une hauteur, en face de la gauche de la position de l'ennemi; l'artillerie portugaise fut placée sur cette hauteur, et la brigade de cavalerie du major-général Ponsomby fut mise en réserve sur les derrières.

Le lieutenant-général Freyre n'eut pas plutôt formé son corps, et vu que le maréchal Sir William Beresford était prêt, qu'il marcha à l'attaque. Les troupes s'avancèrent en bon ordre et avec un grand courage sous un feu très-vif de mousqueterie et d'artillerie, le général et tout son état-major marchant à leur tête. Les deux lignes furent bientôt logées sous des escarpemens immédiatement au-dessous des retranchemens de l'ennemi, la réserve, l'artillerie portugaise et la cavalerie britannique conservant leur position sur les hauteurs où les troupes s'étaient d'abord formées ; cependant l'ennemi repoussa la droite du général Freyre dans le mouvement qu'elle avait fait pour tourner son flanc gauche, et poursuivant son succès il tourna notre droite sur les deux côtés de la route de Toulouse à Croix-Daurade, et obligea bientôt ce corps entier à reculer ; j'éprouvai une grande satisfaction en voyant que, quoique ces troupes eussent souffert considérablement dans leur retraite, elles se rallièrent aussitôt que la division

légère qui était contigue à leur droite se porta en avant. Je ne puis assez applaudir aux efforts que firent pour les rallier et les former de nouveau, le lieutenant-général dom Manuel Freyre, les officiers de l'état-major de la 4.° armée espagnole, et les officiers de l'état-major général.

Le lieutenant-général Mendizabal qui servait comme volontaire, le général Espelleta et plusieurs officiers de l'état-major et chefs de corps furent blessés dans cette action; mais le général Mendizabal ne quitta point le champ de bataille: le régiment de tirailleurs de Cantabria, sous les ordres du colonel Sicilio, conserva sa position sous les retranchemens ennemis, jusqu'à ce que je lui ordonnai de se retirer.

En même-temps le maréchal Sir William Beresford, avec la 4.º division sous les ordres du lieutenant-général Sir Lowry Cole, et la 6.º division sous les ordres du lieutenant-général Sir Henry Clinton, attaqua et enleva les hauteurs sur la droite de l'ennemi, ainsi que la redoute qui couvrait et protégeait ce flanc; il logea ses troupes sur les mêmes hauteurs que l'ennemi, qui cependant était encore maître de quatre redoutes, des retranchemens et des maisons fortifiées.

Le mauvais état des chemins avait engagé le maréchal à laisser son artillerie dans le village de Montblanc: il s'écoula quelque temps avant qu'on pût la lui amener, et avant que le corps du lieutenant-général dom Manuel Freyre pût être formé de nouveau et ramené à l'attaque. Aussitôt que cela fut effectué, le maréchal continua son mouvement le long de la hauteur, et avec la brigade du général Pack de la 6.° division, il enleva les deux principales redoutes et les maisons fortifiées dans le centre de l'ennemi. Celui-ci se reporta du Canal sur ces redoutes, et fit un effort désespéré pour les reprendre; mais il fut repoussé avec une perte considérable. La 6.° division continuant son mouvement sur la crête de la hauteur, et les troupes espagnoles continuant un mouvement correspondant en front, l'ennemi fut chassé des deux redoutes et des retranchemens sur la gauche, et nous restâmes maîtres de toute la ligne des hauteurs.

Cependant nous ne gagnâmes pas ces avantages sans essuyer une perte considérable, particulièrement dans la brave 6.° division; le lieutenant-colonel Coghlan du 61.°, officier de grand mérite et de beaucoup d'espérance, fut tué malheureusement dans l'attaque des hauteurs; le major-général Pack fut blessé, mais sans être forcé de quitter le champ de bataille; le colonel Douglas, du 8.° régiment portugais, perdit une jambe: je crains qu'il ne puisse de long-temps partager nos travaux.

Les 36.°, 42.°, 79.° et 61.° régimens perdirent beaucoup de monde, et se distinguèrent éminemment dans cette journée.

Je ne puis assez applandir à l'habileté et à la conduite du maréchal Sir William Beresford pendant les opérations de ce jour, ainsi qu'à celle des lieutenans-généraux Sir Lowry Cole et Sir Henry Clinton, des majors-généraux Pack et Lambert, et des troupes sous leurs ordres. Le maréchal Sir William Beresford loue particulièrement la bonne conduite du brigadier-général d'Urband, quartier-maître général, et du général Brito Mozinho, adjudant-général de l'armée portugaise.

La 4.º division, quoique exposée à un feu très-vif pendant sa marche sur le front de l'ennemi, ne fut pas aussi engagée que la 6.º division, et ne perdit pas autant de monde; mais elle se conduisit avec sa bravoure accoutumée.

Je fus aussi très-content de la conduite du lieutenant-général dom Manuel Freyre, du lieutenantgénéral dom Gabriel Mendizabal, du maréchal-decamp dom Pedro de Labarcena, du brigadier-général dom J. de Espelleta, du maréchal-de-camp dom Garces de Marcilla, de l'état-major dom E. J. Salvador, et des officiers de l'état-major de la 4.º armée.

Les officiers et les troupes se conduisirent bien dans les attaques qu'elles firent après s'être formées de nouveau.

Le terrain n'étant pas praticable pour les opérations de la cavalerie, elle n'eut pas occasion de charger.

Pendant ces opérations sur la gauche de l'armée, le lieutenant-général Sir Rowland Hill chassa l'ennemi de ses ouvrages extérieurs dans le faubourg sur la gauche de la Garonne, et le rejeta dans l'enceinte de l'ancien mur; le lieutenant-général Sir Thomas Picton chassa l'ennemi dans la tête de pont sur le pont du Canal le plus près de la Garonne; mais les troupes ayant fait un effort pour l'enlever, elles

furent repoussées et essuyèrent quelques pertes. Le major-général Brisbane fut blessé; mais j'espère que je ne serai pas privé long-temps de ses services. Le lieutenant-colonel Forbes du 45.°, officier de grand mérite, fut tué.

L'armée étant ainsi établie sur les trois côtés de Toulouse, je détachai sur-le-champ notre cavalerie légère pour couper à l'ennemi ses communications par la seule route praticable pour les voitures qui lui restât encore, en attendant que je pusse faire les dispositions convenables pour établir les troupes entre le Canal et la Garonne.

Mais l'ennemi a effectué sa retraite la nuit dernière, laissant en notre pouvoir le général d'Harispe, le général Burrot, le général Saint-Hilaire et 1600 prisonniers. Nous avons pris une pièce de canon sur le champ de bataille, d'autres pièces et de grandes quantités de munitions de toute espèce dans las ville.

#### DE LA BATAILLE.

LE désir de s'élever au-dessus de ses semblables, est inhérent à la nature humaine ; il agite les particuliers ; il tourmente les peuples. Changeant seulement de lieux, de nom et d'objets, il fait successivement le tour du globe, semant sur toute sa surface des germes de discorde et des guerres atroces, toujours motivées sur des prétentions qui blessent celles des autres.

Daigne-t-on, par pudeur, les revêtir d'une forme légale, on ne manque jamais de bonnes raisons pour les appuyer ou les couvrir. Celui qui s'est étendu aux dépens des autres a toujours raison, parce que dans ce monde la force fait tout, le plus souvent. C'est ce qui a fondé parmi les nations le droit présumé de conquête de temps immémorial sur toute la terre, quoique ce droit ne puisse s'exercer avec justice qu'à la suite d'une agression que l'on aura soufferte. On reconnaît bien les grands principes que la raison éternelle enseigne ; on leur rend hommage quand l'intérêt particulier l'exige ; mais il est rare qu'on les mette en pratique. La justice ne saurait entrer dans les plans des ambitieux ; et lorsqu'ils peuvent les cacher sous l'apparence de quelques actions louables pour la forme, ils cherchent à faire croire qu'au fond ils ont tous fait pour elle. Aussi les grandes nations qui livrent des batailles ont-elles des prétentions exclusives à la victoire. L'histoire nous apprend que l'on a eu chanté un Te Deum dans deux capitales ennemies pour la même action, dont chacune d'elles s'attribuait le succès.

Leur contester ce droit, humiliant pour les autres, c'est les insulter. L'origine de cette injustice vient de ce que la victoire conduisant à la domination, cette opposition est, en politique, fort contraire à leurs intérêts, à leurs vues secrètes, ce qu'elles ne peuvent souffrir, parce qu'il est dans la nature de la puissance de vouloir toujours s'accroître, jusqu'à ce qu'elle parvienne à ce degré d'élévation qui prépare la chute des empires. L'expérience prouve que les

sociétés humaines, sujettes à la mobilité, au changement, loi générale de notre univers à laquelle rien ne saurait échapper, ont, comme la végétation, un commencement, un milieu et une fin. S'il en est une , voisine de l'état de faiblesse qui fait disparaître la considération, c'est celle dont le colosse monstrueux de grandeur est devenu la terreur du monde. Ainsi sont nés, et ont disparu successivement de dessus la face de la terre les anciens empires des Assyriens, des Mèdes, des Romains; ainsi disparaîtront les empires modernes dans la succession des siècles. Ils ont beau envahir la puissance, il faut qu'ils reconnaissent le temps pour maître ; car c'est lui qui marque dans sa durée les différentes époques arrêtées par le pouvoir supérieur qui gouverne tout; par le souverain universel de toute la nature. Elle ne fait qu'obéir à ses volontés dans ses variations.

L'état actuel où se trouvent toutes les nations par des événemens successifs étant donc lié aux grands desseins que médite la sagesse éternelle, elles sont fondées à réclamer tous les droits qui leur appartiennent à ce titre, et qu'on voudrait leur enlever. Donc toute nation indépendante, qui joint au sentiment de sa dîgnité le pouvoir de la faire respecter, a le droit incontestable de s'affranchir des humiliations qu'on voudrait lui faire éprouver.

D'après ce principe non douteux, il se présente deux manières de traiter mon sujet.

La première consisterait à relever directement les omissions essentielles qui sont échappées à la relation du Star; et la seconde à raconter les faits tels que nous les avons vus se passer sous nos yeux. Je n'ai pu faire usage de ces deux manières qui doivent concourir à la connaissance de la vérité, sans rapporter cette relation que l'on a déjà vue, telle qu'elle a été insérée au Journal de Toulouse, dans un moment où il n'aurait peut-être pas été prudent de la contredire. Cette réflexion motive suffisamment le retard que j'ai mis à écrire.

Cependant les nombreux spectateurs de la bataille pourront s'apercevoir aisément que je n'ai pas pris à tache de déprimer un ennemi qui s'est rendu estimable sous plusieurs rapports, excepté que tonte contradiction qui redresse la vérité ne paraisse insupportable à ses adhérans; que j'ai usé même quelquefois dans les expressions de certains ménagemens dictés par les convenances, toujours d'accord avec l'urbanité française.

En effet, je n'ai eu d'autre but que de rétablir des omissions qui ressemblent à des réticences, ou de repousser des allégations sur des points où l'honneur de ma nation était intéressé. Ces points sont si essentiels pour elle, qu'ils ne sauraient composer avec cette considération majeure; car si une nation qui s'illustre en s'agrandissant acquiert une prépondérance proportionnée sur les autres dans les affaires politiques, celle qui souffre qu'on la dégrade et qu'on l'avilisse, par quelque moyen que ce soit, la perd à proportion du silence qu'elle garde. C'est ce thermomètre que ses ennemis secrets ne manquent jamais de consulter lorsqu'ils méditent contre elle des entreprises offensives. C'est lui seul enfin qui leur sert

de règle, et qui les fait juger de sa force ou de sa faiblesse.

Je laisse à mon lecteur le soin de réfléchir sur une conséquence aussi importante, et je passe à mon sujet.

L'attaque générale de l'ennemi était combinée de manière à commencer sur toute la ligne en mêmetemps de l'un et de l'autre côté de la ville, parce qu'il avait, par sa puissance numérique, de quoi la faire, la soutenir, et même la renouveler avec des troupes fraîches, tandis que notre petite armée devait, à la longue, se trouver harassée, et enfin accablée par des forces qui renaissant toujours, semblaient survivre à leur destruction. Mais ce calcul, bon peut-être envers une autre troupe que la troupe française, fut mis en défaut par sa valeur. La constance héroïque qu'elle montra durant quinze heures de combat, dut se trouver dans certains momens ébranlée par l'inexpérience des conscrits de nouvelle levée, dont les uns armés seulement de la veille. et les autres n'ayant pas même des armes, n'avaient pas encore vu le feu, ce qui fut cause de plusieurs méprises fatales. Ils ont pu céder, sans la déshonorer, ou à la force, ou, si l'on veut, à un sentiment inattendu de crainte, se voyant entourés de tant d'ennemis; le nombre en était tel à la vérité, qu'il aurait pu étonner les plus vieux soldats ; mais ralliés par d'excellens officiers, dont la plupart avaient vieilli sous les armes, aux anciennes phalanges, ils ont fait comme elles, ainsi que les gardes

nationales, un rempart de chair à la ville plus fort que ses murailles; rempart que d'immenses moyens, soutenus par le courage même des ennemis, n'ont pu surmonter.

Pour mettre d'avance le lecteur au fait sur l'ensemble et les détails principaux que j'ai à rapporter, j'ai cru devoir placer ici le résumé d'une lettre écrite par un habitant de Toulouse à un de ses amis le surlendemain de la bataille, pour lui rendre compte de cette grande affaire. Ce tableau raccourci de ce qui s'est passé depuis celle d'Ortez, jusqu'à la retraite sur Carcassonne, m'a paru d'autant plus précieux, qu'il est propre, par sa concision, à se graver dans la mémoire, et que, d'un autre côté, me dispensant de rapporter certaines circonstances qui ont précédé, il me permet de renfermer presque tous mes développemens d'ans l'action même.

....... « Nous comptions, dit-il, pour quelque » chose la résistance que nous pouvions faire, parce » qu'elle nous donnait l'espoir d'être secourus, ou, » dans le cas contraire, d'obtenir une capitulation » qui devînt favorable à une si grande ville.

» Mais remontons à quelques jours au-delà, pour » pouvoir vous donner une relation exacte de cet » affreux événement.

» Après la bataille d'Ortez, où les alliés avaient » acheté la victoire du sang de seize mille hommes, et » où nous avions perdu quatre mille soldats, on crut » qu'ils se dirigeraient vers Bordeaux. Tout à coup » des maraudeurs, après avoir pillé plusieurs villages » sur la route, vinrent jusqu'à Toulouse répandre le » bruit d'une déroute complette de notre armée. Ce» pendant cette armée effectuait lentement sa retraite,
» et fesait payer cher à l'ennemi le terrain qu'elle
» lui cédait. Tout à coup nous ne sûmes plus de quel
» côté elle se dirigeait; tantôt on la disait à Tarbes,
» tantôt à Rabastens, à Auch.... Les esprits com» mencèrent à craindre lorsqu'on vit arriver un co» lonel du génie, envoyé par le maréchal, pour
» faire fortifier le faubourg Saint-Cyprien, et la rive
» droite de la Garonne. Alors les nouvelles les plus
» alarmantes se succédèrent d'heure à heure; mais
» grâces à la fermeté des administrations et aux soins
» de la garde urbaine, tout se maintint dans l'ordre.
» On doutait encore si l'ennemi qui se dirigeait vers
» Toulouse voulait approcher de la ville.

» Mais où était alors notre armée? Son brave » général, trompant la vigilance d'un ennemi six » fois plus fort en nombre, par une manœuvre sa-» vante et hardie, se dégageait du demi-cercle dans » lequel cet ennemi l'avait enfermé, restait sur ses » derrières; et suivant le pays des montagnes, pour » rendre vains les efforts de sa cavalerie, allait passer » à Saint-Gaudens, et se dirigeait à marches forcées » sur Toulouse, gardant toujours les hauteurs.

» Cette armée, forte de 20,000 hommes au plus, » mais de bonnes troupes, arriva à Toulouse vers le » 22 Mars, où elle trouva pour tout renfort quelques » milliers de conscrits de nouvelle levée (\*) camper

<sup>(\*)</sup> On a fait monter, en général, beaucoup trop haut l'armée française, et descendre beaucoup trop bas l'anglaise.

» de suite, partie sur le rideau de Parpan, et partie » dans le faubourg Saint-Cyprien.

» Le surlendemain l'armée ennemie arriva par le n chemin d'Auch; le soir il y eut quelques fusillades » aux avant-postes; les nôtres se replièrent à la » Patte-d'Oie, où nous avions commencé de cons-» truire deux redoutes. Il est évident que si les alliés » avaient tenté de prendre la ville le jour ou le len-» demain de leur arrivée, ils l'auraient emportée » presque sans perte de leur part. Les fortifications » de Saint-Cyprien n'étaient qu'ébauchées, et il n'y » en avait sur aucun autre point. Mais dans quatre » jours, les dehors des faubourgs Saint-Cyprien et » Saint-Michel , les ponts de l'embouchure , des » Minîmes, de Matabiau, de Saint-Etienne, de » Montaudran, et les hauteurs de Montrave ( c'est » le plateau de Calvinet), furent fortifiés de redou-» tes, barricades, chemins couverts, fossés, bloc-os » de manière à rendre la ville imprenable, si nous » avions eu assez de troupes et d'artillerie pour occu-» per tous ces points. L'armée avait travaillé jour » et nuit : alors elle changea ses positions. Une partie » campa sur les hauteurs de Montrave ; l'autre en » dehors des faubourgs, en avant et derrière la ligne » de désense.

» De temps en temps nous entendions le canon au » commencement et à la chute du jour, et par fois » la fusillade. C'était du côté de Saint-Cyprien.

» Le 4 Avril l'armée fut en grande manœuvre des » les trois heures du matin. Elle suivait sur la rive » droite les mouvemens que l'ennemi fesait sur la rive » gauche. Nous sûmes le lendemain que ces mouve» mens marquaient le passage de plus de soixante-dix
» mille hommes (\*) qu'il effectuait à Bauzèle (\*\*),
» deux lieues au-dessous, sur les pontons qu'il y
» avait jeté, pour ceindre la ville et l'armée, et nous
» couper toute communication avec la campagne.
» Nous pensions que son intention était de nous tenir
» cernés, et d'attendre que la faim nous forçât à
» nous rendre; ce qui aurait été long. La ville ren» fermait d'immenses provisions de blé, mais le bois
» manquait totalement.

» Dans cette situation pénible nous étions calmes; » chacun fesait son service; on était encouragé par » nos braves qui promettaient que l'ennemi n'entre-» rait pas dans la ville. Le bon ordre, la confiance » dans l'armée, et en quelque sorte la sécurité, » étaient parmi les habitans, qui journellement » allaient aux avant-postes, même lorsque la fusillade » s'engageait.

» Enfin le 8 Avril, à trois heures après-midi, » nos avant-postes, en avant de Lalande et de Croix-» Daurade, furent vivement attaqués. Ils se repliè-

<sup>(\*)</sup> Les Anglais ont soin d'atténuer ce nombre à un point invraisemblable. Il est aisé d'en entrevoir le motif. Cette quantité, à peu-près, a bien passé la Garonne, mais non pas entièrement ce jour-là, à cause de la rupture du pont, dont la relation anglaise ne parle pas.

<sup>(\*\*)</sup> Le premier passage où le pont se rompit s'exécuta audessous de Bauzèle, entre Seil et Grenade.

» rent en bon ordre jusques près la ligne de dé-» fense (\*).

» Plusieurs de nos divisions furent sur pied toute
» la nuit. L'armée la passa dans les faubourgs. On
» craignait une attaque pour le lendemain samedi.
» Les deux armées restèrent tout ce jour à s'observer
» mutuellement.

» Dans l'après-midi de ce même jour, le général » en chef ennemi observa nos positions. Il prévit » qu'il ne pourrait s'emparer de la ville, qu'après » avoir pris les hauteurs de Montrave qui la domi-» naient, et qu'il faudrait y sacrifier beaucoup de » monde. On dit qu'il donna mille éloges à l'habi-» leté du maréchal qui avait su faire d'une place » ouverte de tout côté, dans peu de jours, une place » des plus formidables.

» Nous nous couchâmes dans l'attente d'être ré-» veillés par le bruit du canon.

» Cent et quelques bouches à feu du calibre de 4, » de 8, de 12, de 16 et de 24, défendaient la ville » sur une ligne d'une lieue, en trois quarts de cer-» cle, depuis la grille du fond du quai Dillon, » tournant tout le faubourg Saint-Cyprien, traver-» sant la Garonne à l'embouchure, longeant le » canal jusqu'à Matabiau, montant les hauteurs de » Montrave jusqu'à Guillemery, au-dessus du canal

<sup>(\*)</sup> Dans ma première partie où je parle de cette attaque, il s'est glissé des fautes d'impression conséquentes. Au lieu de la 10. compagnie d'élite (page 21), il faut lire une; et au lieu de 800 chasseurs à cheval, il faut lire 200.

» de Saint-Etienne, et se terminant au pont de » Montaudran (\*).

» Le 10 Avril, à trois heures et demie du matin, » les ennemis commencèrent l'attaque par le fau-» bourg Saint-Cyprien. A six heures, huit pièces » du pont des Minîmes vomissaient la mort sur le » chemin de Paris. A huit heures le feu partait de » toute la ligne et des remparts, où l'on avait placé » des pièces de 24 et des mortiers. A sept heures et » demie du soir nos derniers coups de canon se firent » entendre. Il y avait une heure que l'ennemi avait » cessé son feu.

» Les plus grandes forces se portèrent sur les re-» doutes de l'Embouchure, des Minîmes, et sur les » hauteurs de Montrave. Sur tous ces points il fut » d'abord repoussé avec une perte énorme, chaque » fois qu'il voulut en approcher. A deux heures, les » roues d'un de nos caissons s'étant enfoncées dans

<sup>(\*)</sup> C'est le pont des Demoiselles qu'il veut dire; mais il s'en faut bien que cette description soit complette, comme on l'aura vu par ma seconde partie. Elle ne parle point des fortifications du plateau de Calvinet du côté de l'Ers, qui étaient si vastes. Elle ne comprend point non plus le cours dudit l'Ers, depuis Groix-Daurade jusqu'à Montaudran, qui servant de barrière plus en avant, avait aussi des défenseurs, ni de la continuation de la ligne qui longeant les maisons fortifiées par le chemin de Lasbordes, suivait celui de Montaudran jusqu'au pont des Demoiselles, d'où elle enveloppait le Busca, tout le faubourg Saint-Michel; et passant par les Récolets franchissait la Garonne au-dessus de la ville, pour aller joindre la porte ou barrière de Muret d'où elle était partie, sans compter nos avant-postes d'au-delà de l'Ers, Pech-David, etc. tout cela fesait beaucoup plus que de doubler l'étendue de cette ligne immense.

» le chemin de la côte, la poudre commença à » manquer à la première redoute, ce qui obligea de » l'évacuer avec toute l'artillerie. Dix minutes après, » les ennemis y entrèrent en foule. Une bombe, » partie du rempart de Matahiau, tomba au milieu » de la redoute et leur tua beaucoup de monde.

» Le maréchal, s'apercevant, vers les trois heures, 
» que l'ennemi fesait filer de nombreuses forces sur 
» le revers de la côte, pour les porter sur Guillemery, 
» endroit moins défendu, et se placer entre les hau» teurs et la ville, pour attaquer cette dernière par 
» le faubourg Saint-Etienne, ordonna l'évacuation 
» des autres trois redoutes, qui se fit avec ordre, 
» en emmenant toute l'artillerie (\*). Alors nos pièces 
» de 24 et nos mortiers battirent la côte d'une manière 
» épouvantable. La fusillade, qui avait commencé 
» le matin à onze heures sur tous les points, devint 
» terrible sur celui-ci. L'ennemi n'osa pas descendre 
» la côte qu'il venait d'occuper.

» L'armée des alliés a horriblement perdu dans » cette bataille. Eux-mêmes font monter le nombre » de leurs morts à plus de vingt-un mille, et celui » de leurs blessés à près de quinze. On rapporte que

<sup>(\*)</sup> L'ennemi dit avoir pris une pièce de canon, ce qui serait cependant bien peu de chose pour une si grande affaire. Un général de brigade m'a dit n'avoir en connaissance que d'un caisson de gargousses embourbé dans un chemin creux. Cependant, d'après d'autres renseignemens que j'ai pris, il paraît que, lors de la retraite, en descendant la colline, une pièce resta dans les boues d'où on n'eut pas le temps de la dégager. On l'abandonna après l'avoir enclouée.

» leur général en chef dit qu'il avait eu plus d'hom-» mes hors de combat qu'il n'y avait de soldats dans » l'armée française.

» Nous n'avons pas perdu au-delà de deux mille » hommes, et nous avons eu deux mille blessés (\*).

» Le champ de bataille, du côté de l'ennemi, » était affreux. L'intérieur de la ville offrait un ta-» bleau non moins désolant. Toutes les maisons » étaient fermées. Quelques individus montés sur » les toits observaient le combat.

» Dans les rues on rencontrait des détachemens de la garde urbaine qui veillaient au bon ordre, et plusieurs habitans des deux sexes, aidant à marcher, ou portant sur leurs épaules les blessés qu'on amenait continuellement dans la ville; çà et là l'on entendait ouvrir quelques portes, et des femmes effarées, ressemblant à des spectres, en sortaient pour venir offrir du bouillon, du vin, et des pansemens aux malheureux qu'on transportait aux hôpitaux. Chacun oubliait son propre danger pour ne s'occuper que du malheur des autres. Un seul sentiment animait tous les cœurs, la pitié pour ses semblables.

» J'ai vu deux femmes agées, des premières mai-

<sup>(\*)</sup> Je crois ces pertes enslées : elles durent l'être dans le premier moment d'effervescence. On ne peut se dissimuler que la vérité ne soit difficile à connaître là-dessus, sur-tout du côté des Anglais; et quant à leurs blessés, nous avons vu pendant plus de huit jours, et de douze même, les rues encombrées par l'affluence des charrettes qui évacuaient les ambulances dont ils avaient couvert la campagne et les villages des environs.

» sons de la ville, conduire à pas lents un blessé qui » ne pouvait pas se soutenir.

» Une autre, madame de G\*\*, jeune veuve, après » avoir pansé elle-même deux blessés, chargée du » bagage d'un soldat, marcher au-devant d'un bran-» card porté par son frère, prêtre.

» Mais ce qui augmentait l'horreur de ce tableau, » c'étaient les terribles détonations dans les airs de » l'artillerie des deux armées, contrastant avec l'af-» freux silence qui régnait en bas dans toute la ville. » Nous ressemblions à des fugitifs qui traversent une » ville abandonnée.

» La nuit une partie de l'armée bivaqua sur plu-» sieurs places de la ville. Cette nuit fut cruelle par » l'attente où l'on était d'une seconde attaque pour » le lendemain. Il y eut trève (\*). Dans la nuit du 11 » au 12, l'armée française sit sa retraite par le chemin » de Càrcassonne. Celle des alliés entra dans la ma-

<sup>(\*)</sup> Ce fut une trève de lassitude, et nécessitée par le désordre horrible du champ de bataille. C'est comme il faut l'entendre, et en voici la preuve sans réplique.

Les deux armées se préparaient, le lendemain lundi, de chaque côté, [à une nouvelle affaire. Les Anglais, maîtres de la Patte-d'Oie, essayèrent inutilement dans la matinée d'y élever une batterie, en la dirigeant contre la porte de fer du centre. Les deux redoutes latérales, enfilant et balayant le grand chemin qu'elles avaient en face, ne le leur permirent jamais, et leur tuèrent quelques hommes. Elles tiraient aussi sur les groupes qu'elles voyaient sortir quelquesois des maisons. Si la trève avait été convenue, l'ennemi se serait plaint avec raison de cette infraction. D'un autre côté, les Français connaissent et observent les lois de la guerre aussi-bien qu'aucun autre peuple, ayant eu le temps de les apprendre.

» tinée du 12. Nos craintes furent dissipées ; nous » reconnûmes des amis , etc.... »

Je laisse à part les points de cette lettre qui pourront paraître exagérés, à ceux sur-tout qui, s'attristant de nos succès, voudraient que tout fût en faveur
de l'ennemi, et rien en la nôtre. Mais la raison et
la justice, en écartant même le penchant naturel
que tout bon citoyen doit avoir pour sa patrie, veulent et exigent impérieusement, non pas d'enfler la
vérité qui deviendrait alors peu digne de la confiance
publique, mais de s'y restreindre exactement, sans
en rien retrancher non plus qui puisse ressembler à
un sacrifice. La vérité toute entière est une propriété
sacrée qui appartient à tous les partis, puisqu'elle
devient la sauve-garde de l'honneur qu'une seule
réticence peut flétrir.

Taire d'un côté, enfler de l'autre, sont deux moyens adroits, dont la vanité des nations s'accommode fort bien quand il s'agit de s'attribuer la victoire. Mais si l'on veut se procurer sur ce point délicat, qui intéresse doublement et leur amourpropre et leur politique, quelques notions satisfaisantes, on doit s'environner de tout ce qui peut aider à asseoir un jugement raisonnable. Il ne sera douc pas inutile d'étayer la lettre précédente du rapport succinct que fait, en passant, sur la bataille de Toulouse, un des auteurs de la campagne de Paris, (5.° édition, page 95). Voici le passage.

« L'ignorance des événemens donna lieu, entr'au-» tres, au sanglant combat que le maréchal Soult » soutint contre lord Wellington auprès de Toulouse; » et cette tache de sang souillera éternellement, dans » la mémoire de nos neveux, les vils ministres de » la tyrannie. »

Cette tache de sang ne souillera pas du moins les habits du maréchal Soult, dont j'ai fait connaître la position dans ma seconde partie. L'ignorance des événemens, voilà ce qui le met à l'abri de tout reproche, et ce qui défend l'honneur français en défendant le sien.

M. Géraud, auteur de cette campagne, a renvoyé les résultats de la bataille dans une note comme un simple accessoire au grand plan qu'il avait formé. Cet accessoire devenant principal dans le mien, je m'en étaie pour prouver ce qu'il est intéressant de connaître, c'est-à-dire, la perte des ennemis, qu'il n'a sans doute pas accusée sans avoir pris des renseignemens sûrs à Paris, soit du ministère, soit de nos généraux, soit d'ailleurs. Or, voici comment il s'exprime:

« Les Français retranchés devant Toulouse, au » nombre de seize à dix-huit mille (il faut entendre » combattans), repoussèrent, toute une journée, » les attaques d'une armée infiniment supérieure, et » qui combattait avec une rare intrépidité. Ils tuè- » rent vingt mille hommes à l'ennemi. La princi- » pale perte tomba sur les corps espagnols qui assail- » lirent les premiers les retranchemens. »

Quoi donc? on imprime à Paris, sous les yeux du gouvernement, et l'on publie à la face de toute l'Europe que l'ennemi a perdu 20,000 hommes dans cette occasion, et l'on trouvera mauvais que j'en aie coté 17,000, avec le palliatif d'environ? Est-ce parce que je n'écris point dans la capitale?

En supposant que ce fût une erreur de ma part, celle de M. Géraud ne serait-elle pas encore plus grande? Pourquoi donc lui a-t-on laissé faire cinquéditions sans le contredire? Aucun des observateurs qui ont visité le champ de bataille sur tous les points, principalement au vallon de l'Ers et au plateau de Calvinet, ne sera certainement d'un sentiment différent.

Qu'il est donc mal fondé le préjugé de ceux qui donnent peu de soldats aux divisions anglaises, sous prétexte qu'elles en avaient beaucoup perdu dans plusieurs affaires. Cétaient nos propres pertes qui étaient absolues et sans remède, pendant que les leurs se réparaient à chaque instant par les secours des alliés. La politique seule en a déguisé la force. Plusieurs de leurs divisions se seraient trouvées détruites, si leur faiblesse avait été réelle.

Je ne désire point la mort des hommes, pas même celle d'un ennemi, car il ne fait que ce qu'on lui commande. Celui qui attaque, comme celui qui se défend, sont tous les deux victimes de la guerre, qui les force de se tuer quand ils voudraient rester amis. La haine doit donc finir avec le combat; elle n'est que d'emprunt et de circonstance; elle ne peut ni ne doit durer. Ainsi, j'ai porté à environ 17,000 hommes celle des Anglais, qu'on me prouve que je me suis trompé de la moitié, et je redresserai mon erreur avec plaisir, trop satisfait d'en pouvoir rendre près de huit à l'espèce humaine.

Je reviens au livre de M. Géraud qui continue ainsi : « Lord Wellington, ayant fait avancer pour » recommencer l'attaque le lendemain, des projecti-» les qui auraient incendié la ville, le maréchal Soult » se détermina à se retirer pour la sauver. »

Ce qu'il y a de plus positif dans ce paragraphe, c'est cette dernière phrase qui accuse d'ingratitude ses détracteurs, puisqu'il est au moins douteux qu'ils fussent encore en vie sans cette détermination. Cette seule réflexion devrait les rendre plus retenus. Je les y laisse, pour m'occuper de quelques faits particuliers qui se passèrent au-delà de l'Ers la veille ou avant-veille de la bataille, appuyés sur deux différens rapports qu'il est aisé de concilier, à la désignation près du numéro du corps des chasseurs cités, qui, selon l'un, étaitle 21.°, et selon l'autre le 22.°, ce qui ne fait rien à l'affaire.

« Une partie des troupes qui étaient sorties le » vendredi en reconnaissance, fut coupée de Croix» Daurade, et obligée de courir tout le samedi,
» veille de la bataille, pour échapper à des forces
» exhorbitantes. Poursuivie par la cavalerie ennemie,
» elle se porta sur Verfeil, et de là à Lanta, où elle
» croyait de séjourner; mais elle reçut de suite l'or» dre de partir et de marcher sur Flourens, empor» tant ses vivres qu'elle n'avait pas eu le temps de
» préparer ni de consommer. Ce corps était de 400
» hommes de cavalerie, 22.° de chasseurs, et d'un
» détachement de 200 hommes d'infanterie. Ils ren» contrèrent l'ennemi lorsqu'ils passèrent à Lasbor» des; et ne pouvant atteindre au pont de l'Ers,

» parce que l'autre partie des nôtres était engagée de » ce côté avec lui, ils tournèrent vers Montaudran, » dont ils défendirent vaillamment le pont, s'y sou-» tenant contre toute la masse anglaise; et après » qu'ils eurent passé, la compagnie d'élite de ces » chasseurs du 22.° résista seule au choc des forces » ennemies qui s'acheminaient vers les redoutes. On » essaya plusieurs fois de mettre le feu aux fougasses » pour le faire sauter, afin que l'ennemi ne pût y » passer, mais ces tentatives ne réussirent pas.

» Ceux qui franchirent le pont de Lasbordes, et » qui le détruisirent, venaient d'Auffrery, où ils se » trouvaient en cantonnement; ils étaient au nombre » de 300 du 13.° chasseurs.

» Il se passa sur ce point un combat singulier » digne de remarque, par le courage et les circons-» tances particulières qui l'accompagnèrent. L'un de » ces chasseurs, ayant eu son cheval tué du côté de » Lasbordes avant d'arriver à l'église, l'Anglais qui » avait tiré le coup, fondit sur lui, en le sommant » de se rendre. Le chasseur s'y refusa, et l'Anglais, » d'un coup de sabre, lui détacha la joue et l'oreille, » et le somma pour la seconde fois. Le Français » pose son sabre, et l'Anglais descend de cheval en » même-temps. Il n'est pas plutôt à terre, que le » chasseur reprend son arme, content d'avoir mis » son ennemi à égalité, et lui abat la main gauche » du premier coup. Un conscrit réfractaire, se trou-» vait présent au combat ; il fut prié par l'Anglais » de tenir la bride de son cheval pour pouvoir être » libre, à quoi il consentit. L'Anglais se porta alors.

» sur le blessé français, qui, affaibli par la perte de » son sang, succomba dans ce duel. La dépouille du » chasseur fut donnée au réfractaire avec une pièce » de quarante sous, pour le prix du sang que ce » lâche, traître à son pays, avait eu la bassesse de » vendre à l'ennemi ; mais ce sang était trop pré-» cieux pour pouvoir être payé sa valeur par une si » petite somme. N'importe, cette ame vile s'en con-» tenta; et la regardant comme une bonne aventure » qui devait l'acheminer à des gains plus conséquens, n il se porta, vers les trois heures de l'après-midi, » le jour de Pâques, sur le champ de bataille, où » la mort l'attendait pour lui donner une récompense » plus digne de lui. S'occupant de suite d'une ardeur » sans égale à dépouiller les morts et les blessés avec » un de ses camarades, il avait réussi à ramasser » beaucoup de montres et d'argent , lorsqu'une » bombe, partie des remparts, franchissant le côteau » dont il parcourait la pente du côté de l'Ers, lui » tombe sur le dos, l'écrase, et fait voler en crevant, » sa cervelle et sa chevelure sur son camarade qui » s'en trouva couvert sans avoir recu aucun mal. Je » ne suis point superstitieux ; mais si c'est là un » simple coup du hasard, il cessa pour le moment » d'être aveugle ; car on ne peut nier qu'il ne fût » très-conforme à la justice qui semble l'avoir » dirigé. »

Je passe au second rapport qu'on m'a fourni sur la même affaire, avec quelques variantes.

« A Balma, Pechoriolle, etc. il y avait le 2.º de » hussards, le 21.º de chasseurs, et le 10.º à un » château voisin. Le 9 Avril les Français occupaient » au bivac, le midi du côteau, et les Anglais le » nord du côté de la Sillone, petite rivière. Le » même soir le maréchal était sur les lieux, et soupa » avec son état-major chez M. Lasolle-Préserville, » commissaire des guerres. Les cavaliers y couchè-» rent, à l'exception d'une partie qui partit à minuit » pour Toulouse. Le lendemain la trompette réunit » le reste ; ils battirent en retraite , à l'exception de » 600 hommes, qui furent poursuivis vigoureuse-» ment par la cavalerie anglaise, contre laquelle » cependant ils fesaient de temps en temps des char-» ges. Quand ils eurent passé le pont de Lasbordes, » ils le firent sauter : alors l'avant-garde de la cava-» lerie anglaise se dirigea vers celui de Montaudran, » pendant que le gros de ce corps se stationna sur la » hauteur, près l'église Saint-Martin, au-delà de » l'Ers, rive droite, d'où il observait ce qui se passait » au champ de bataille. Les ennemis, voyant les » progrès de leur armée, prirent le même chemin » que leur avant-garde, et arrivèrent en force sur le » pont de Montaudran, qu'ils eurent le temps de » sauver, malgré la résistance opiniâtre du piquet » qui les repoussa pendant deux fois.

» Ils ne se seraient pas donnés la peine d'aller si » loin, s'ils avaient pu conserver aussi le pont de » Lasbordes; mais quand nos gens eurent passé, ils » mirent de suite le feu à la mêche. Les Anglais la » voyant fumer, craignirent de se trouver dessus » la mine lorsqu'elle ferait explosion, et restèrent » en arrière. » Ce fait particulier, qui n'est point un trait de lâcheté, comme on pourrait être tenté de le croire, me fournit l'occasion de faire un parallèle entre les deux nations, qui explique la différence de leur manière d'agir dans les combats. L'Anglais, en général, a moins de cette générosité guerrière qui constitue un caractère national de ce genre; mais il est plus sûr de réussir dans ce qu'il veut faire, parce qu'il ne dédaigne aucun moyen pour y parvenir. Il se présentera seul contre son adversaire de bonne grâce s'il faut; et cependant, hors le cas d'un duel où l'on ne saurait mettre de l'inégalité sans se déshonorer, il l'attaquera en nombre de beaucoup supérieur sans scrupule, et se fera même aider pour obtenir avec plus de certitude une victoire qui n'a plus le même prix, lorsque les moyens de résistance ne sont pas proportionnés à ceux de l'attaque. L'Anglais, en un mot, associe la prudence à la valeur, et assure le succès en soutenant l'une par l'autre. Le Français, au contraire, est valeureux sans réflexion et comme par instinct. Il donne beaucoup plus au hasard, et se livre à des imprudences qui constituent son audace. La qualité de l'Anglais est plus solide; celle du Français plus brillante.

Le fait particulier que je vais citer m'en fournit un exemple remarquable, quoiqu'il s'éloigne de ce caractère, en ce qu'il devient moins le fruit de l'effervescence du moment que le résultat d'une valeur éprouvée, qui n'envisage le danger que pour le braver, ou qui le méprise assez pour ne pas le craindre.

Pendant que les Anglais étaient arrêtés de l'autre côté de l'Ers, un maréchal-des-logis français, imaginant que le feu n'avait pas pris à la mêche, re- Marie tourne sur ses pas , bat le briquet en présence des chas leurs ennemis, remet le feu, allume sa pipe, afin d'en avoir à sa disposition, et revient seul tranquillement vers son corps. Cependant, étonné de ne point entendre d'explosion, il croit une seconde fois que la mêche s'est éteinte, et se reporte sur les lieux : dès qu'il en est près, le pont saute en l'air sans le toucher. Content d'en avoir vu la destruction, il rejoignit tranquillement ses camarades. Un général lui promit de suite de faire valoir ce beau trait pour son avancement. S'il l'avait oublié, je serais doublement charmé de le lui rappeler ici.

De ces deux caractères, le premier tend évidemment à ménager le sang de la nation anglaise. La nécessité d'épargner les hommes sur lesquels s'appuie sa force nationale, pour ne pas confier sa puissance à des mains étrangères qui auraient un intérêt moins direct à la défendre, fait que le courage anglais ne s'expose le plus souvent qu'en seconde ligne, et toujours avec une prudence qu'on pourrait regarder comme excessive, si elle ne présentait d'ailleurs un côté très-louable.

C'est ainsi qu'après avoir enlevé le 8 Avril, avec des forces supérieures, quoiqu'en dise la relation du Star, et par surprise, le pont de Croix - Daurade, mal gardé par des cavaliers français démontés et même pris de vin, à ce qu'on m'a rapporté dans ce village, les vainqueurs, quoique sûrs de leurs avantages, ne

gal Berton

croyant pouvoir mettre trop de précautions en usage pour les conserver, se barricadèrent vers la nuit, avec des charrettes, tant du côté du pont, que du côté de l'église de Croix-Daurade, où nous avions un poste renforcé de quelques pièces d'artillerie qu'ils pouvaient craindre; ils défendirent aussi aux habitans de donner plus de demi-litre de vin à chacun de leurs soldats, et mirent pour plus grande sûreté une sentinelle à la porte de chaque cellier du village: précaution qui, j'ose le dire, est faite pour nous servir d'exemple.

Du reste, quoique j'aye avancé que le courage anglais ne se présente qu'en seconde ligne, il ne faut pas qu'on prenne ceci à la lettre, ni croire que mon intention ait été de le rabaisser : c'est ce que j'aurai soin de prouver bientôt en lui rendant justice. On doit avoir compris au contraire par les mots, le plus souvent, que je me réservais de pouvoir le placer à la première, quand il s'y placerait lui-même. On le verra sur-tout à l'attaque du pont jumeau, où il devint aussi brillant qu'a pu l'être celui des français par-tout ailleurs.

Une diversité de conduite si opposée dans les combats porte naturellement l'observateur à rechercherla cause d'un pareil contraste, et il la trouve aisémentlorsqu'il se donne la peine de parcourir les pages de l'histoire.

Ce fut par cette politique prudente que Carthageparvint autrefois à balancer entr'elle et l'empire romain, les destins du monde. Ce sera toujours celle des nations dont la population et la masse du territoire ne peuvent entrer en comparaison avec celles des autres nations puissantes dont elles jalousent ou ambitionnent la grandeur. Le besoin qu'elles ont des hommes pour assurer leur existence les leur fait beaucoup mieux apprécier, parce qu'il les force de sentir l'importance dont ils lui sont pour les défendre d'un joug étranger. Elles ne s'écartent de cette règle, que lorsque l'orgueil qu'elles fondent sur des succès obtenus à la longue au moyen de cette réserve, devient plus fort que le sentiment de leur sécurité, et semble leur en ordonner le sacrifice.

Ces réflexions font supposer que c'était l'orgueil national, toujours louable par son objet, qui animait dans l'attaque du pont jumeau le commandant intrépide qui la dirigeait. On verra qu'elle devint assez périlleuse pour lui mériter, à ce qu'il est prétendu, d'être censurée par son général en chef. Ce commandant avait son amour-propre, et le général en chef avait aussi le sien, qui, se rattachant plus particulièrement à celui du nom anglais, commandait de s'en tenir, sur ce point, à de simples démonstrations beaucoup moins risqueuses.

Mais, si contre ces principes, le lieutenantgénéral Picton avait réussi, dans l'excès de la sienne, aurait-il été blâmé de son supérieur, comme on le suppose? C'est une autre question qui s'ouvre, et dont la réponse devient très-facile, lorsque l'on pense que le succès justifie tout.

## SECONDE DIVISION.

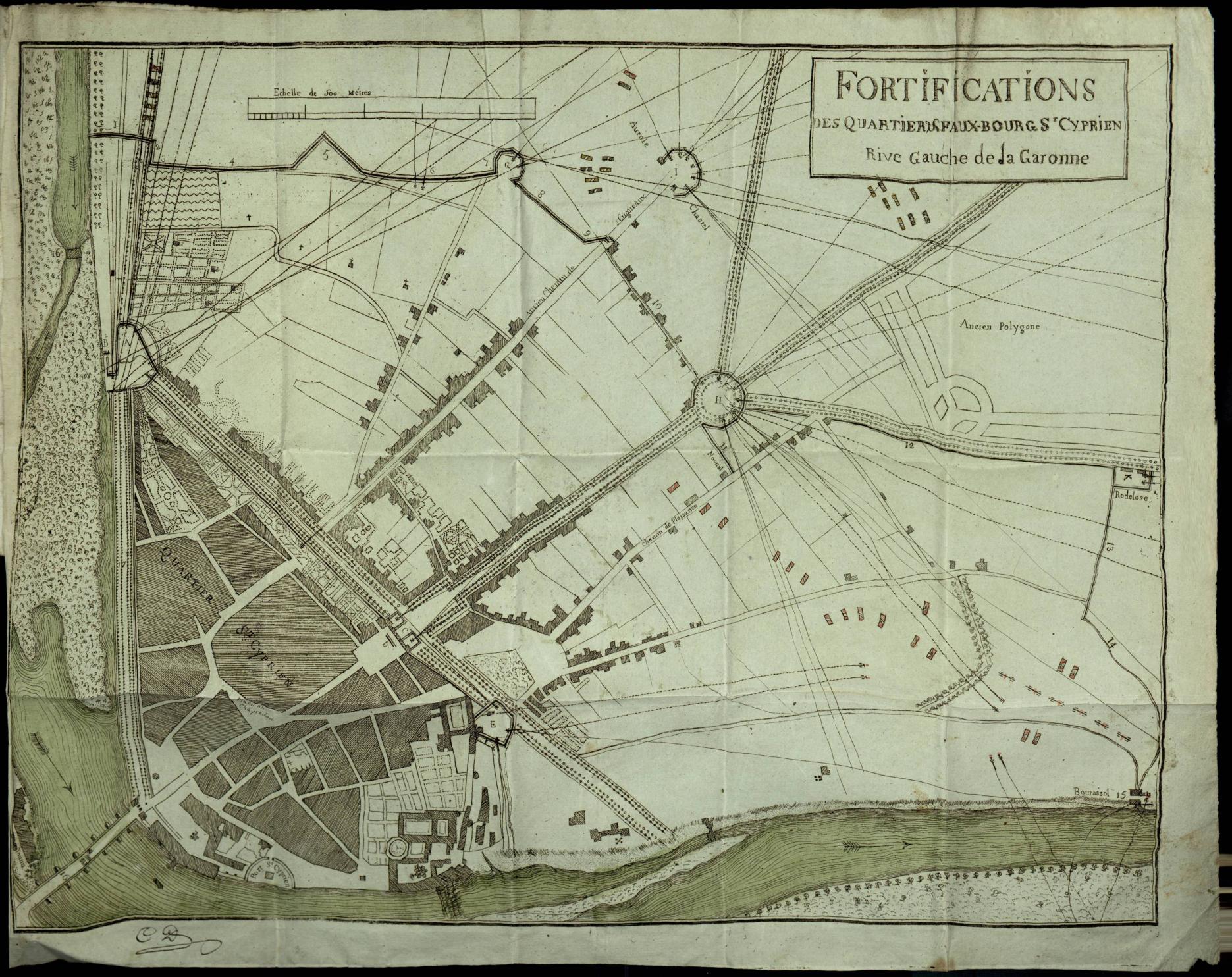
## PREMIÈRE SECTION.

Attaque de la rive gauche de la Garonne.

Quartier et Faubourg de Saint-Cyprien.

L est prétendu que les attaques de Saint-Cyprien et du pont jumeau n'étaient que simulées et seulement imaginées pour diviser nos forces en les occupant partiellement sur tous les points à la fois; mais j'ai remarqué ailleurs que toutes avaient été sérieuses de la part de l'ennemi, et que lui tenant extrêmement à cœur d'entrer dans Toulouse, il n'y avait pas d'issue qui ne lui parût bonne pour parvenir à ce but. La plus mauvaise était d'avance celle où l'on ne réussirait pas; et il se trouva, par l'événement, qu'aucune n'eut de succès, et que le courage des défenseurs déconcerta pendant tout un jour celui des assaillans.

Le maréchal connaissait si bien son arrière-pensée là-dessus, qu'il avait prévu le cas pour le pont jumeau, en fesant fortifier aussi la porte de fer du quai de Brienne, pour lui servir de seconde ligne. Quant aux quartier et faubourg Saint-Cyprien, cette seconde ligne était trop bien établie pour qu'il y eût rien à craindre de ce côté, quand même la première





viendrait à être forcée; l'habileté du lieutenantgénéral comte Reille, secondée par celle du général de division baron Maransin qui commandait sous ses ordres, devenant une garantie suffisante pour le maréchal, la division Topin put s'en détacher de bonne heure sans risque, pour se porter aux redoutes de Calvinet, conformément aux dispositions qui en avaient été faites.

Cependant on ne peut se dissimuler que le départ de cette division pour la rive droite n'ave réduit les défenseurs des quartier et faubourg de Saint-Cyprien à un très-petit nombre d'hommes; ce qui en dut faciliter l'attaque au général Hill, qui avait des forces énormes à porter contr'eux. Les calculateurs qui , en les additionnant , ne font attention qu'au nombre des corps, supposés incomplets, ne font monter le nombre des assaillans qu'à environ 15,000 hommes, entre anglais, espagnols et portugais, ce qui ferait pourtant déjà cinq contr'un, puisqu'il ne nous restait guère plus de 3,000 hommes pour garder les deux lignes, après le départ de cette division. Mais des témoins oculaires m'ont assuré que les ennemis étaient beaucoup plus nombreux que l'on ne suppose dans cette hypothèse.

Quoi qu'il en soit, ils commencèrent de grand matin l'attaque sur tous les points à la fois, protégés par leur artillerie qui répondait vivement à la nôtre; ce qui ne l'empêchait pas d'envoyer aussi des boulets au pont jumeau, et à nos autres batteries de l'autre côté de la rivière qu'ils franchissaient. Les Espagnols et les Portugais furent dirigés sur les points les plus périlleux pendant qu'ils se fesaient écraser en masse, sous les ordres du général Freyre sur l'autre rive. Quant aux Anglais, ils marchèrent vers le moulin principalement; disposition qui se rattache à la remarque que j'ai faite, avec tous les témoins oculaires de la bataille, sur le soin qu'ils ont de se conserver, sans qu'on puisse cependant les accuser de manquer de courage.

L'ennemi était posté depuis quelques jours sur les hauteurs de Parpan d'où il nous observait à l'aise. Il avait eu par conséquent le temps de méditer son attaque, et d'en combiner le plan de manière à la diriger contre la partie la plus faible de notre ligne. Il reconnut bientôt que l'inondation des approches du moulin Bourrassol, dont l'écluse pouvait à la vérité noyer quelques-uns des siens s'ils s'en avançaient sans précaution, n'offrait pas les mêmes difficultés à vaincre, ni des obstacles si dangereux à surmonter, comme les feux croisés des redoutes de gauche qui pouvaient le détruire. Outre que ce côté offrait moins de dangers à courir, le poste en devenait extrémement important, à raison de l'excellente position qu'il devait fournir à l'armée anglaise pour y établir des batteries formidables. Elle pouvait de là foudroyer la rive droite de la rivière où nous avions des maisons fortifiées, des bois qui couvraient nos tirailleurs, et la fameuse redoute du pont jumeau, dont la célébrité, justement acquise par sa belle défense, durera autant que cet ouvrage d'art, et la jonction des deux mers à laquelle elle a donné un nouveau lustre.

Mais afin de faciliter cette attaque si essentielle. le général Hill avait reconnu sans doute la nécessité de la rendre générale sur toute la grande ligne extérieure, en pointant une partie de son artillerie contre nos redoutes de gauche, qui auraient pu diriger leurs feux sur les colonnes qu'il envoyait vers le point Bourrassol. Cependant cette attaque de front n'a dû avoir lieu d'abord que de loin, pour occuper la nôtre sans beaucoup de danger : prévoyant que la prise de ce moulin lui permettrait de la faire concourir de plus près à celle des redoutes, lorsqu'il pourrait tourner nos ouvrages par la droite, et les prendre à revers, ce qui forcerait leurs défenseurs de les évacuer. Une preuve sans réplique que ce plan, très-bien entendu, fut aussi très-bien exécuté, c'est que la maison Rodelose, sur le chemin de Bayonne, a été criblée de boulets par derrière, du côté de la ville, par les batteries anglaises, établies dans les prés sur la rive gauche, en-decà de Bourrassol, tandis que le devant, qui formait une partie du front de la ligne, ni les côtés, n'en portaient pas des marques.

L'attaque des redoutes de gauche se fesait par des masses d'alliés qui débouchaient dans la plaine, en se masquant d'abord par la maison rouge de Sabatier; mais une fois qu'elles étaient à découvert, les feux croisés en tout sens, ou les tenaient à une grande distance, ou rompaient leur ordre de bataille. Il fut démontré par le fait qu'il fallait attendre, pour qu'elles pussent avancer et faire quelques progrès, que la redoute Patte-d'Oie (voy. planche 4, fig. H) et celle du chemin de Cugnaux (figure I) fussent

prises par derrière; ce qui arriva avec le temps, mais assez tard pour faire languir les assaillans.

L'attaque ayant commencé de grand matin ; quand les Français virent les colonnes ennemies se diriger de bonne heure vers le moulin, en traversant le fossé, n.º 14, manœuvre qui les exposait à s'y trouver bientôt environnés et bloqués, ils songèrent à l'évacuer pour ne pas s'y laisser prendre. D'ailleurs, qu'auraient-ils pu faire ? Les Anglais avaient établi une batterie dans les vignes vis-à-vis d'eux, à laquelle ils n'avaient à opposer que celle de Rodelose (fig. K), mauvais point de défense qui pouvait aisément être pris par derrière, en coupant, sur le chemin de Bayonne, la ligne étendue dont elle formait l'extrémité, sans que ses deux pièces pussent l'empêcher, étant masquées, de ce côté, par la maison même. Usant alors des droits de la guerre, qui permettent et exigent même la destruction d'un poste quel qu'il soit, lorsqu'il peut favoriser l'ennemi, le major Leroi qui y commandait le 40.°, dut faire mettre le feu au moulin, suivant les instructions qu'il avait reçues sans doute de ses supérieurs.

Le propriétaire prétend que cet officier, pendant l'évacuation, ne voyant pas, lorsqu'il fut dans les prés, que les flammes eussent assez d'activité à son gré, retourna sur ses pas pour les ranimer; et qu'à mesure qu'il rentrait par une porte, les Anglais, entrés aussi déjà par une autre, le firent prisonnier. Ce propriétaire n'était point présent à l'affaire; et l'on doit s'en tenir d'autant moins à son rapport, qu'il transporte à l'après-dînée ce qui se passa beau-

coup plutôt, puisque son moulin était au pouvoir des Anglais dès les neuf heures du matin. L'officier qui fut pris alors n'était pour rien dans ce fait particulier (1). Fidèle à l'honneur, même dans l'infortune, il courut de grands dangers, et en fit courir à un ami qui le favorisa dans son évasion, et l'accompagna à travers les postes ennemis, au risque d'être reconnus et de se faire pendre, jusqu'à ce qu'il eût rejoint l'àrmée dans sa retraite. Il aima mieux tout hasarder que d'avoir le désagrément de rester prisonnier dans les mains de l'ennemi. Ce courage et ce motif sont louables sans doute; mais la générosité de l'ami est au-dessus de tout éloge, dans un siècle sur-tout où l'ingratitude devient le plus souvent la récompense des services capitaux.

Les Anglais, devenus maîtres, malgré la batterie Rodelose et celle de la Patte-d'Oie, d'un moulin qui devait leur être si utile, s'attachèrent d'abord à arrêter le progrès des flammes, non pour obliger le

<sup>(\*)</sup> On comprend par-là combien il est injuste de mettre sur le compte d'un historien les erreurs qui peuvent résulter des informations qu'il prend, sur-tout lorsque se trouvant directes elles paraissent devoir être le moins susceptibles de suspicion; car, n'ayant pu tont voir par lui-même, il faut bien qu'il s'en rapporte à ce qu'on lui dit, sauf à faire un choix lorsqu'il discute en particulier les faits soumis à son examen pour les donner au public, avec la certitude morale qui approche le plus de la vérité, s'il n'est pas en son pouvoir de donner la vérité même. On sentira combien il est difficile d'y parvenir, si l'on réfléchit qu'un événement arrivé à un bout de ville se raconte de cent manières différentes avant d'arriver à l'autre, et que les témoins oculaires peuvent aisément démentir des faits qui se dénaturent ordinairement en passant de bouche en bouche.

sieur Talexis-Bourrassol, comme il a pu le croire, mais afin de conserver le poste pour eux; ce qui arriva aussi à l'égard de la maison Sacarin sur le chemin de Balma. La guerre est un fléau de destruction; si elle conserve c'est à son profit; elle n'en a même pas toujours la prudence. Ils réussirent aisément à éteindre l'incendie qui n'avait pas eu le temps de devenir considérable, et tirèrent alors à l'aise, par les fenêtres, nombre de coups de fusils dirigés, tant sur la maison Rodelose que sur la garnison qui se retirait par les prés, et certains d'entr'eux les poursuivirent jusqu'à la tuilerie Barutel; mais ils se retirèrent bientôt, n'ayant point d'ordre encore pour se placer dans ce nouveau poste. Le propriétaire, se tenant pour averti, prit ses précautions pour échapper à la destruction dont il était menacé. Il accueillit obligeamment les Anglais lorsqu'ils revinrent vers les dix heures pour s'y établir définitivement. Le désir de sa conservation suffisait pour motiver cette conduite, dictée impérieusement par les circonstances. L'aire de sa tuilerie fut transformée en cuisine pour y apprêter les vivres de la troupe. Présumant assez de la probité du commandant, lorsqu'il vint lui demander logement, il lui montra l'intérieur de sa maison, et lui découvrit jusqu'à la cache où il avait mis ses effets les plus précieux à couvert pour les sauver du pillage. On ne peut s'empêcher de rendre justice à cet officier, qu'on ne saurait trop louer d'avoir tenu, dans cette occasion, une conduite faite pour servir d'exemple et de modèle à tous les militaires en grade, de

quelque nation qu'ils soient. Sensible à une marque si particulière de confiance, il laissa un libre essort au caractère national, et rivalisa de générosité avec Barutel; mais ce qui donnait à la sienne une élévation à laquelle l'autre ne pouvait atteindre, c'est que l'intérêt personnel n'y était pour rien, et qu'il s'exposait même pour l'exercer; car il défendit à sa troupe d'entrer dans cette maison, la fesant bivaquer dans les prés, afin que les Français ne dirigeassent pas des feux sur elle.

Il fit plus : il présenta son hôte à lord Wellington le jour de son entrée dans la ville, et lui fit donner une sauve-garde pour tout le temps du séjour de l'armée.

Si cela est, comme l'assure la partie intéressée, l'on me saura gré, peut-être, d'avoir suspendu un instant le bruit des armes pour recommander à l'estime publique ce trait qui honore l'ennemi, et qu'il me semblerait injuste de passer sous silence. La vertu est la propriété de tous les partis. On lui doit un tribut d'hommage et de louange par-tout où l'on est assez heureux que de la rencontrer. Si l'on ne consultait jamais qu'elle, le fléau de la guerre perdrait une grande partie de ses rigueurs. Les peuples s'en consoleraient jusqu'à un certain point en le voyant adouci par l'humanité; et MM. les militaires acquerraient deux genres de gloire à la fois, en essuyant d'une main les pleurs qu'ils font couler de l'autre. Ils associeraient ainsi les palmes aux lauriers pour en former une double couronne, la seule qui soit digne de ceindre la tête des héros. Je reviens au poste Bourrassol où j'ai laissé les Anglais; dès qu'ils s'en furent rendus maîtres, ils établirent une pièce dans la fenêtre d'un pan de muraille isolé sur le bord de la rivière qui lui servit d'embrasure. Ils envoyèrent de là nombre de boulets sur le pont jumeau, et sur la maison d'administration du canal qu'ils perçaient d'ontre en outre. Cette maison en reçut quinze pour sa part. Nombre d'autres furent dirigés sur nos tirailleurs postés dans le bois, à gauche de l'embouchure, dont ils se couvraient, ce qui n'empêcha pas qu'ils n'éprouvassent une perte considérable.

Les Français, ne voyant pas d'abord la pièce, ne pouvaient imaginer d'où leur venaient ces boulets; mais du moment qu'ils l'eurent découverte, ils en dirigèrent sur elle. Deux obus, après avoir percé le toit d'un cellier, furent trouvés, après l'assaire, dans la cuve vinaire sans avoir crevé; et une bombe, emportant par un de ses éclats un morceau de pilier de la tuilerie, en traversa de bas en haut le couvert sans le détruire.

Cependant des colonnes, parties de ce moulin, marchaient à travers les prés vers la maison et redoute Rodelose (fig. K), malgré les feux de celle de la Patte-d'Oie (H), auxquels répondaient ceux de l'ennemi placés en face, tant dans la plaine que sur les hauteurs de Perpan. C'est près de là que fut tué le major anglais, Jacques Harrisson Baker, auquel on prépare un monument chez M. Virebent, qui doit être placé dans le parc de M. Dargicourt, situé au-dessus de l'école royale d'artillerie, près la fon-

taine de ce nom. Il a en tout six pieds quatre pouces de haut. Un troc de colonne, avec sa base, supporte une urne en granit, dans le genre antique, ornée d'arabesques et de mascarons. Il porte l'inscription suivante:

A la mémoire

de Jacques Harrisson Baker, major du 34.° régiment d'infanterie anglaise, mort dans ce lieu des blessures qu'il reçut à la bataille de Toulouse le 10 Avril 1814. Ses cendres reposent sous ce monument.

Elle fut alors évacuée ; et la dernière , renforcée par cette jonction, ce qui n'empêcha pas son commandant de l'évacuer à son tour, après s'être défenda avec vigueur jusques vers les onze heures, où il se vit près d'être cerné, battu de front, par derrière et sur ses flancs. L'ennemi pouvait s'emparer des maisons de droite et de gauche, sur-tout après avoir forcé aussi à l'évacuation le retranchement (11) qui s'appuyait à la maison Novital, en l'enfilant par la grande porte qui débouche sur le chemin de Plaisance. Cette redoute ne pouvait donc qu'être prise par la droite, et encore mieux par la gauche, les maisons non fortifiées de la rue de la Gravette fournissant des movens d'attaque plutôt que de défense: Ces raisons étaient suffisantes pour en déterminer l'évacuation qui se fit avec ordre, et assez à temps pour sauver les pièces.

Pendant que ce poste se défendait, il y arriva un accident très-singulier qui mérite d'être rapporté. Un

boulet ennemi, de moindre dimension sans doute, entra dans la bouche d'une de ses pièces avec tant de roideur, que se rencontrant dans le tonnerre avec le boulet de la même pièce, au même instant qu'on y mettait le feu, la colonne d'air intérieure fut d'abord comprimée entre les deux boulets qui lui servirent de tact de chaque côté. La violence de l'explosion, occasionnée ensuite par la chaleur du feu, la força de se distendre et d'occuper un plus grand volume. La pièce, trop faible pour soutenir un si grand effort, creva et tua deux canonniers.

Que devint dans cet intervalle la famille Barutel, restée seule dans un faubourg déserté par ses habitans? Elle était blotie dans une espèce d'embrasure, sous l'arceau d'une porte intérieure. C'est là qu'au milieu d'une grêle de balles et de boulets qui l'assaillaient, ou qui passaient par-dessus la maison, et d'un feu croisé en tout sens dont elle était environnée, mari, femme et ensans, restèrent amoncelés les uns sur les autres pendant quatre heures que dura la canonnade de ce côté, dont chaque coup pouvait les anéantir, quoique l'extérieur fût entouré de briques jusqu'au-dessus des senêtres. Si l'on pouvait comparer le petit au grand , je dirais qu'elle ressemblait, dans le faubourg Saint-Cyprien, à celle renfermée dans l'arche, dernier espoir du genre humain, destinée à sauver les débris du monde.

Mais pendant qu'elle se croyait ainsi seule à braver le danger, une femme du peuple, enceinte, et chargée des effets qu'elle voulait sauver, suivait en Plein air, à travers le feu et la flamme, le rivage de la rivière, tenant par la main un petit enfant qui pouvait à peine marcher. Ciel! prends pitié de cette pauvre famille, et conduis-là à bon port.....

Ceux qui regardent ces faits isolés comme peu dignes de l'histoire, ne font pas attention sans doute à ce que renferment de touchant de pareils tableaux; mais un peintre sensible, et qui aura de l'imagination, saura les apprécier. Est-il nécessaire d'estropier, de tuer continuellement pour amuser un lecteur? faudra-t-il que le fléau de la guerre consume tout? et ne sera-t-il permis, au sein même de la destruction, ni de respirer, ni de sauver personne? La vie d'un seul individu n'est-elle pas assez conséquente pour détourner un moment l'attention? et la curiosité pourrait-elle, dans ce cas, trouver mauvais qu'on lui donne le change pour l'intéresser davantage?

Retournons donc au combat pour éviter le reproche de divagation, que tant d'esprits légers, ou de cœurs indifférens pourraient me faire. J'observerai d'abord que l'évacuation de la redoute H abandonnait celle I à ses propres forces. N'étant plus soutenue par son flanc droit, elle se trouvait obligée de se replier comme les autres, puisqu'on pouvait arriver sur ses derrières par la rue non fortifiée de la Gravette. C'est alors que l'attaque de front la serrant de près, en même-temps que les colonnes de droite pouvaient la couper, on dut l'évacuer par la gauche sous la protection des pièces qui restaient, soit dans la redoute G, soit au centre du retranchement C; c'est là que le combat s'engagea plus fort que jamais,

en attendant que l'armée anglaise eût porté son artillerie de notre droite à notre gauche, pour pouvoir également forcer à la retraite nos quatre pièces qui ne cessaient de balayer la plaine vers le pigeonnier du Diable, en soutenant nos retranchemens; ils purent alors être pris de revers, ce qui réduisit nos tirailleurs à leurs propres forces. Obligés de céder au grand nombre qui les accablait de tous les côtés. ils s'étayèrent des murs des cimetières, de ceux des jardins, et de tous les abris qui pouvaient les favoriser, en disputant le terrain pied à pied. Mais forcés finalement de se retirer, malgré toutes ces ressources, devant des colonnes aussi nombreuses qu'énormes, ils rentrèrent par la redoute de Muret ( fig. A ) dans la première ligne, après avoir mis le feu aux maisons des jardins qui se trouvaient à proximité de ladite redoute, malheureusement pour elles.

Les anglais s'étant emparés de bonne heure de tout le terrain compris entre la route de Bayonne et le moulin Bourrassol, purent avancer par notre droite jusqu'aux murs d'enceinte des hospices, trèsfacilement, en se couvrant de celles qui longeaient le grand chemin de la Patte-d'Oie, et accabler, des maisons voisines de la redoute du nord (E), et des autres qui étaient en face, ses défenseurs, d'une grêle de balles.

Ils purent également établir, dès le matin, des nouvelles batteries plus rapprochées et plus directes, pour foudroyer la rive droite à travers la Garonne.

Les artilleurs de la redoute envoyèrent un boulet

creux à l'une de ces maisons pour l'incendier; mais la mèche s'en éteignit en traversant ses murs de terre.

Lorsque la redoute de la Patte-d'Oie fut évacuée, les maisons bordant l'autre côté du grand chemin tombèrent aussi en leur pouvoir avec autant de facilité, par les mêmes raisons; et ils s'y établirent de droite et de gauche. Alors, tirant de l'auberge de la Femme sans tête, et de toutes les maisons qui forment cette place extérieure, ils inquiétèrent la garnison des deux redoutes carrées (C) de la porte de fer du centre, qui tint pourtant, ainsi que toutes les autres de la première ligne, jusqu'à la fin de l'action, et au moment de la retraite du lendemain au soir.

Le rang des maisons bordant la promenade qui longeait l'enceinte des jardins de ce côté, leur fournissant la facilité de tirer presque sans risque sur les défenseurs des chemins couverts, on les fit rentrer dans la ligne, derrière les murs crenelés des jardins. C'est ce que l'ennemi appelle rejeter dans l'enceinte; mais il n'osa jamais descendre des fenêtres dont il se masquait, pour se placer lui-même dans l'arène, et tenter l'escalade de ces murs, quoique très-bas pour la plupart. La pièce pointée en face du chemin de Cugnaux le prenant de front, et les latérales de la porte de fer du centre, et de celle de Muret le plaçant entre deux feux, il aurait été écrasé par la mitraille.

Il ne lui restait donc qu'à essayer de continuer utilement, s'il était possible, l'attaque particulière de la redoute de Muret (A) qui fut d'abord extérieurement désendue avec opiniâtreté par nos tirail-

leurs embusqués dans les cimetières et les jardins, L'on aura une idée de la violence des mouvemens qui dûrent se faire dans ce moment sur les lieux. lorsqu'on saura que presque généralement tous ces murs, construits en terre liée avec de la paille, furent renversés d'une seule pièce, et en masse, de manière à pouvoir faire passer l'artillerie sans obstacle. Alors l'ennemi arrivant en force par le chemin de Muret, protégé par les batteries qu'il avait élevées dans les environs, marcha contre la redoute en co-Ionnes serrées ; mais l'artillerie de celle-ci les repoussait chaque fois, pendant que nos autres tirailleurs extérieurs, abrités par le moulin de Nogent, (16), et les escarpemens dont ils se couvraient le long de la rivière jusqu'à la porte du secours (B), ajoutaient la fusillade aux effets destructifs d'une artillerie bien servie.

J'observai cette attaque, l'après-midi, de l'île de Tounis, point le plus voisin sur la rive droite, pendant plus de demi-heure; mais quelques boulets avertirent les spectateurs de se retirer.

Le Général Hill, après s'être rendu maître de tous les faubourgs extérieurs, de toutes les redoutes et de toutes les maisons, a pu concevoir l'espoir de forcer enfin la première ligne qui devenait le boulevard du quartier Saint-Cyprien. Mais il n'osa jamais tenter un assaut, en y pratiquant des brèches, ni essayer même de profiter de l'ouverture (F) faite par nos gens à côté de la redoute (E) pour servir de porte de secours. Celles de leurs forces qui restèrent stationnées tout le jour sur le bord de la rivière, en

face de l'embouchure, furent resoulées par notre artillerie de l'autre rive, et obligées de s'abriter derrière la ligne double et triple de maisons qui étaient de ce côté. Lorsqu'elles voulurent se hasarder sur le chemin de l'allée, la mitraille de cette redoute, et celle du gros obusier, masquée par le mur du dépôt de mendicité, éclaircissaient les rangs de manière à faire promptement abandonner ce projet hasardeux. Alors l'ennemi se borna à continuer l'attaque de la redoute de Muret (A) en s'appliquant à la rendre aussi vive et efficace qu'il lui était possible. C'est par l'effet de ses efforts réitérés, que beaucoup de barreaux de fer de cette grille, gros comme le bras, se sont trouvés, après l'action, les uns faussés, et les autres brisés à moitié ou en totalité.

Voilà à quoi se borna la réussite de l'ennemi de ce côté, après nous avoir mis, à ce qu'on m'a rapporté, quarante-quatre artilleurs hors de combat, dans cette seule redoute. Ce n'était plus là un simulacre, comme on a prétendu.

Avant de terminer ce qui a rapport à cette ligne, je dois faire connaître le trait suivant :

L'un des français qui furent forcés de rentrer dans la première enceinte étant monté tout-à-fait sur le comble d'une maison très-élevée de ce quartier, pour pouvoir découvrir et ajuster ceux des ennemis qui sortaient de celles en face, ou qui s'y montraient aux fenêtres, ne cessa de tirer sur eux. Dans ce poste éminent il employa quatre paquets de cartouches.

Cette action qui paraît d'abord très-ordinaire, uni-

quement due à l'éminence du local, et à la constante adresse du combattant, est pourtant admirable en ce qu'elle renferme la résolution d'exposer sa vie pour sacrifier le plus d'ennemis qu'il pourrait au salut de la patrie. Ce généreux soldat avait d'avance la certitude que, devenaut remarquable à son tour, à cause du grand préjudice qu'il portait, on ne manquerait pas de diriger sur lui autant de balles à la fois, comme il en avait lancé partiellement luimême. C'est ce qui arriva; il succomba enfin dans une lutte où il était peut-être seul contre mille.

Il est temps ensin que je quitte ce point où j'ai peut-être trop resté pour une fausse attaque; je vais donc satisfaire l'impatience de mon lecteur, en le transportant sur plusieurs autres dont l'ensemble occupait un théâtre bien plus vaste. C'est là, c'est dans ces champs de carnage, que la mort éprouvant une joie barbare de pouvoir moissonner avant le temps la fleur de l'âge, se signalait par des scènes aussi terribles que désolantes. C'est là qu'assise sur des monceaux de cadavres, elle se réjouissait de voir la destruction des hommes s'avancer si rapidement, et formait atrocement sur le présent les projets les plus désastreux pour l'avenir.

Non: l'on ne peut se dissimuler que l'héroïsme ne brise sous les roues de son char triomphal les peuples qu'il subjugue par la force des armes; et c'est ce qui fait sa gloire aux yeux de la multitude aveuglée par ce faux éclat; mais il a besoin de se la faire pardonner à ceux de la philosophie. Un brave militaire qui fait passer l'honneur avant tout, sait que l'humanité, la générosité, la magnanimité, sont trois vertus presque synonimes qui se tiennent comme par la main pour former le sublime qui constitue ce grand caractère; car le courage ne suffit pas. C'est cet accord consolateur qui fait oublier aux peuples les excès dont il les rend victimes, et les force de lui accorder, même malgré eux, un tribut d'admiration pour les grandes actions qui méritent les éloges des contemporains et ceux de la postérité.

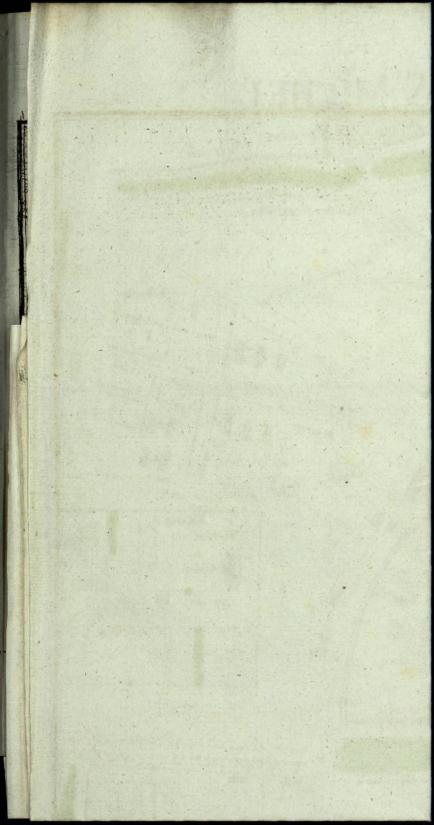
Achille traînant dans la poussière le corps d'Hector attaché à son char, ne regarde pas s'il écrase sous ses roues les membres des blessés étendus sur le champ de bataille. Jusques-là je ne vois en lui qu'un guerrier féroce, qu'un barbare qui, la fureur dans les yeux, n'écoute que la vengeance. Mais les humbles supplications d'un vieillard que la pourpre décore, et que l'infortune protège, et dont l'auguste visage pâle et défiguré est sillonné par les pleurs, suspendent tout-à-coup sa rage. L'orgueil satisfait cède la place à la générosité, à la pitié; et cet inexorable vainqueur, hors de lui-même, éprouvant un trouble auquel il n'est pas accoutumé, mais qui laisse agir en liberté son grand cœur, semble prendre plaisir à accorder le corps d'un fils aux prières d'un père au désespoir. Il se montre sensible à ses larmes; il sacrifie l'orgueil de son triomphe au nouveau sentiment qui l'étonne, et qui devient le principe de la plus belle action qu'un guerrier puisse faire. Voilà le héros.

L'attaque ainsi que la défense du pont jumeau auxquelles je vais passer, fournirent des exemples

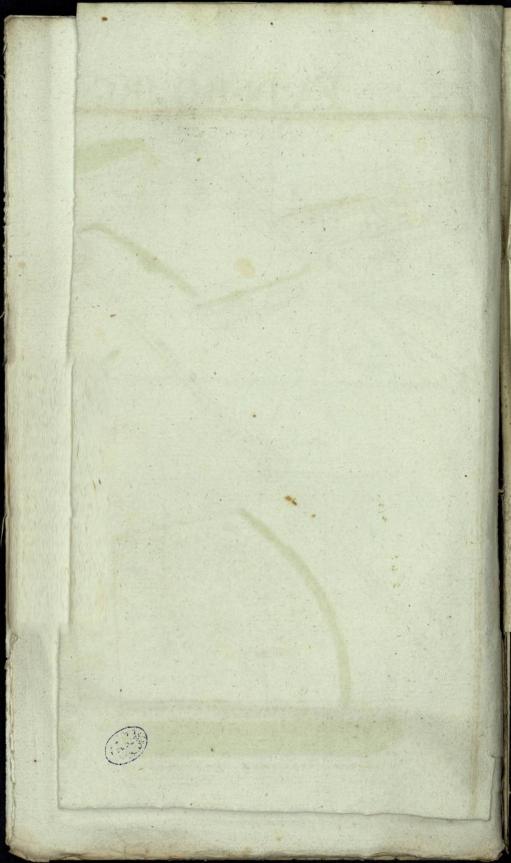
d'héroïsme de plus d'un genre, tant du côté des ennemis que du nôtre. Ce pont deviendra aussi célèbre sous ce rapport, que sous celui de sa position. Où trouver en effet des expressions pour peindre le spectacle ravissant donné au monde, d'un grand nombre d'ennemis s'embrassant en masse sur les débris encore fumans qu'ils ont faits! C'est cette grande circonstance si extraordinaire qui répandra sa renommée par tout l'univers, en se gravant pour toujours dans les cœurs d'une manière plus sûre et plus durable encore que sur l'érain.

Mais avant de me livrer à une peinture d'un genre si élevé, je dois instruire mes lecteurs d'une tentative qui fut faite par l'ennemi au-dessus du faubourg Saint-Michel, dès le commencement de l'action.

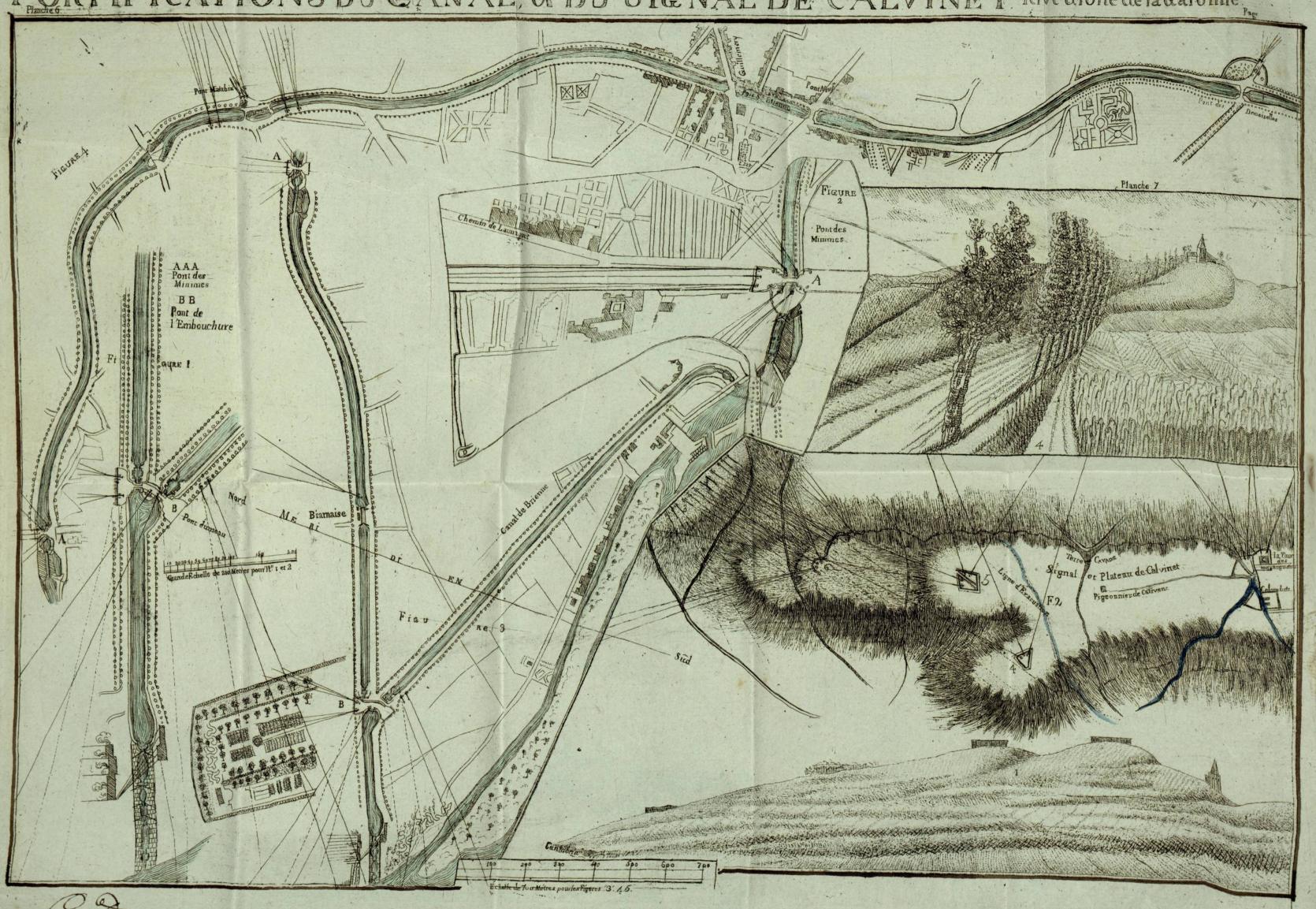
Pendant que notre armée resta en observation sur les côteaux de Pech-David ( planche 5, figure 1 ), il n'osa rien tenter de ce côté, quoiqu'il lui tînt extrêmement à cœur d'y pénétrer. Le maréchal, après lui avoir donné une idée imposante de ses forces, les transporta le lendemain à l'autre extrémité de la ligne. pour les y développer encore, et lui faire croire vraisemblablement qu'il pouvait avoir recu des renforts des départemens environnans qui formaient ses derrières; mais l'ennemi avait trop d'espions pour être dupe de cette ruse de guerre. Sachant à quoi s'en tenir à cet égard, il jeta, comme nous l'avons vu, un pont sur la Garonne dès le 4. Croyant qu'on serait assez occupé le jour de Pâques pour négliger l'autre extrémité, il voulut sonder le gué et le terrain

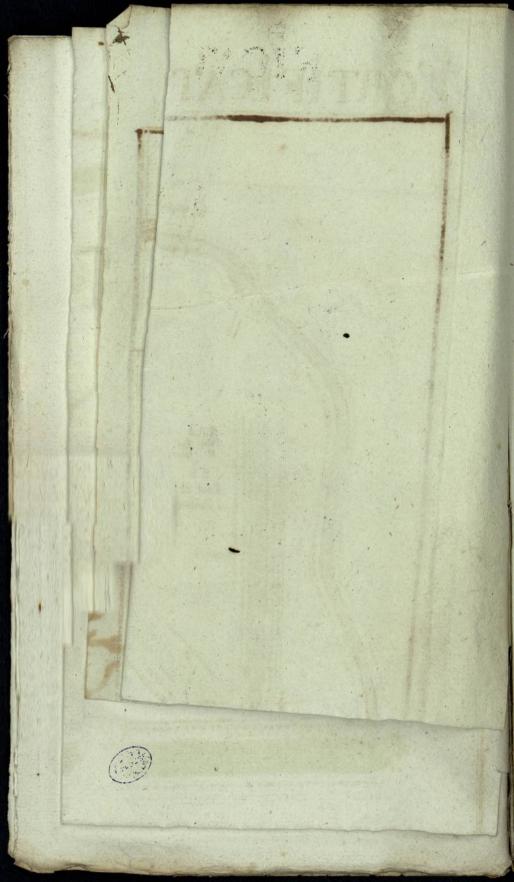


FAUX-BOURG S'MICHEL Page Planche 5 Tete de l'ont Haye vive Pont des Demoiselles Ju: 3 rdin des le Busca Domaine d'Alquier 8 8 8 Ba yteri/e Reserve Chemin du Busca FIGURE 2 Developpement du Ruisse des Récolets Four Rüe des Récolets 0 achaux Haye vive font freguralit des Demonselles. Faux Bour 8 8 8 9 ,5 Midel Figurel Grand Armee Way was to the same of the sam Française sur Pech-David FIGURE 6 Constitution



FORTIFICATIONS DU CANAL, & DU SIGNAL DE CALVINET Rivedroite de la Garonne,





terrain tout à la fois, en fesant passer sur la rive droite un détachement d'environ 400 hommes audessus de Toulouse, qui furent bientôt découverts par les vedettes que nous avions sur les côtes. Ils n'eurent pas plutôt mis pied à terre, qu'on les poursuivit l'épée dans les reins, jusques vers la commune de la Croix; heureux de pouvoir repasser la rivière dans le bateau d'un bac qui se trouva à leur portée, et où ils se précipitèrent en désordre. Telle fut l'issue de cette tentative inutile, qui assura plus que jamais le maréchal qu'il n'avait absolument rien à craindre de ce côté, à la défense duquel la nature avait suffisamment pourvu.

## II.º SECTION.

Attaque de la rive droite de la Garonne, formant le centre de l'Armée, jusques et compris le pont de Matabiau.

Le Pont Jumeau, ou de l'Embouchure.

LA belle défense du pont jumean fut due aux bonnes dispositions du lieutenant général comte d'Erlon, à sa valeur; à celle du général de division d'Arricau, des généraux de brigade, Berlier, Ferion, etc. à l'activité de l'artillerie sous les ordres du commandant Lunelle, et du capitaine Boramé sous lui; et ensin au courage indomptable de la garnison, qui, sans se lasser, eut la gloire de lasser celui de l'ennemi.

Cette ligne était désendue par la 1.ºº division sous les ordres du général d'Arricau, et la 2.º sous ceux du général Darmagnac; elle avait 4 pièces sur les deux ponts; une autre pièce vers la maison à côté de l'écluse dite de la Biarnaise, entre l'embouchure et les Minîmes, sans compter d'autres grosses pièces placées sur la gauche.

La garnison de la redoute du pont jumeau était d'environ 300 hommes des 69° et 36°.

Dès le grand matin du 10, nos tirailleurs, repoussés par ceux de l'ennemi beaucoup plus nombreux, cherchèrent à se couvrir du bois du Petit-Gragnagues, en face du pont, conservé contre les règles de la guerre comme par miracle. Cet abri n'empêcha pas qu'ils n'en fussent débusqués et forcés de se replier derrière la rive gauche du canal. Ceux qui étaient sortis de la redoute y rentrèrent.

Le rapport du capitaine d'artillerie Boramé qui y était renfermé, ne considérant que le fort de l'action, la fixe à 7 heures du matin; mais celui d'un témoin oculaire qui a observé ce qui se passait à l'extérieur auparavant, s'énonce ainsi:

« A six heures du matin sortant de la ville par la » porte Ville-Neuve, et suivant les fossés, je passai » devant Matabiau. Les vieux remparts depuis ladite » porte jusqu'à celle de Saint-Pierre, ( la grille de » fer ), étaient garnis de soldats que je jugeai de » nouvelle levée (\*), tous en armes, ayant dans cette » étendue de neuf à dix pièces de canon braquées

<sup>(\*)</sup> C'était en effet partie de la réserve.

» sur toutes les avenues. Arrivé à la porte d'Arnaud-» Bernard, une forte canonnade, et une mousque-» terie continue attirèrent mon attention. J'avançais » vers le pont des Minîmes, lorsque plusieurs boulets » roulant devant moi sur le pavé, quoique presque » éteints, m'avertirent de retourner sur mes pas, ce » qui ne m'empêcha pas de continuer ma route » le long des murs de la ville. En m'acheminant vers » l'embouchure, j'aperçus à ma droite, dans la plaine, » plusieurs maisons et métairies auxquelles on venait » de mettre le feu, pour éclairer le pays et faciliter » les opérations militaires (\*). Arrivé à ce point » fameux , je m'approchai d'une batterie de trois » pièces de 24 placées à la gauche du pont, et diri-» gées vers la partie du moulin qui fait face à Saint-» Cyprien : ces pièces étaient bien servies et fesaient » un feu continuel auquel il était répondu par l'artil-» lerie formidable des Anglais. Dans environ 20 » minutes que je restai dans cet endroit, il y ent à » peu-près 150 hommes des nôtres mis hors de » combat. Comme le peu de troupes que nous avions » sur ce point ne suffisait qu'à peine pour soutenir » l'action, je fus requis, ainsi que tous les citoyens » présens, pour transporter les blessés jusqu'à la » barrière de Saint-Pierre où étaient déléguées des » personnes pour les panser (\*\*). Je m'avançai ensuite » vers le moulin du Bazacle où l'on avait transporté

<sup>(\*)</sup> Plusieurs de celles qui étaient derrière le couvent des Minîmes furent ainsi sacrifiées forcément.

<sup>(\*\*)</sup> On voit que la charité toulousaine commença de bonne heure à s'exercer.

» deux pièces de 24, braquées vers la Patte-d'Oie, » qu'on transporta ensuite au parc. De ce point émi-» nent je pus observer, à l'aide de ma lunette, les » mouvemens de l'ennemi marchant en colonnes » serrées vers les redoutes qui fesaient un feu bien » nourri; alors un ordre du général de faire évacuer » les bourgeois me força de me retirer. »

Ce récit est d'une grande fidélité, et tout-à-fait conforme aux dispositions faites par le maréchal pour ce côté.

Il est temps de mettre en action le capitaine Boramé, chargé de diriger l'artillerie du pont jumeau.

L'attaque commença sérieusement à 7 heures du matin. L'ennemi forma ses masses derrière le château du Petit-Gragnagues, d'où il déboucha en colonnes, ayant beaucoup de tirailleurs en tête qui firent replier nos avant-postes jusques sur les bords du canal. Il s'empara de toutes les maisons de campagne et métairies qui se trouvaient à sa droite, principalement du château Raymond, où une forte colonne de 3000 hommes s'était rassemblée. Peu après il en déboucha deux d'environ 500 hommes chaque : la première qui vint attaquer la tête de pont, sortit par l'allée de gauche ; elle se porta avec audace et en courant contre les palissades du retranchement où son ardeur s'arrêta tout d'un coup à la vue de cet obstacle. Alors il s'engagea une fusillade très - nourrie de part et d'autre; mais les Français ne pouvaient pas tirer de haut en bas et presque perpendiculairement sans se découvrir beaucoup. Pendant qu'ils combattaient de

front, ils recevaient des coups de fusil par côté et même par derrière, de l'autre colonne qui se trouvait au bout de la grande allée. Ils imaginerent alors de se servir d'une arme nouvelle, aux essets de laquelle les assiégeans ne s'attendaient pas, et dont il ne leur était guère possible de se garantir, ne pouvant former la tortue avec des boucliers, comme les anciens. Ce fut une grêle de cailloux dont la redoute était amplement pourvue, qui fut lancée avec un si grand accord et tant de promptitude par la vivacité; française, que, ne donnant pas le temps à l'ennemi. de revenir de sa surprise, le retranchement fut jonchéen un clin d'œil de morts et de mourans, et le reste forcé de se sauver dans le bois (\*). C'est dans ce court trajet que la mitraille les cribla de manière à couvrir de cadavres l'espace qu'ils avaient eu à franchir pour y arriver. The total policies brang is not been

Cependant ils ne se rebutèrent pas; et c'est ici le cas de célébrer hautement le courage de l'officier qui commandait une autre colonne, et dont j'ai regret de ne pouvoir faire connaître le nom. Il excitait ses soldats à suivre son exemple, s'avançant seul sur le grand chemin, et leur fesant signe en élevant son chapeau, de le suivre. Arrivés au pied de la redoute ils en furent repoussés par la mitraille qui les força de reculer et de se réfugier dans les charmilles où ils se reformèrent. Il les ramena pendant trois fois au

<sup>(\*)</sup> Il est prétenda qu'un officier anglais, que l'on dit être un colonel, eut la tête écrasée d'un coup de pierre sur un pieu de la palissade qu'il voulait franchir. Un chef qui donne de pareils exemples ne peut que former de hons soldats.

combat de la même manière, en laissant toujours la terre couverte de morts; enfin constant dans son attaque, mais ne pouvant la continuer de front sans risquer de perdre tous ses soldats et de se perdre luimême, ayant assez fait d'ailleurs preuve de courage pour pouvoir écouter les conseils de la prudence sans nuire à sa réputation, il fit marcher sa troupe obliquement, (ce qui n'était pas encore sans danger), traversant les champs pour la placer derrière les arbres du canal, ou l'escarpement que forme la rive droite; de là il fesait tirer des coups de fusil sur la redoute: cette position lui donnait la facilité de prendre nos gens en flanc, et de se remparer ensuite, ayant tiré, derrière les gros arbres du canal qui l'abritaient des coups de canon.

Je félicite sincèrement l'armée anglaise de posséder un officier d'un si grand mérite, qu'on peut exalter sans faire tort aux autres quels qu'ils puissent être. Je vois dans sa conduite cette haute valeur à laquelle il ne manque aucun accessoire pour s'illustrer, et qui est faite pour servir de modèle aux militaires de toutes les nations.

La pluie de cailloux et la mitraille forcèrent les premiers assaillans à se retirer derrière le château d'où ils étaient partis, pour s'y reformer, après avoir perdu d'emblée 300 hommes au moins; pendant cet intervalle la colonne qui était en face du pont, dans la grande allée du bois, ayant fait un mouvement pour revenir à l'attaque, fut reçue avec l'obusier et la pièce de 4 par de la mitraille si bien dirigée qu'elle l'arrêta, et la força de se retirer comme la première

derrière le château. Lorsque les ennemis qui s'étaient réfugiés dans les avenues fesaient mine de vouloir se rassembler pour un mouvement quelconque, c'était encore la même répétition; on rompait de suite leur ordre, on les forçait de se disperser et d'abandonner leur projet.

C'est précisément dans cette allée que le colonel Forbes, dont il a été question dans la 2.° partie, perdit la vie vers les 9 heures du matin à la tête de sa troupe; son cheval fut d'abord tué sous lui; en ayant monté de suite un autre, un second boulet le renversa lui-même. Il a mérité qu'on érigeat un monument à sa gloire. Tout homme qui meurt pour sa patrie a le droit d'y prétendre si sa patrie n'est pas ingrate.

L'ennemi avait dirigé sur cette tête de pont deux pièces de 6 tirant à boulets creux et pleins; il les avait placées dans les champs sur la gauche de la métairie derrière le château, une pièce était en batterie de l'autre côté de la Garonne, au moulin Bourrassol (\*). Deux autres pièces vis-à-vis l'embouchure battaient les bords du canal, et par conséquent nos tirailleurs qu'elles prenaient en flanc à boulets creux pleins de balles qui équivalaient à de la mitraille. Ils furent obligés de se retirer dans la redoute; cenx que nous avions dans l'auberge de droite, voyant que l'ennemi s'y portait en force, se trouvèrent aussi forcés de l'évacuer; ils y mirent le feu pour qu'il ne pût s'y loger.

Il avait de plus établi deux pièces à la briqueterie

<sup>(\*)</sup> C'était celle masquée par le pan de muraille isolé.

la plus voisine de l'embouchure du canal, sur l'autre rive, qui prenaient la redoute de revers; mais celle-ci était garantie de ce côté par un fort épaulement de tonneaux pleins de terre.

Les Français voulurent contrebattre ces batteries; s'apercevant bientôt qu'il n'en résultait aucun avantage, parce qu'ils se trouvaient entre le feu des pièces et les balles qui rasaient les parapets, venant soit du château par les croisées, soit de derrière les arbres de droite du canal où la colonne dont il a été parlé ci-devant s'était embusquée, cessèrent la riposte. Dès ce moment les ennemis voyant leur finesse découverte cessèrent aussi leur feu de ce côté; mais ce ne fut que pour lui faire changer de direction.

Il y eut dans la redoute 5 soldats du train blessés dont un mort des suites; 6 chevaux blessés dont deux moururent; la garnison eut une douzaine d'hommes de tués et une trentaine de blessés, du nombre desquels fut le général Barlier dont le général Ferion prit la place. On tira de cette batterie, dans toute la journée, 100 coups de mitraille et de 50 à 60 boulets.

Il y avait 500 hommes en réserve sur la droite du canal; une des pièces qui étaient sur le rempart entre la tour du bourreau et la porte Matabiau, se trouvant pointée trop bas pour pouvoir atteindre l'ennemi, tua huit grenadiers, sur la ligne de projection, qui furent renversés par ce coup malheureux. On envoya une ordonnance à la batterie pour l'en avertir.

Cependant l'ennemi placé de l'autre côté à la tuilerie en face, ayant cessé le feu de la batterie qu'il dirigeait sur le pont, et observant attentivement ce qui se passait sur ce point, se trouva à portée de foudroyer la maison d'administration du canal sur la gauche, où nous avions bon nombre de tirailleurs qui ripostaient des fenêtres avec avantage à ceux de l'ennemi dont la campagne était couverte, entre la rive droite du canal et celle de la Garonne. Les boulets la traversant forcèrent bientôt les Français de se réfugier sous l'hangar qui fesait suite à ladite maison dont il était masqué de ce côté; mais ils n'évitèrent un danger que pour tomber dans un autre. Cet hangar longeant le canal dans une étendue considérable, présentait un front qui donnait prise au feu des Anglais postés en face de l'autre côté; ce qui les tourmenta le plus, ce fut le feu de peloton que ceux-ci fesaient de derrière l'angle de l'auberge brûlée le plus voisin de la Garonne, et qu'ils dirigeaient obliquement sur ledit hangar, comme il est marqué à la planche n.º 6, figures 1 et 3; ils rechargeaient ensuite à l'abri des murs de ladite auberge, sans danger, pour refaire encore la même manœuvre qui nous devint très-fatale; car quoique nos gens eussent élevé tout le long de l'hangar un épaulement en terre pour s'abriter, la grêle des balles était si forte, que la plupart d'entr'eux, blessés à la tête, expiraient avant d'être parvenus à la barrière de Saint-Pierre pour s'y faire panser. C'est une chose vraiment curieuse que de voir la quantité de coups, d'escoriations dont le couvert, les piliers et les poutres de cet hangar sont criblés de ce côté. Cette inspection seule peut donner une idée de la violence de cette attaque

où nous eûmes beaucoup d'hommes mis hors de combat en bien peu de temps (\*).

L'ennemi, rebuté par une résistance à laquelle il ne s'attendait pas, et qu'il crut d'abord pouvoir vaincre, apprenant la défaite du général Freyre par la seconde division que commandait le général Darmagnac, prit le parti d'envoyer à son secours une partie des forces qu'il avait à l'embouchure, ce qui ralentit l'attaque au point de la rendre languissante; inconvénient dont l'humanité dut se consoler aisément. On se borna de part et d'autre à la fusillade jusques vers les cinq heures du soir, où les Anglais jugèrent à propos d'ouvrir une seconde scène aussi infructueuse que la première. Mais avant d'en entreprendre la description, il convient de voir ce qui se passa pendant tout ce temps sur le reste de la ligne où se frappaient de grands coups, dont l'affaire de l'embouchure n'était qu'un accessoire, pour ainsi dire, isolé : on doit cependant considérer sa vive résistance comme digne de l'admiration de tous les militaires, puisqu'elle présente un résultat des plus importans qui lui donne des droits à la reconnaissance de toute l'armée.

Avant de nous transporter sur cet immense théâtre où les détails se noient dans la grandeur des plans,

<sup>(\*)</sup>Les physiciens n'apprendront pas sans intérêt qu'une clochette, placée en-dehors de la maison, a été percée d'une balle sans se fendre, aussi proprement que si on avait fait le trou avec un emporte pièce dans un morceau de cuir, effet de la réaction qui prouve la violence du coup. Elle sonne comme à l'ordinaire.

nous devons jeter un coup d'œil, en passant, sur l'attaque des Minîmes, où l'ennemi fit des sacrifices, et nous en occasionna, pour ne rien obtenir, que la preuve de son impuissance contre ce poste.

## Pont des Minimes.

Les Anglais avaient établi pour cette attaque deux batteries, une de chaque côté de Saint-Roch, hameau situé au nord; c'étaient des pièces volantes.

Ils en avaient trois autres, qui, de la droite de la route de Montauban et de Paris, battaient également le pont. Les pièces de celui-ci étaient en partie masquées, de gauche par la masse énorme du couvent, et de droite par le rang de maisons qui bordaient le chemin de Launaguet. Elles ripostaient de front, et balayaient la plaine de chaque côté.

Ce couvent présentait une citadelle trop considérable pour ne pas attirer leur attention. Ils auraient bien voulu la raser; mais ses anciens murs devinrent un obstacle invincible; criblés de coups de canon du côté du nord, il y entra plusieurs boulets qui tuèrent sept Français sur le coup, et en blessèrent une quarantaine, dont la plupart moururent ensuite.

L'ennemi ne pouvant faire mieux, couvrit la plaine de tirailleurs, qui n'avaient pourtant pas beau jeu contre ceux renfermés dans l'édifice; ils en furent tenus pendant long-temps éloignés.

Alors ils cherchèrent à s'emparer des maisons situées en face sur le chemin de Launaguet, en les prenant par derrière, en quoi ils furent favorisés par les maisons même qui les mettaient à l'abri des fusillades du couvent. Ils parvinrent donc à s'y établir, et ce fut la cause de la ruine de ces habitations.

Sept à huit Français s'étaient renfermés dans l'une d'elles appartenant à madame de Castelbajac; ne voulant jamais se rendre, l'ennemi y mit le feu. Alors ils sautèrent par les fenêtres, et se sauvèrent en se défendant toujours. Deux d'entr'eux, assez malheureux pour se trouver dans l'impuissance de suivre leurs camarades à cause de leurs blessures, devinrent la proie des flammes, et leurs ossemens furent découverts quelques jours après sous les ruines. Que de supplices non mérités la guerre administre!

A l'extrémité du grand mur au nord du couvent, qui forme son enclos par derrière, était, vers le couchant, une petite redoute (D, fig. 2) sans pièces. L'ennemi la prit vers les dix heures du matin. Nostirailleurs lui fesant éprouver des pertes dans ce poste inutile, d'où on ne pouvait s'avancer sans s'exposer, il nous l'abandonna vers le soir, lorsque nous le réattaquâmes. Il n'avait pu, de toute la journée, faire aucun progrès par-là, encore moins parvenir à la brèche E, pratiquée au mur de clôture du côté du pont pour pouvoir communiquer avec la redoute.

Le couvent étant isolé de trois côtés, et de l'autre appuyé contre le grand mur qui longe la route de Paris, et crenelé en outre de par-tout, de haut en bas, ne pouvait être approché que des maisons dont j'ai parlé, et qu'il avait devant lni. Aussi, vers les dix heures du soir, les Français, craignant une autre

attaque pour le lendemain, y mirent le feu. Elles furent incendiées au nombre d'environ 27.

Les murs intérieurs de ces maisons restés sur pied, attestent la violence de l'attaque faite par les fenêtres ou les crenaux du couvent. Le grand nombre de balles dont ils sont criblés, en ont fait le pendant de l'hangar de l'embouchure.

Le lendemain le dernier poste des Français fut établi dans la première maison de droite, en débouchant du pont, appartenant au sieur Mejac, sur la même ligne que les incendiées où se trouvaient aussi les Anglais. Un mur mitoyen les tint séparés pendant tout le jour. C'était peu de chose, mais la lassitude avait mis entr'eux une lieue de distance.

Trois canonniers furent tués sur le pont; l'un d'eux fut renversé par un boulet comme il ajustait sa pièce.

Il y eut encore quelques autres maisons de brûlées sur la gauche de la grande route; mais ces tristes événemens, ruineux pour tant de pauvres habitans qu'ils ont mis à la dernière misère, ne peuvent être pris en considération. Leur multiplicité détruit presque l'intérêt qu'on pourrait prendre à l'infortune des propriétaires, la plupart jardiniers, en émoussant les sensations qu'ils sont susceptibles d'exciter. Je n'ai pourtant jamais pu entendre le récit de leurs malheurs sans en être touché, lorsqu'allant chez eux pour prendre des renseignemens locaux, ils m'ont demandé, avec simplicité, si je dressais un rôle d'indemnité on de secours qui leur étaient devenus si nécessaires.

Ce point n'offrait donc d'autre résultat, après avoir

combattu toute la journée, que de bien démontrer à l'ennemi l'impossibilité où il était de pénétrer par-là dans la ville, ce qui le détermina à transporter ailleurs la majeure partie des forces qu'il venait d'y employer; ainsi, nous passerons avec lui vers le pont Matabiau, poste voisin qui va jouer un rôle à son tour auquel celui des Minîmes participera.

Mais auparavant je dois faire connaître un trait de dévouement qui s'y fit remarquer, trop rare pour ne pas mériter une place honorable dans cet ouvrage. Auguste Rey, ci-devant sous-officier au 3.º régiment d'artillerie à pied, ne consultant, le 10 Avril, jour de la bataille , que l'honneur et le désir de défendre sa patrie, dès les cinq heures du matin, s'arrache des bras de sa femme et de sept enfans qu'il a pour voler à une batterie placée au pont des Minîmes. Là, s'emparant d'une pièce, il tira toute la journée sur l'ennemi, qui n'abandonna l'attaque que lorsqu'il se trouva fatigué de combattre inutilement. C'est alors seulement qu'il quitta lui-même la défense pour retourner au sein de sa famille, justement alarmée et de son absence, et des dangers qu'il venait de courir.

Ce qui rehausse cette belle action, c'est que le brave qui l'a faite n'est ni en activité de service, ni pensionné, et cette position le rend doublement recommandable. Il ajoute même au mérite d'avoir une nombreuse famille qui le rend précieux à l'état, celui de savoir la défendre, devoir que la nature impose, et dont le noble exercice tourna si bien au profit de la patrie.

## Pont Matabiau.

Trois pièces se trouvaient placées sur le grand chemin d'Alby, à la hauteur de Lapujade. Elles étaient destinées à empêcher l'ennemi de déboucher de Croix-Daurade, et à jeter des feux au besoin sur la plaine de gauche vers et en avant des Minîmes. C'étaient les mêmes qui se trouvaient le vendredi 8 près de l'église de ce village, et contre lesquelles les Anglais avaient pris de si bonnes précautions sur le soir. Dès que l'attaque eut commencé, elles durent rentrer dans le retranchement qui leur avait été préparé sur le pont Matabiau.

On avait aussi disposé des emplacemens sur la digue du canal, à droite et à gauche du pont, du côté de la ville, pour d'autres pièces qui y furent effectivement établies au nombre de quatre. Elles appartenaient au grand parc de l'armée.

C'est vers ce point que la division Darmagnac montra cette activité, ce courage brillant qui distingueront toujours le soldat français lorsqu'il sera bien commandé, lorsqu'il aura à sa tête un général qui lui donnera l'exemple, et qu'il aimera sur-tout de suivre au combat; avec tous ces accessoires, j'ose le dire, il se placera toujours au premier rang parmi les plus valeureux des autres nations.

C'est là que le chef de bataillon Guingret, au 69.° régiment d'infanterie de ligne, s'est si fort distingué; s'étant défendu toute la journée dans ce poste, où il n'a cessé de combattre à la tête de son

bataillon, le général Harispe, qui semblait se multiplier pour se trouver par-tout où il y avait du danger, le visitant, lui dit: Tenez ferme, ce point est important. -- Soyez tranquille, répondit-il, mon général, tant que je commanderai ce poste l'ennemi n'y passera pas. -- Il tint parole. Comme il ne pouvait se servir de son arme, et qu'il est fort et robuste, il lui lançait de grosses pierres avec tant de roideur, qu'il en atteignit plusieurs mortellement. Il donna là tout seul une seconde représentation de la scène tragique du pont jumeau.

En considérant la grande action qui va suivre, on voit qu'elle est plus susceptible d'un aperçu général que d'un détail minutieux, qui fournirait matière à la composition de plusieurs volumes si on voulait le suivre dans toutes ses circonstances. Il serait d'ailleurs comme impossible de les réunir, et d'en faire marcher le récit avec cet ordre méthodique dont l'attaque d'un poste particulier est susceptible. La rapidité des mouvemens, leur diversité, la mobilité des masses des combattans, qui changent de lieux et de position plusieurs fois dans la journée, et quelquefois dans. le même moment : les événemens casuels et imprévus qui se succèdent, les chances du hasard, tout jusqu'à l'absence ou au retour de la fortune, rend cette tâche trop difficile à remplir, pour qu'un historien ne rencontre pas des difficultés dans la rédaction, et surtout des contradicteurs qui peuvent avoir raison. C'est ce qui fait que je me bornerai à peindre en grand un tableau mouvant qui présente assez d'intérêt pour pouvoir se soutenir par lui-même.

Grande

Grande ligne, depuis le pont Matabiau jusqu'au pont des Demoiselles, comprenant les hauteurs du Calvinet.

Avant d'entreprendre l'attaque d'une ligne aussi étendue que la nôtre, il fallait la méditer, en examiner les localités, et la diriger ensuite vers le point le plus faible pour assurer le succès avec le moins de perte possible : cela regardait l'ennemi ; c'est dans un pareil cas qu'il dut déployer son génie, et laisser derrière lui les talens médiocres auxquels il se montra bien supérieur dans cette occasion. L'impartialité veut que je lui rende justice ; il fit preuve d'un coup d'œil habile, et d'un aperçu très-juste, lorsqu'il jugea quelle était la partie la plus vulnérable de cette ligne. Il aurait pu exécuter peut-être disséremment le plan qu'il avait formé; mais sa réussite, quoique hasardeuse, répond d'avance à tout, parce qu'elle constitue un fait incontestable, assuré par l'expérience.

Les redoutes du plateau du Calvinet lui présentaient un front inabordable; en outre, la base de la colline était enveloppée d'un retranchement suivi jusqu'aux redoutes du centre, comme on a vu, garnies de plusieurs pièces d'artillerie et de bons tirailleurs, ce qui en rendait les approches très-périlleux.

L'élévation sur-tout des grandes redoutes était propre à faire concevoir le projet de les tourner, et ce projet si conforme à la prudence paraissait, au premier coup d'œil, très-praticable. S'il devint fatal aux assaillans sur plusieurs points, c'est qu'ils n'avaient pas assez compté sur le courage de nos troupes, l'habileté de leurs chefs, sur-tout sur celle du duc de Dalmatie, et sur l'activité de notre artillerie, trois points qui brillèrent éminemment dans cette journée.

Ce furent les Espagnols et les Portugais qui s'en trouvèrent chargés malheureusement pour eux. Je dis malheureusement, parce que si, d'un côté, ils eurent occasion de montrer leur courage et leur constance qu'on ne saurait nier, et qui constituent le fond de leur caractère (quoiqu'en disent leurs injustes détracteurs, qui ont fait fuir peut-être quelques paysans sans expérience dans leur pays); de l'autre, se trouvant exposés à être mitraillés de partout, et criblés en tout sens, malgré la protection de l'artillerie portugaise et de la cavalerie britannique, placée assez inutilement derrière eux sur le mamelon de Lapujade, ils ne pouvaient que se faire écraser.

Ecoutons parler la relation anglaise; elle nous mettra au fait des dispositions que fit l'ennemi pour l'exécution de son projet, qui était d'enlever nos redoutes et retranchemens du Calvinet, en se rendant maître du plateau; il s'imagina qu'aussitôt qu'il y serait parvenu, l'armée française serait vaincue, et qu'il entrerait alors facilement dans la ville: il se trompa dans ce résultat; mais cette erreur ne fait tort ni à son talent, ni à son courage; car je ne crains pas de dire qu'il n'y avait qu'une armée comme celle qu'il combattait qui pût le mettre en défaut.

« Mon plan d'attaque fut le suivant. Le maréchal » Sir William Beresford, qui était sur la droite de » l'Ers avec les 4.° et 6.° divisions, devait passer » cette rivière au pont de Croix-Daurade, s'emparer » de Montblanc, et remonter la gauche de l'Ers pour » tourner la droite de l'ennemi pendant que le lieu» tenant-général dom Manuel Freyre, avec le corps » espagnol sous ses ordres, soutenu par la cavalerie » britannique, attaquerait de front. »

Passons à l'exécution des dispositions ordonnées au corps espagnol. « Le lieutenant-général dom » Manuel Freyre s'avança le long de la gauche de » l'Ers, en face de Groix-Daurade; il forma son » corps en deux lignes avec une réserve sur une » hauteur en face de la gauche de la position de » l'ennemi; l'artillerie portugaise fut placée sur cette » hauteur, et la brigade de cavalerie du major-gé-» néral Pousombi fut mise en réserve sur les derriè» res. » (Voyez planche 1. re, n.º 4.)

On voit par ces dispositions que le plan était de nous tourner non-seulement par la droite, mais aussi par la gauche tout à la fois, pour nous occuper sur toute la ligne, et diminuer d'autant le danger en le divisant, et en le distribuant sur plusieurs points en même-temps. On ne peut nier que la marche du maréchal Beresford ne fût périlleuse, puisqu'il fallait que ses colonnes passassent sous le feu des grandes redoutes et de celles du centre; ce corps était principalement composé d'Anglais; circonstance que je me fais un plaisir de remarquer pour prouver qu'ils savent se sacrifier quand c'est indispensable pour eux.

Le gain de la bataille étant principalement attaché au succès de ses opérations, il était chargé de défendre, d'honorer même la gloire des armes anglaises, et de si grands intérêts ne pouvaient être confiés à des mains étrangères sans imprudence.

Mais il n'y avait point de comparaison à faire entre les dangers que devaient courir la colonne anglaise,

et la colonne espagnole et portugaise.

L'anglaise marchait, dit-on, à travers un terrain coupé, et par conséquent difficulteux. Ce terrain, au contraire, la favorisait, ayant laissé en arrière l'embarras de son artillerie, qu'elle ne voulait pas sans doute exposer, et dont elle n'avait pas besoin, jusqu'à ce qu'elle fût parvenue sur la hauteur de Sypière ou de Montaudran, puisque nous n'avions aucune redoute, aucun retranchement à travers le vallon qui pût lui en barrer le chemin. Ce terrain coupé pouvait être pénible pour la marche, mais il ajoutait à sa sureté par des vignes et des haies, etc. qui en rendaient l'attaque difficile, sans compter les bois dont elle se couvrait successivement à Clausole, à Picheri ou Caumont, à la Joncasse, etc. Le feu de nos redoutes ne pouvant prendre qu'en flanc ses lignes étendues sur peu d'hommes de hauteur, ne leur portait pas, à beaucoup près, autant de préjudice que s'il avait frappé de front sur des masses à profondeur, ce qui diminue de beaucoup l'imprudence dont on pourrait être tenté d'accuser un pareil mouvement. Le plus dangereux pour elle était d'être obligée de franchir l'espace qu'elle avait à parcourir, après avoir débouché du bois de la Joncasse, pour

arriver au-delà du chemin transversal de Balma dont la butte la mettait ensuite à couvert, sans rencontrer d'autres obstacles que la redoute insignifiante de l'extrême droite. Il faut encore observer qu'elle marchait entre deux corps de cavalerie qui la soutenaient, c'est-à-dire, la brigade du colonel Vivian, sous les ordres du colonel Arentschild, qui devait éclairer sa marche, en observant les mouvemens de la nôtre sur les deux rives de l'Ers vers Montaudran, et la brigade de hussards du major-général lord Eowrard Soumerbet, qui, sous les ordres de Sir Stapleton Coton, devait suivre le mouvement du maréchal-Beresford, sans compter les nombreux tirailleurs dont elle était flanquée. Comme les moyens ne manquaient pas, on avait pris tous ceux qui pouvaient assurer sa marche avec le moins de préjudice possible.

La colonne espagnole et portugaise au contraire restait exposée au feu de nos redoutes et retranchemens sans avoir devant elle aucun bois pour la couvrir; elle en était assez rapprochée pour pouvoir être atteinte de toute manière, et sa seule ressource était de s'abriter sous les escarpemens de la colline auxquels il fallait parvenir d'abord à découvert. Quoique la hauteur de Lapujade semblât lui donner quelque avantage sur notre redoute la plus avancée de ce côté et la plus basse (n.º 6, planche 7), cependant cet avantage se perdait évidemment par l'élévation des deux grandes redoutes de la partie du plateau au nord. L'artillerie portugaise, qu'on avait mise en position devant la réserve, pouvait bien être

démontée par la nôtre, mais non pas démonter celle-ci à son tour, ni lui riposter avec avantage. Elle ne put même venir à bout de faire taire, ni celle de la redoute avancée, n.º 6, ni celle des retranchemens inférieurs à elle pour l'élévation, et je ne sais par quelle singularité il tomba peu de ses boulets dans cette redoute, tandis que le pare-dos ou contre-escarpe de la grande, beaucoup plus élevée, en était criblé. Ceci suffira sans doute pour faire sentir la différence qu'il y avait entre la position du maréchal Beresford, et celle où se tronvait le lieutenant-général Freyre.

Je reviens à la colonne anglaise, qui était l'ame d'une opération majeure, dont les préparatifs consistaient à déblayer la route qu'elle avait à parcourir pour arriver au-delà de celle de Balma, où elle devait se trouver hors de danger, après avoir franchi le point dangereux qui était en face et des grandes redoutes, et de celles du centre.

Généralement tous nos militaires soutiennent encore aujourd'hui que l'envoi de cette colonne le long de l'Ers était une faute grave. N'y aurait-il pas un peu de préjugé dans ce sentiment? Cette mesure, qui serait, dans ce cas, la suite d'une maladresse impardonnable dans un grand général, n'a-t-elle pas été justifiée par le succès? Connaît-on bien toutes les ressources qu'il avait pour l'assurer? On répond que ce succès a été dû à une autre faute d'un de nos généraux. Je ne suis ni assez présomptueux, ni assez habile dans l'art militaire, pour approfondir ce fait qui serait susceptible d'explication peut-être, et sur

lequel je dirai ce que je sais en son lieu. Mais je ne puis point supposer gratuitement que le lord Wellington, dont le génie est si méditatif et la judiciaire si juste; que lord Wellington, qui connaissait les forces que nous pouvions détacher sans dégarnir entièrement notre ligne, pour barrer le chemin à cette colonne, ou la couper, n'eût calculé à l'avance la puissance des obstacles qu'elle avait à renverser dans sa marche; et tiré de cet examen, ou plutôt de ce calcul, toutes les probabilités de succès, après les avoir balancées par les chances qu'elle avait à courir.

Il aurait pu sans doute la faire filer avec beaucoup moins de danger pour elle le long des secondes hauteurs en-delà de l'Ers, d'où elle aurait débouché par le pont Montaudran dont sa cavalerie s'était emparée. Elle se serait trouvée ainsi toute portée sur les derrières de cette butte, où elle aurait monté sans risque, pour emporter de suite par ses revers la faible redoute qui la défendait sans artillerie. L'avantage de s'élever sur le plateau, avantage sans lequel il n'y avait aucun espoir de réussite, aurait été obtenu sans aucune perte.

Il faut avouer que cette perspective aurait pu séduire un général moins habile que lord Wellington; mais il résléchit sans doute, 1.° que ce corps se trouverait ainsi isolé du centre de son armée, et que ce succès éphémère pouvait être aisément changé en désaite en le coupant, ce qu'il ne devait pas risquer, l'ayant rendu dépositaire de la fortune anglaise; 2.° en n'opérant pas sur les mêmes points de la ligno que le corps espagnol, ce dernier n'en était plus soutenu par l'effet d'une diversion utile, et restait livré à ses propres forces, pendant qu'il aurait été accablé par toute notre artillèrie dirigée à la fois contre lui. Deux raisons si puissantes ne suffisaient-elles pas pour lui faire rejeter ce parti? Sans m'arrêter davantage à discuter le mérite de cette mesure, je passe à la marche de la colonne, et c'est ici où je puis faire apercevoir mon lecteur de l'affectation qu'a mise la relation anglaise à relever pompeusement des avantages si faciles, qu'on pourrait la ranger dans la classe des niaiseries.

Je ne m'arrêterai point à la description de l'attaque du colonel Vivian qui eut lieu le vendredi soir à Croix-Daurade, où le plus fort est érigé en plus faible et vice versá. Il s'en faut bien que ce fait d'armes soit aussi honorable pour l'armée anglaise que le sont pour l'armée française quelques actions particulières auxquelles il donna lieu. Peut-on voir en effet sans surprise un seul cavalier en attendre six de pied ferme à la hauteur de Lapujade, et les sabrer successivement; un autre poursuivi par tout un corps, faire volte-face pour combattre le trompette qui s'en détache et s'avance sur lui ? Il l'attend, le renverse, prend son cheval par la bride et rejoint sa troupe : et ce hussard qui, ayant le nez coupé, dont le bout lui pendait sur la bouche, voit un conscrit pleurant d'avoir été blessé à l'oreille, et retarde d'aller en ville se faire panser pour lui reprocher sa pusillanimité en des termes militaires dont on voudra bien excuser ici l'énergie : tu pleures , B. , pour

une égratignure? Regarde mon nez, et retourne au combat pour te venger. -- Paroles qui, appuyées d'un air martial, enflamment le conscrit de colère, et le font courir à la vengeance.

Ces faits isolés sont bien minutieux, mais je les trouve plus admirables que la prise de Montblanc par la colonne Beresford, armée de toute son artillerie; je crois même que mon lecteur pensera comme moi, lorsqu'il saura ce que c'est que cet endroit devenu fameux uniquement par le dépôt de cette artillerie, et le passage de cette colonne.

Qu'on ne cherche point sur la carte ni une citadelle, ni un fortin, ni une ville, ni même un hameau, si on veut trouver Montblanc, mais deux ou trois maisons particulières en plate campagne, dont celle de Nicoles est la principale, situées dans un quartier de terroir qui porte ce nom, et sans la moindre fortification. Nous avions seulement de ce côté-là quelques tirailleurs embusqués au bois de Picheri, voilà tout.

Dès six heures et demie du matin, d'autres tirailleurs anglais furent vus de la redoute avancée, n.º 6, traversant l'Ers sans pont. Je rapporte ce fait particulier pour montrer la nature des obstacles que pouvait fournir cette fameuse rivière de l'Ers aux approches de l'ennemi, les ponts n'y étant réellement indispensables que pour faire passer l'artillerie, en supposant même une crue d'eau.

Nous avions sur ce point en observation, comme je l'ai dit, quelques tirailleurs fesant partie de la 6.º division; ils les attendaient dans les bois dont ils se masquaient. Ne se découvrant qu'à propos, ils furent reçus à bout portant, et obligés de repasser la rivière. Cette action particulière dura demi-heure. Quand elle eut fini, un escadron de cavalerie que nous avions derrière la Joncasse, voyant venir l'énorme colonne avec des forces de la même arme si supérieure en tête, se replia.

Environ trois quarts d'heure après, un bataillon de conscrits de la 6.º division, en observation sur la hauteur de Lapujade, étant à portée de voir les préparatifs que fesait de son côté l'armée espagnole et portugaise pour le déloger, intimidé sans doute de se trouver au moment d'être attaqué et accablé par un corps si considérable, se hâta de se retirer; cinq cavaliers anglais, imaginant, avec raison, que la crainte pouvait entrer pour quelque chose dans cette retraite, se mirent à leur poursuite, et sabrèrent deux ou trois traîneurs. L'un de ceux-ci franchit un fossé, se retourna, tira sur celui qui le serrait de plus près, et s'en délivra. Cet exemple fut suivi par trois ou quatre autres, qui, s'étant portés alors en avant, couchèrent le reste en joue de manière à les faire tous rester sur la place.

Ce fait doit convaincre le soldat qu'en se retirant avec trop de précipitation, il expose davantage sa vie, que lorsqu'il y met plus de lenteur et de sangfroid, parce qu'il conserve alors la liberté de voir l'attaque et de pouvoir y riposter.

Demi-heure après l'armée du général Freyre vint se placer avec son artillerie sur la hauteur de Lapujade, où elle prit position, non sans peine ni sans

danger. Le canon des redoutes dérangea plusieurs fois son ordre de bataille. On apercevait de temps en temps des trouées, des lacunes immenses, malgré que les compagnies se serrassent pour les dissimuler ou les remplir.

L'opération se fesait trop à découvert pour ne pas exposer cette troupe à la destruction. Il semble d'abord qu'elle fût prématurée ; et que voulant attendre que le maréchal Beresford fût prét pour l'attaque, c'est-à-dire, prét à tourner la butte de Montaudran, on aurait pu organiser l'ordre de marche de l'armée espagnole, sans tant se hâter, derrière la hauteur de Lapujade, qui l'aurait mise au moins hors de vue des six pièces placées dans notre redoute (n.º 6, pl. 7), et nos retranchemens les plus bas.

Mais il est aisé de s'apercevoir que cette précaution ne pouvait entrer dans le plan de l'ennemi. Les sacrifices n'étaient rien, pourvu que le maréchal Beresford parvînt à s'élever sur le plateau. Il s'agissait donc de faire un grand effort au nord de la ligne pour diviser nos forces, et les empêcher de se porter à la rencontre de cette colonne, à laquelle on ne pouvait permettre impunément de s'avancer contre nos grandes redoutes de plein pied, et c'est là le moment où le Star commence la description de l'attaque espagnole en ces termes : « Le lieutenant-général » Freyre n'eut pas plutôt formé son corps, et vu » que le maréchal Beresford était prét, qu'il marcha » à l'attaque. Les troupes s'avancèrent en bon ordre » et avec un grand courage, sous un seu très-vif de » mousqueterie et d'artillerie, le général et tout son

n état-major marchant à leur tête. » On voit donc que les deux coups devaient se frapper en même-temps et à la fois, et se favoriser l'un l'autre. La relation ne parlant que d'une seule action à ce sujet, il importe d'autant plus de rétablir les autres circonstances de même nature qui suivirent, que son silence là-dessus ressemble à une réticence qui tend à s'attribuer tous les avantages, pour nous priver de ceux auxquels nous avons des droits incontestables.

Il est aisé de sentir qu'il ne suffisait pas de faire diversion lorsque le corps Beresford s'éléverait sur le plateau, manœuvre où, vu la nature des localités, il n'avait pas grand risque à courir. Si l'armée espagnole agit principalement dans ce moment, en quelque sorte décisif, on en a vu la raison. C'était moins pour l'aider à s'élever, ce qu'il devenait impossible aux Français d'empêcher, que pour faciliter sa marche de niveau sur la hauteur, une fois qu'elle y serait parvenue.

Mais avant qu'elle fût arrivée en face de la butte Montaudran, où est le grand mamelon de Sypière, il ne fallait pas l'abandonner à elle-même dans son mouvement le long du vallon de l'Ers. On pouvait diminuer les obstacles qu'elle devait rencontrer, en occupant notre attention sur un autre point, indépendamment des autres précautions qui furent prises.

Or, voici la description de cette attaque de diversion, par un capitaine-adjoint à l'état-major général, dont on ne peut mettre la véracité en doute.

« La 2.º division , sous les ordres de M. le lieu-

» tenant-général baron Darmagnac, se composait, » savoir :

» La 1. brigade, commandée par M. l'adjudant » commandant Lesueur, du 31. d'infanterie légère, » des 51. et 75. de ligne.

» La 2.º sous les ordres de M. le maréchal-de-» camp baron Menn, des 118.º et 120.º de ligne.

» Le 31. léger occupait le couvent des Minîmes. » Les deux autres régimens, fesant partie de la 1. le » brigade, étaient placés avec la seconde, entre la » tuilerie et l'avenue de la route d'Alby, de manière » à n'être point apcrçus par la ligne ennemie.

» Une forte colonne espagnole et portugaise mar» cha dans le plus grand ordre sur la grande route
» d'Alby, se dirigeant par l'avenue de Lapujade sur
» la batterie établie au pont Matabiau.

» Alors, M. le lieutenant-général baron Darma-» guac ordonna aux 51.º et 75.º régimens de se tenir » prêts.

» Il jugea convenable de laisser approcher cette » colonne à moins de demi-portée de fusil. Arrivée » à cette distance, le général fit démasquer ces deux » régimens, et ordonna la charge. Elle fut exécutée » avec l'impétuosité naturelle aux soldats français.

» Les ennemis furent si vigoureusement attaqués » par le flanc gauche, que le graud ordre qui régnait » dans la marche de leur colonne formidable, » sur-tout par le nombre, fut métamorphosée en » la déroute la plus complète, au point que sa perte, » dans l'espace d'un quart-d'heure, s'éleva à près de » deux mille hommes hors de combat. Le reste » s'épouvanta de manière, qu'au lieu de rentrer dans » leur ligne, ils furent, sans savoir sur quel point » ils se dirigeaient, recevoir une seconde leçon sous » les murs du couvent des Minîmes, où le 31.º léger » les reçut à sa façon. Le 51.º et le 75.º étaient en- core aux prises, lorsque le lieutenant-général Dar- magnac reçut l'ordre de monseigneur le maréchal » de se porter au plus vîte avec sa division en avant » du faubourg Saint-Etienne, afin de soutenir la di- » vision de M. le lieutenant-général Taupin, qui ve- » nait d'être fortement repoussée par l'ennemi.... » Ce narré succint représente l'action dans son en-

Ce narré succint représente l'action dans son ensemble en peu de mots. Voici les détails et les variantes dont il paraît par d'autres rapports que cette grande affaire est susceptible.

Vers les sept à huit heures du matin le général Freyre vint se porter, comme on a vu déjà, sur la hauteur de Lapujade, où après avoir fait former son corps par colonnes en bataille ( c'est ce qu'on appelle par échelons, et qui se forme en plaçant le demi-bataillon de gauche sur le derrière du demi-bataillon de droite), il se détacha avec sa droite composée des régimens de Galice, et marcha en avant.

Arrivé à la jonction du chemin neuf de Périoles, sur celui de Croix-Daurade, route d'Alby, il fit suivre à une partie de ces régimens cette direction, toujours en colonne, sur Matabiau; et le reste se porta par file en bataille (c'est se présenter de front en ligne à l'ennemi sur deux ou trois rangs de hauteur), sur la redoute inférieure (n.º 6, planche 7), qui, étant la plus avancée, se trouvait en face. Il

s'imaginait sans doute que l'accès en serait facile, et que de deux choses l'une, ou il réussirait à la tourner, ou à entrer dans la ville sous la protection de l'artillerie portugaise. Les ennemis se trompèrent dans ce double calcul. Lorsqu'ils se furent assez avancés vers le pont pour croire qu'ils pouvaient le passer sans obstacle, on démasqua tout à coup les pièces dont il était armé ; forcés d'en recevoir la décharge à bout portant, voyant leurs rangs entiers emportés, ils cherchèrent d'abord à faire retraite par le chemin de Croix-Daurade; mais le général Darmagnac qui se trouvait masqué par les pépinières et une petite hauteur intermédiaire avec sa première brigade à laquelle il avait fait mettre un genou à terre, les coupa et les enfonça à la bayonnette. Alors ils cherchèrent leur salut dans la fuite ; le désir d'éviter la mort fit disparaître en ce moment chez eux la présence d'esprit. Leurs débris longeant le canal sans trop savoir où se diriger pour trouver leur salut, se rapprochèrent du pont des Minîmes qui les reçut aussi avec de la mitraille, en tournant une partie de ses feux contr'eux, sans compter une fusillade terrible qui partit du couvent en même-temps ; cette malheureuse circonstance à laquelle ils ne s'attendaient pas non plus, les força de se jeter à travers la plaine dans un désordre épouvantable, cherchant à regagner le chemin de Croix-Daurade.

Mais le feu général de toutes nos redoutes, de nos retranchemens du nord et celui des deux ponts se dirigeant sur eux à la fois, les accabla d'une si grande quantité de boulets, de mitraille et de balles, qu'ils essuyèrent dans ce premier choc une perte immense. Elle fut si considérable, qu'arrosant de leur sang ce vaste champ de bataille, ils y laissèrent au moins 2000 hommes. C'est dans cette occasion que le général Albaner, l'un des alliés, fut blessé à la cuisse. Ce qui prouve combien cette première attaque fut désastreuse pour cette armée, c'est l'aveu qu'en fait le Star en ces termes: « Cependant l'en-» nemi repoussa la droite du général Freyre dans le » mouvement qu'elle avait fait pour tourner son » flanc gauche, et poursuivant son succès, il tourna » notre droite sur les deux côtés de la route de Tou-» louse à Croix-Daurade, et obligea bientôt ce corps » entier à reculer. »

Tout le champ de bataille depuis la redoute n.º6, planche 7, figure 2, jusqu'au pont Matabiau, et de droite et de gauche de la route d'Alby, était couvert de morts et de mourans; des tas de cadavres obstruaient l'extrémité du chemin creux qui formait le point de jonction sur cette route, devenue remarquable par la destruction qu'elle occasionna. L'ennemi en la formant avait sans doute un double objet qu'il croyait pouvoir remplir.

1.° Il voulait prendre la redoute la plus avancée, n.° 6, planche 7, en la tournant, ce qu'il jugeait facile, parce qu'elle n'était point retranchée par derrière. S'il avait pu y réussir, il aurait pris aussi les revers de toute la suite de nos retranchemens inférieurs, dont il aurait enlevé les pièces, et celles de la redoute; après avoir forcé les Français à les évacuer, il aurait été maître de toute la base du plateau

du côté du nord et du levant, et aurait enveloppé les grands mamelons où se trouvaient les deux redoutes élevées du Calvinet. Marchant alors contr'elles de ces deux côtés, il en aurait tenté l'assaut, ou aurait attendu au-dessous de nos retranchemens même, et des escarpemens dont la pente du côteau est coupée, que la colonne Beresford, après qu'elle se serait élevée sur le plateau, pût coopérer à cette attaque par le midi; mais les obstacles insurmontables que l'ennemi rencontra dans l'exécution de ce plan hasardeux le rendirent impraticable, et le firent échouer complètement.

2.º Il s'agissait de protéger la colonne du maréchal Beresford dans sa marche le long du vallon, et dans l'attaque qu'elle méditait vers Montaudran; c'est ce but qui nous reporte naturellement vers elle.

La relation anglaise décrit ainsi ses dispositions. « Le maréchal sir William Beresford traversa l'Ers , » et forma son corps en ligne sur trois colonnes; » particularité remarquable qui donne la clef de plusieurs accessoires ou attaques partielles que certaines de ses lignes formèrent ensuite. Elle était flanquée et protégée par une de ses divisions qui en vint aux prises avec un de nos détachemens, le bois de Nicoles entre deux. Il y eut là une bataille en règle dont le résultat fut, que les Français pressés par le nombre se trouvèrent forcés de se replier et de rentrer dans leurs retranchemens.

Ce corps avait auparavant fait des dispositions nouvelles en partant du château de Nicoles où il dut être renforcé par d'autres troupes. Il déboucha ensuite de derrière la Joncasse sur trois lignes de trois hommes de hauteur chacune.

La première serra la rivière de près pour s'éloigner de nos redoutes dont les boulets ne laissaient pas cependant que de l'atteindre, puisque plusieurs outrepassèrent la rivière à cause de l'élévation d'où ils partaient. Les feux croisés de celles du Calvinet et de celles du centre rompaient son ordre, la mettaient en confusion, et tous les efforts de ses officiers avaient peinc à la rétablir. Elle précipita sa marche si rapidement qu'elle disparut bientôt, et se déroba à l'œil de l'observateur; une fois qu'elle eut dépassé le chemin de Balma et de Lasbordes, on la vit obliquer par le derrière de la butte Montaudran vers le château de Limerac, d'où elle partit pour marcher à sa destination.

La seconde ligne passa au milieu du vallon et fila aussi vers Montaudran après avoir essuyé le même feu.

La troisième serra de plus près la base de nos redoutes, sur-tout celles du centre qu'elle insulta en passant.

Dès que cette colonne de droite fut parvenue à la Joncasse, elle détacha des tirailleurs, qui, s'étant rassemblés dans la maison même de ce nom, furent envoyés contre nos retranchemens inférieurs pour en occuper la garnison, et distraire son attention. Alors un bataillon du 81.° régiment d'infanterie de ligne fut envoyé à leur rencontre, et s'étant formé par file en bataille il fit un feu de deux rangs si vif, que les tirailleurs ennemis qui s'avançaient furent

forcés de se replier jusques sur leur colonne où ils furent menés tambour battant par les nôtres, qui ayant rempli leur objet, se retirèrent ensuite vers leurs redoutes, et y rentrèrent. Je ne dois pas passer sous silence l'héroïsme de plusieurs blessés de ce bataillon, qui, ayant été en ville pour se faire panser, revinrent immédiatement après pour se venger de l'ennemi; exemple admirable, suivi par un autre blessé isolé qui s'en allait aux hospices, et dont les femmes de la rue du Fourbastard arrêtèrent la marche pour lui panser le bras.

Mais qu'était devenue cette première colonne qui, ayant franchi si rapidement le vallon, avait disparu tont à coup à la vue? elle avait déjà prouvé la finesse de l'ennemi.

Le lieutenant Marcoux commandant l'artillerie du pont des Demoiselles, à l'extrémité sud de la ligne, va nous dire comment les rapports qui font déboucher la cavalerie anglaise d'au-delà de l'Ers, par le pont Montaudran, ne fesant mention d'aucun corps considérable d'infanterie qui l'eût accompagné, il faut nécessairement en conclure que c'est partie de la colonne Beresford qui l'attaqua. Parvenue de bonne heure derrière la butte Montaudran, et s'étayant de la cavalerie arrivée par le pont, après l'avoir forcé, ou de celle qu'elle avait d'abord en tête, elle essaya de faire une tentative sur celui des Demoiselles. Voici le compte qu'en rend le lieutenant d'artillerie Marcoux.

« Le bataillon du 9.° régiment d'artillerie légère, » en bataille dans les petites lunettes de chaque côté



» du chemin, et placé à quinze pas en avant, fut » attaqué à huit heures du matin, ainsi que quatre » pièces commandées par un officier d'artillerie (\*), » placées à la coupure en avant des lunettes (\*\*), par » une colonne anglaise d'environ de six à huit mille » hommes (\*\*\*). Cette colonne, étant arrivée à 600 » toises, sur la gauche de la coupure, fit halte, et » envoya plusieurs bataillons dans les maisons et jar-» dins qui sont à environ 4 ou 500 toises à gauche » du pont pour s'y embusquer (\*\*\*\*). Elle poussa des » tirailleurs contre les nôtres, et la batterie. Alors » le feu s'engagea. Le grand nombre de tirailleurs » anglais forcèrent les nôtres de se replier sur elle, » malgré le courage des carabiniers et voltigeurs » du q.º, commandés par un chef de bataillon d'un » mérite distingué, et qui fut blessé au bras. Mais » l'officier d'artillerie qui dirigeait les quatre bou-» ches à feu fit ses dispositions, et se hâta de faire » jouer deux de ses pièces à mitraille sur les tirail-» leurs anglais. Il en fit même avancer une à cent » toises sur le chemin, en avant de la coupure pour » enfiler les fossés, et les nettoyer de ceux qui s'y » étaient cachés ou mis à couvert, tandis que ses deux » autres pièces continuaient d'envoyer des boulets » sur la colonne d'observation.

<sup>(\*)</sup> C'était lui.

<sup>(\*\*)</sup> Elles étaient d'abord masquées par des tonneaux qui les dérobaient à la vue de l'ennemi.

<sup>(\*\*\*)</sup> Cette heure coïncide avec l'attaque du nord par les Espagnols et Portugais de Lapujade.

<sup>(\*\*\*\*)</sup> Elles sont le long du chemin de Lasbordes.

» Les deux pièces de 4 tirant à mitraille firent » beaucoup d'effet, et forcèrent bientôt les tirailleurs » anglais de faire place aux nôtres, et de se retirer » en toute hâte sur leurs bataillons. Les derniers. » ayant alors repris leurs premières positions, y » restèrent, et gagnèrent même du terrain sous la » protection des pièces. Vers les neuf heures du » matin, le 29.º régiment de chasseurs à cheval » étant à la découverte demi-lieue en avant, fut » chargé par plusieurs' escadrons anglais, et rentra » sur le chemin du pont par la coupure. Le feu des » deux pièces cessa un instant pour les laisser passer; » mais, aussitôt après, les deux autres pièces déjà pré-» parées firent feu sur les escadrons de cavalerie » anglaise qui avaient chargé le 29.°, et dans un » instant ces escadrons furent divisés et dispersés à » droite et à gauche dans la campagne. »

On raconte qu'un de ces chasseurs resté en arrière sabra successivement plusieurs ennemis qui le poursuivaient: mais arrivé à l'ormeau qui est sur le chemin de Montaudran, il s'y trouva enveloppé par un grand nombre d'autres qui l'y attendaient. C'était une espèce de guet-à-pens, indigne des militaires d'honneur, si la guerre se piquait toujours d'en observer les règles. -- Il se défendit jusqu'à extinction, et finit par succomber sous le grand nombre.

En attendant que la reconnaissance publique lui élève un monument digne de lui, qu'une humble pierre carrée portant l'inscription de ce haut fait d'armes de tous les côtés, placée sur le tombeau qui renferme ses précieux ossemens, apprenne au voyageur

fatigué, lorsqu'il viendra se reposer sur elle, qu'on doit toujours être prêt de mourir pour sa patrie. -- Qu'une armure complète de cavalier de son arme soit en outre suspendue à l'ormeau qui fut témoin de son dévouement et de son courage, et que ce trophée, rendant cet arbre sacré, repousse à jamais la hache du bûcheron.

On peut remarquer dans ce rapport que la colonne attaquante était anglaise ; qu'il fallait qu'elle eût fait une diligence extrême pour pouvoir être arrivée à hait heures sur le chemin de Montaudran ; que ce fut la première ligne de la colonne Beresford qui, après avoir longé l'Ers, se hata de se porter par ce chemin sur le pont des Demoiselles, s'imaginant de surprendre ce poste, et d'entrer par-là dans la ville, pendant que la seconde ligne, exécutant le plan de son général en chef, aurait tourné notre droite, comme elle fit, pour s'élever sur le plateau, n'étant pas en peine d'être soutenue par d'autres forces. On pourra dire que cela ferait supposer à la totalité de cette colonne une force qu'elle n'avait pas. Je répondrai qu'on ne doit pas l'estimer d'après l'apparence qu'elle présentait lors de sa première apparition du côté de Croix-Daurade, parce qu'on fit filer immédiatement à sa suite d'autres corps, masqués par les bois de Picheri, de Caumont et de la Joncasse, comme le prouve un carré d'Ecossais et d'Anglais qui parut tout à coup en-deçà du dernier bois, pendant que les autres lignes, ou portions de colonne marchaient en avant. Il est d'ailleurs constant par le récit des habitans du vallon, témoins oculaires, que

du moment où le passage de la troupe ennemie ent commencé, il ne cessa pas que toute l'étendue du vallon n'eût été garnie, développant ainsi à l'œil surpris de 50 à 60 mille hommes de toutes armes. Ce même nombre en a été accusé aussi par un général de brigade; aperçu qui répond suffisamment aux allégations de ceux qui nient cette force.

Le commencement de cette fatale journée présente dans ce moment à la réflexion un grand spectacle sur les neuf heures du matin. On n'a qu'à se figurer toute l'étendue de la ligne depuis le commencement de la seconde, en-dehors du faubourg Saint-Cyprien, s'appuyant au rivage gauche de la Garonne, enveloppant, au moyen de ses redoutes à feux croisés, tous les cimetières, jardins et terres, jusqu'aux deux maisons fortifiées de Chastel et d'Aurole, sur le chemin de Cugnaux d'un côté, et à la maison Rodelose sur la route de Bayonne de l'autre, flanquée de la redoute de la Patte-d'Oie, d'un chemin retranché de 700 mètres, d'un retranchement encore plus étendu. s'appuyant, par le moulin Bourrassol, une seconde fois sur la rive gauche, en-delà et au-dessous du faubourg par la droite. Toute cette ligne doublée par la première, fortifiée de trois redoutes, depuis celle de Muret jusqu'à celle du nord, tout le long de l'enceinte du quartier Saint-Cyprien, chemins couverts entre-deux, c'est-à-dire, plus de 3400 mètres de retranchemens en feu. Reprenant ensuite au moulin Bourrassol, et franchissant la Garonne, se mettant en contact par ses effets destructeurs avec le pont jumeau, ceux des Minîmes, de Matabiau, avec

les bords du canal entre-deux, armés et en action : l'attaque de l'armée espagnole depuis ce dernier pont jusqu'au-delà de Lapujade; nos grosses pièces des remparts vomissant des fers coulés de toute espèce à 1400 toises de distance, et toutes les autres du Calvinet à demi-lieue jusqu'au-delà de l'Ers sur Lapujade, sur la colonne Beresford; notre chaîne de retranchemens inférieurs distribuant une grêle de balles sur toute la ligne de ce côté; le feu partant de toutes les positions jusqu'au chemin de Montaudran, et sa ligne formant là une courbe pour aller se lier à celui du pont des Demoiselles ; toute cette ceinture de feu et de flamme répandue et multipliée à l'infini par celle que formait tout le long d'un cercle encore plus étendu, la riposte de l'ennemi; une quantité de maisons brûlant dans les faubourgs on la campagne au-delà de cette vaste enceinte ; qu'on se représente, dis-je, cet immense tableau en mouvement, et l'on aura une esquisse de la guerre et de ses effets. Telle était la situation de Toulouse vers les peuf heures du matin : spectacle épouvantable pour l'humanité, lorsqu'on se représente toute l'étendue de cette ligne arrosée de sang; spectacle qui ferait horreur, si les hommes ne s'accoutumaient à tout, sur-tout quand ils ne sont pour rien dans les malheurs qui en rendent victimes tant d'autres.

Il y a apparence que la colonne anglaise qui attaqua le pont des Demoiselles ne comptait pas y rencontrer de la résistance, parce que les pièces étant masquées d'abord par des tonneaux, comme nous avons vu, et la garnison de la redoute embus-

quée dans la pépinière de gauche, l'ennemi croyait ce point dégarni et négligé. Le feu ne se manifesta tout d'un coup que lorsqu'il n'était plus temps d'en éviter les effets.

J'arrive à un point de description fort délicat relativement à la malheureuse catastrophe du général Taupin qui suivit cette attaque ; car elle est susceptible de plusieurs versions différentes. Des généraux m'en ont parlé comme d'une grande faute de sa part, pour la réparation de laquelle il s'est fait tuer ; d'autres ont paru désirer que je n'en parlasse pas : mais comment taire un fait si notoire connu de tout le monde, et dans le récit duquel on ne varie que relativement aux circonstances. Cette réticence serait accusée avec raison d'infidélité. Elle ne saurait donc entrer dans le plan d'un historien qui cherche la vérité pour la faire connaître à ses lecteurs, et qui, s'il fait des erreurs au milieu de tant de détails, veut conserver du moins le droit de défendre ses intentions.

La division de ce général était composée du 12.° léger, 35.°, 47.° et 55.° de ligne, formant environ 3600 combattans. Venue de Saint-Cyprien, elle prit position à cinq heures du matin au-dessus de la maison Sacarin, à la gauche de la route de Balma, où elle se plaça en colonne serrée par division, et forma des faisceaux; à sept heures elle fit un mouvement sur la gauche pour appuyer la 6.° division qui paraissait menacée de la première attaque, et se plaça derrière elle en colonne serrée par bataillon.

On demandera peut-être comment cette division,

placée près des redoutes du centre, pouvait être menacée? Elle l'était par la colonne de droite du maréchal Beresford, qui longeait la base de nos positions, et les insultait en passant, ou plutôt elle essayait si, par une attaque de front sur ces redoutes, elle pourrait réussir à percer notre ligne de manière à la couper et à la partager en deux, ce qui aurait tout d'un coup décidé du gain de la bataille; et à défaut l'on voulait connaître les forces que nous avions sur le revers du plateau, pour calculer d'avance l'opposition que le maréchal Beresford pourrait rencontrer une fois qu'il y serait parvenu, après avoir tourné la butte Montaudran.

Dans tous les cas, cette attaque était une diversion utile, imaginée pour empêcher qu'on ne portât autant d'attention à celle qui allait se faire sur la redoute de droite. Mais les revers des redoutes du centre étaient garnis de tirailleurs, dont le feu, joint à celui de l'artillerie, força cette fois les ennemis de passer plus loin, après leur avoir fait essuyer une grande perte. Alors, continuant leur mouvement à travers le chemin de Balma, ils se portèrent sur celui de Lasbordes, et attaquèrent de front la redoute d'extrême droite, dite de Sypière, qui les repoussa à son tour jusqu'à ce que la réunion de leurs colonnes sur ce point leur eût permis de l'envelopper, en portant contre elle des masses aussi nombreuses qu'énormes.

A huit heures on savait déjà que l'ennemi étendait ses principales forces sur notre droite. L'affaire du pont des Demoiselles en avait assez averti; dès-lors les colonnes anglaises commencèrent d'effectuer le plan de leur général en chef, et de se porter de tous côtés avec d'autres, espagnoles, portugaises, etc. sur la redoute de Sypière. Le concours des alliés à cette heure prouve que la colonne Beresford venait successivement d'être suivie par d'autres forces encore plus considérables.

Le général Taupin avait reçu ordre de faire un mouvement à droite qui devait le porter sur cette redoute pour la soutenir; il l'effectua, mais demiheure trop tard. Le 12.º léger qui en composait la garnison voyant venir à lui des forces monstrueuses, sans espoir d'être secouru à temps, eut l'imprudence de la quitter pour charger partiellement une des trois colonnes les plus voisines, croyant sans doute de pouvoir les arrêter.

Le mouvement de la division trop retardé se fit avec précipitation. Les difficultés d'un terrain gluant, des chemins à traverser, et des fossés que l'on fut obligé de franchir à la course, désunirent les compagnies; les corps ne marchèrent plus qu'en masse et pêle-mêle, de manière qu'on ne se reconnaissait même pas. Dans cet état, ce général ordonna la charge qui se fit dans le plus grand désordre, à trente pas seulement de l'ennemi. Le 12. éger venait de faire sa décharge de son côté hors des retranchemens. On lui riposta, et il fut criblé. Ayant perdu la moitié de ses soldats, et se voyant au moment d'être anéanti entièrement ou pris, il abandonna le poste.

La division étant privée de son point d'appui par

la défaite du 12.º léger, et la perte de la redoute. combattait avec toute sorte de désavantage des forces de beaucoup supérieures. Cependant au moment même où le 47.º commandé par M. Baujeau, chef de bataillon, chargeait l'ennemi avec une impétuosité sans égale, le général Taupin ordonna un demitour à droite qui mit sa division dans l'impossibilité de riposter à la grêle de balles dont elle était accablée à demi-portée, puisqu'elle tournait le dos à l'ennemi en se retirant. Elle prit alors l'épouvante, et le général qui avait combattu à sa tête fut atteint de trois balles dans la mêlée dont il mourut peu de temps après, vers la porte Saint-Étienne où il fut transporté par quatre grenadiers, sur un matelas, à 11 heures, accompagné de son chef d'état-major et de son adjudant (\*). A cette nouvelle le général Travot accouru vers la division, y trouva l'ordre rétabli

<sup>(\*)</sup> Ce cortège forcé de retrograder à cause de la foule, s'arrêta devant la demeure de M. Cambon, marchand de tabac, ancien militaire, qui ouvrit exprès son magasin pour recevoir et soignerce général. Son zèle fut infructueux; il expira en y entrant. On le déposa ensuite dans l'église Saint-Etienne dans l'après-midi, pour être enterré le lendemain matin avec tous les honneurs de la guerre. Une circonstance remarquable, c'est que son chef d'état-majoravait reçu une balle dans la manche de son habit, qui entra par le haut du bras, et sortit vers le poignet, sans le blesser.

M. Cambon fit entrer aussi chez lui, un peu après, un capitaine mortellement blessé que l'on transportait aux hospices. En voyant le corps du général Taupin, il demanda qui c'était. -- On le lui dit. -- « Quant à moi, répondit-il, je me sens grièvement blessé, » mais je me consolerai de mourir comme lui si nous remportons la » victoire. -- » Ces belles paroles d'un brave qui est près d'expirer font trop d'honneur aux armes françaises pour n'être pas recueillies.

par-tout ;elle s'était ralliée après avoir fait cent pas de retraite ; il en prit de suite le commandement.

Le maréchal duc de Dalmatie n'eut pas plutôt aperçu le désordre, qu'il chargea lui-même à la tête du 55.° resté en réserve, et vint appuyer la gauche de la nouvelle ligne. La retraite se fit dans le plus grand ordre jusqu'à la maison Sacarin, où tous les corps de la division firent face en tête, et se placèrent en masse par régiment. Tous ces mouvemens étaient finis à 10 heures du matin.

Tous les régimens de la division firent leur devoir et éprouvèrent des pertes considérables; le 47.° eut 200 hommes mis hors de combat, dont huit officiers, et notamment le chef de bataillon Chasteneu.

« Pour ce qui me regarde personnellement, dit » un militaire de ce corps qui m'a donné des rensei-» gnemens, j'ai été proposé sur le champ de bataille » pour l'avancement; mais je déclare que tous mes » camarades ont fait leur devoir aussi bien que moi. » Cette justice rendue à la valeur par la valeur noblement et sans jalousie mérite d'être citée.

Cette division ayant établi huit pièces de dissérens calibres en tête du 47.° régiment, devint inattaquable dans sa nouvelle ligne; elle foudroya tout ce qui voulut en approcher. Le commandant de cette artillerie était le capitaine Lapeine qui fut blessé au pied.

Tout ce récit, je l'avouerai, quoique fondé sur un rapport écrit et signé d'un militaire intelligent de la division, témoin oculaire et acteur dans la scène même, n'explique point le bruit qui a toujours couru, que les manœuvres ordonnées au général

Taupin tendaient à couper la colonne anglaise, et que le coup manqua par sa faute.

Ses opérations ont eu de trop grandes conséquences pour ne pas les examiner de près, puisqu'elles sont devenues le pivot sur lequel a roulé l'issue de la bataille.

Or, quelle colonne entend-on qu'il dût ou pût couper; et où la place-t-on? Je fais ces questions relativement au public, car nos généraux ne l'ignorent sans doute pas.

Comme on a beaucoup parlé de la colonne Beresford, le grand nombre a cru qu'il s'agissait d'elle, et qu'il était question de la couper lorsqu'elle franchissait le vallon. Mais on ne fait pas attention qu'elle marchait sur trois lignes séparées, quoiqu'à portée de se secourir; qu'elle était beaucoup plus forte que la division du général Taupin; qu'elle se trouvait précédée, suivie et flanquée par d'autres corps; et qu'enfin si notre division avait descendu la côte pour aller l'attaquer dans le vallon en s'isolant de notre ligne, elle ne pouvait manquer d'être enveloppée et prise.

D'ailleurs cette colonne était déjà parvenue vers la butte Montaudran de très-bonne heure, puisqu'elle attaqua, ou partie d'elle, le pont des Demoiselles à 8 heures précises. D'autre part le général Taupin ne chargea l'ennemi qu'après 9, et alors celui-ci environnait déjà de tout côté la redoute de l'extrême droite, dite de Sypière.

L'attaque n'a donc point été faite par cette division lorsque l'ennemi passait par le vallon. C'est au contraire lui qui, pour faire diversion, a attaqué en passant toute notre ligne successivement par sa droite, pour nous obliger de lui montrer les forces que nous avions sur tous ces points, et dont il supposait que nous pouvions lui dérober la connaissance en les masquant au moyen de l'élévation du plateau.

Notre général en chef, opposant finesse à finesse, ne croyant pas sans doute que l'attaque simulée du côté de la division Villate fût sérieuse, parce qu'elle n'était coordonnée, et ne pouvait l'être encore dans ce moment avec aucun autre accessoire relatif, capable d'y concourir ou de l'appuyer, ordonna cependant au général Taupin, par prudence, un mouvement à gauche, qui le mettait à même de se porter, mais sans se montrer ni se démasquer, en se plaçant derrière la division Villate, sur cette attaque s'il avait fallu.

Le maréchal duc de Dalmatie, s'apercevant bientôt que cette attaque de front sur le centre ne réussissait pas, mais pouvait être simulée pour donner le change sur celle qui se préparait vers Sypière, et qui devenait sérieuse contre cette redoute isolée, ordonna au général Taupin un mouvement de droite, dont le but était visiblement de soutenir la redoute menacée, sans pourtant se démasquer. L'ennemi se trouvait alors à l'extrémité de la ligne vers la butte Montaudran.

Avant d'avancer pour l'attaque, il avait formé plusieurs colonnes, tant sur le plateau que du côté de l'Ers pour environner la redoute.

Si le général Taupin s'était trouvé placé, par ce

mouvement de droite fait à temps, vis-à-vis la redoute et sur ses derrières du côté de la ville, la garnison de celle-ci se voyant à portée d'être secourue, aurait tenu ferme dans son poste, et n'aurait pas eu l'imprudence d'en sortir, pour se débarrasser des forces les plus voisines qu'elle voyait prêtes à tomber sur elle.

La colonne ennemie, qui monta une seconde fois de front la croupe de la montagne par le chemin de Lasbordes, d'où elle ne soupçonnait aucune opposition, puisqu'elle ne pouvait rien voir, se serait avancée et engagée sur le plateau. Alors le général Taupin se plaçant entr'elle et la redoute, et le général Villate la tournant de son côté, elle aurait pu être environnée et prise. Mais il fallait pour cela que le mouvement eût été exécuté au moins demi-heure plutôt, avec prudence et non à la débandade, et sur-tout ne pas charger en désordre, se donner le temps de se former en bataille, sans quoi tout mouvement devient impossible, et finit par compromettre le salut de la troupe.

Les mêmes forces qui auraient pris cette colonne auraient pu, en poursuivant cet avantage si conséquent, obliquer sur les derrières des autres colonnes anglaises montées sur le mamelon de Sypière vers la butte Montaudran, les pousser vers la ville, les placer entre plusieurs feux, et les mettre en déroute, ou les prendre même, en les isolant entièrement de leur ligne de bataille, pendant que le feu de nos redoutes aurait empêché les autres forces combinées du vallon de l'Ers, d'escalader les hauteurs de front

pour venir à leur secours. Quelles conséquences immenses auxquelles il fallut renoncer!

Il est évident que la division du général Taupin connut la faute qu'il venait de commettre, et qui l'exposait à être écrasée, précisément dans la même place où l'ennemi aurait dû l'être lui-même, si le mouvement eût été fait à propos : car celui-ci, ayant eu le temps de prendre la redoute de droite par le retard de ce général, il était en position de l'envelopper, au lieu d'être enveloppé par lui. D'ailleurs, le général Taupin ne pouvant plus arriver assez tôt pour sauver la redoute, et s'étant porté en désordre beaucoup trop directement vers la hauteur du plateau pour courir au-devant des colonnes ennemies, se trouva placé entr'elles et les redoutes du centre, dont il paralysa les feux par cette mauvaise manœuvre. Ce fut là le principe de l'épouvante, lorsqu'elle se vit mise dans le cas de ne pouvoir ni se défendre, ni être soutenue. L'abandon que fit de la redoute le 12. léger, par une suite de son imprudente audace, acheva de la décourager.

Du reste, je ne donne tout ceci que comme des conjectures dont j'abandonne le jugement à MM. les militaires, ne regardant jamais comme coupable au fond celui qui l'est déjà par la forme, s'il n'a pas mis de mauvaise intention dans sa faute. Mais les lois de la philosophie et les lois de la guerre sont et doivent être très-différentes, puisque c'est à la rigueur des dernières qu'est attaché le salut des états.

On sent que la redoute de Sypière ainsi abandonnée

ne fut pas difficile à prendre; et s'il en coûta quelques gouttes de sang à l'ennemi, ce ne fut pas du moins en y montant à l'assaut, puisqu'il n'y avait plus personne. Il trouvera assez d'autres occasions de montrer son courage.

Cependant le maréchal Beresford s'imagina qu'il n'aurait pas aussi bon marché les redoutes du centre. Elles étaient bien armées et vigoureusement défendues par le capitaine d'artillerie Martin, comme il l'avait déjà éprouvé dans son passage par le vallon. Se disposant donc à marcher contr'elles, il prit le parti de faire venir son artillerie qu'il avait stationnée par précaution à Montblanc, laissant toujours celle des Portugais à Lapujade, pour faire une diversion qui lui devenait plus nécessaire que jamais. Il fit halte sur la hauteur de Sypière; et pendant ce temps l'armée espagnole s'étant enfin ralliée et disposée de nouveau pour l'attaque, se mit en action avec toutes ses forces. Mais elle ne réussit pas mieux que la première fois, étant repoussée de la même manière. tant de la première redoute du nord, n.º 6, planche 7, que des retranchemens qui enveloppaient la base du signal de Calvinet. Il fallut donc se retirer une seconde fois, après avoir essuyé encore une perte considérable, pour aller se rallier de nouveau sur le mamelon de Lapujade; et comme le point de jonction des chemins sur la gauche vers la route d'Alby lui avait été fatal dans la précédente retraite, elle se retira en partie cette fois par le vieux chemin creux de Périoles sur la droite qui la mettait d'abord un peu à l'abri ; mais au débouché , se dirigeant vers

Picheri pour monter la hauteur de ce côté, elle essuya un feu très-vif de toute espèce, partant de toute la ligne.

Les Espagnols et les Portugais, furieux de verser tant de sang inutilement, mais toujours opiniâtrés dans leur entreprise, et toujours victimes de leur courage et de leur dévouement à la cause qu'ils défendaient, préparèrent une troisième attaque qui fait naître quelques réflexions, et mérite d'être remarquée.

Ce ne peut être là l'effet d'un courage machinal: on ne saurait braver si constamment les fatigues et les dangers de la guerre, sans attacher de l'honneur à vaincre; et le sacrifice de la vie, quand il est fait à tant de reprises qui se succèdent si rapidement, est la pierre de touche d'une valeur que rien n'étonne, et qu'on ne pourrait méconnaître sans injustice.

Ce fut cette troisième fois que, s'insinuant par le chemin creux dont il leur avait coûté si cher d'apprendre les issues, ils montèrent sur le glacis de la première redoute du nord, n.º 6, fig. 2, avec une nouvelle ardeur, le régiment de Cantabria en tête, sous les ordres du colonel Sicilio (\*); ils parvinrent jusqu'au pied des retranchemens, parce qu'on voulut

<sup>(\*)</sup> On ne peut nier que les Espagnols et les Portugais n'ayent fait de grandes choses. On doit aux premiers la conquête du nouveau monde, qu'il faudrait louer, si la crueauté de beaucoup de particuliers avides ne l'avait ternie par des crimes horribles que la charité d'un Lao-Casas est seule capable de faire oublier: et

les laisser approcher pour leur envoyer de plus près les balles et la mitraille; mais comme ils se disposaient à l'escalader, tout l'armement, ainsi que celui de la ligne, jouant à la fois, ils furent repoussés

aux seconds, l'entreprise colossalle de doubler le Cap-de-Bonne-Espérance pour étendre la navigation, non-seulement jusqu'aux Grandes Indes, mais jusqu'aux extrémités du monde. C'est à eux enfin que l'on doit de connaître l'existence d'une cinquième partie du globe, puisque sans leurs découvertes, il est fort douteux que Jes Bougainville, les Cook, les Lapeyrouse, eussent été conduits à faire celle des terres australes vers le pôle antartique. Il faut qu'il y ait, sur-tout dans le caractère espagnol, une opiniâtreté élevée? bien supérieure à l'entêtement, qui devient le principe de sa constance, et le rend capable des plus hautes entreprises au prix de tous les sacrifices. C'est ce qu'ont prouvé jusqu'à l'évidence les actions étonnantes des Cortes , des Pysarre , qui semblaient réunir plusieurs genres d'héroïsme. Qu'il est digne d'admiration, celui, qui, après être parvenu par l'exercice de ces grandes qualités à la cîme des Cordillères à travers toutes les privations, tous les obstacles, se jette à genoux, et baise la terre en élevant les mains au ciel à la vue d'un immense océan qui agrandit le monde de la moitié, et dont son génie avait deviné l'existence ! Ce trait fait d'autant plus d'honneur à ce grand homme, qu'il n'a pas son pareil dans les annales de l'univers.

En second lieu, cette élévation du caractère qui fonde la grandeur se fait principalement remarquer dans l'expulsion des Maures établis en Espagne pendant plusieurs siècles, quoique leur sang se soit pour ainsi dire identifié avec le sien: et tout récemment, la résistance opiniâtre et l'expulsion finale, effectuée à la faveur des circonstances, d'une armée française, célèbre par sa valeur, qui succombait sous le poids des lauriers cueillis sur plusieurs points de l'Europe qu'elle avait fait trembler, et cela, en l'absence pour ainsi dire de tout gouvernement et de ses princes légitimes, sont des beaux titres à la gloire qui reportent le souvenir sur l'ancienne réputation qu'avaient acquise autrefois les lances espagnoles sous Charles-Quint, alors la meilleure troupe de l'Europe.

En un mot, ce sont les grandes actions de la nation portugaise

d'une manière qui leur ôta l'envie de faire une quatrième tentative sur la redoute.

Cependant le régiment de Cantabria, le premier

qui, enflammant le génie du Camoëns, le plus illustre de ses poètes, lui ont inspiré la *Lusiade*.

Ce sont les grandes actions de la nation espagnole qui ont fait éclore tant de productions littéraires dont elle s'honore à juste titre. Sa langue étant devenue en quelque sorte familière dans le midi de la France, mes lecteurs ne désapprouveront peut-être pas que je leur cite dans cette note l'éloge que fait de son armée Don Cadalso, l'un de leurs meilleurs poètes modernes. Ils voudront bien excuser une digression qui tend à réhabiliter un peuple voisin dans l'opinion et l'estime des esprits impartiaux; un peuple fait, par sa position géographique, pour rester l'ami de la France, son allié naturel : car il serait injuste d'attribuer à une nation les fautes de son gouvernement qui la font décheoir malgré elle, surtout quand elle peut prouver que les mêmes élémens de grandeur subsistent toujours. Du reste, ceux à qui elle ne plaira pas, ou qui la trouveront trop longue, peuvent passer outre, n'étant pas indispensable de s'y arrêter.

Voici donc le passage avec la traduction libre qui en est plutôt une imitation.

Don Sancho Garcia, Conde de Castilla, Tragedia Espanola, por el Coronel Don Josef Cadalso. Acto segundo, Scena primera.--Alek.

Mas no conoces tu del Castellano invencible amor al Soberano.

Adora á su Monarca, Aunque pudieras sus pueblos anadir á tus primeras tierras, en que dominas coronado, nunca conservarás este Condado.

Soberbio el Espanol su sangre vierte defendiendo á su Rey, gustosa muerte

à l'assaut, se trouva le dernier à la retraite; et voulant éviter la grêle de projectiles de toute espèce qui accablait les fuyards, il ne se logea pas, comme dit la relation, mais plutôt il se mit à l'abri sous un

se le ofrece en la sangre que derrama, donde la guardia de su Rey le llama..... Al paso que leales son valientes: en las fatigas duros y pacientes. En mi joven edad, senor, mi mano mandó tu tropa contra el Castellano: vencióme, y le venci, mas siempre fiero de batallar con pueblo tan guerrero. Su exército no tiene el aparato, superflua compostura; y falso ornato, que otras tropas ostentan en campana pues solo tiene de marcial la sana. Lo vi descalzo , flaco , pobre , hambriento , buscar al enemigo, no al sustento. Si alguna vez murmura un órden dado executa obediente lo mandado; y el enemigo paga la imprudencia del Gefe que mandó sin experiencia. No es facil que jamás tal pueblo admita el yugo atroz, que tu ambicion medita.

Don Sanche Garcia, Comte de Castille, Tragédie Espagnole, par le Colonel Don Joseph Cadalso. Acte second, Scène première.--Alek.

> Que vous connaissez peu cet amour invincible Dont ce peuple soumis, autant qu'il est sensible, Entoura de tout temps le trône de ses rois! Quand vous le forceriez d'obéir à vos lois, Pourriez-vous vous flatter de rendre assez durable Un joug à sa fierté d'avance insupportable:

escarpement qui se trouve à soixante et dix pas de la redoute, communiquant au chemin creux de Périoles. De là il tirait de temps en temps quelques coups de fusil en l'air, l'élévation du terrain empêchant de les utiliser. Les jeunes gens qui composaient la garnison ( jeunesse s'amuse de tout ), fiers de leur belle résistance, ne fesaient qu'en plaisanter; et s'étaient même assis, sans riposter, pour attendre plus à leur aise le dénouement d'une scène qu'ils regardaient comme grotesque.

Gloire toutesois soit rendue à l'officier de ce régiment, qui, s'élevant sur le bord supérieur de l'escarpement, s'y tenait debout, le sabre nu à la main,

> Du superbe Espagnol on voit toujours la main S'armer avec plaisir, quand pour son souverain Il s'agit de répandre, en son ardeur fidèle, Tous les flots de son sang où sa garde l'appelle. Il m'en souvient encor : i'ai dans mes jeunes ans Commandé nos soldats contre les Castillans; Je fus vaincu souvent, et souvent la victoire Ceignit mon front heureux des rayons de la gloire ; Mais avec quel orgueil j'obtenais un laurier Qu'il fallait arracher à ce peuple guerrier! Son armée est sans faste; à la guerre elle étale Le seul fer dont se sert sa fureur martiale. Le soldat presque nu, de misère amaigri, Oubliant qu'il a faim court chercher l'enuemi. S'il s'échappe en murmure à l'ordre qu'on lui donne Il respecte toujours le pouvoir qui l'ordonne; Et l'ennemi, croyant de le trouver surpris, Dans ses propres panneaux souvent se trouve pris. Pensez-vous qu'un tel peuple en qui l'ame élevée Ne saurait rien souffrir d'une basse pensée; Qu'un peuple enfin vaillant, à ce point généreux, Supportât, sans rien dire, un joug aussi honteux?

commandant à sa troupe de le suivre. Vingt coups de fusil, partis à la fois de la redoute, comme pour le punir de cette espèce de bravade, qui n'était pourtant qu'un trait sublime de courage, brisèrent son sabre en éclats; et fesant rouler son corps sur la tête de ses soldats, forcèrent sa grande ame de s'envoler vers la demeure des héros.

Ses vêtemens furent pulvérisés, et l'on blâma avec raison ces jeunes gens d'avoir employé si mal à propos tant de munitions contre un seul homme.

Les chefs de bataillon Gros et Guistapage étaient dans cette redoute. Pour débusquer ce régiment, ils formèrent deux détachemens dont chacun d'eux prit le commandement; et s'étant portés l'un d'un côté, l'autre de l'autre sur les deux extrémités opposées, ils le mirent entre deux feux, leur signifiant l'ordre de leur général en chef de se retirer d'une manière trop énergique pour permettre le moindre délai. Alors, forcé de se mettre en évidence pour fuir à la débandade, il reçut la mitraille et les balles de toute part, et laissa le champ de bataille jonché des cadavres de ses soldats (\*).

Ainsi se terminèrent ces diverses tentatives, englobées dans une seule par la relation du Star, si terribles et si désastreuses pour les alliés, dont toute la ressource fut de s'aller rallier derrière le mamelon de Lapujade pour la troisième fois, de se reformer

<sup>(\*)</sup> Voyez la relation anglaise. Ce n'est pas ainsi qu'elle rapporte le fait : il n'y a pas de la faute des témoins oculaires s'ils l'ont vu différemment.

pour se porter encore au combat sur d'autres points ; car celui-là fut décidément abandonné. Il ne resta sur le mamelon que l'artillerie portugaise, et la réserve pour la garder.

Les chefs qui la commandaient étaient consternés. On parlait de retraite : le bruit en circulait. La prudence du général en chef put en faire quelques démonstrations, des préparatifs même, mais ce ne pouvait être son intention. Les forces anglaises, à part quelques échecs partiels et non décisifs, comme celui du pont jumeau et celui du pont des Demoiselles, n'avaient pas été pour ainsi dire encore entamées. Leurs colonnes obtenaient même la récompense de leurs efforts, aidées et soutenues par d'autres forces alliées, et les ressources étaient immenses. Aucune considération ne pouvait d'ailleurs devenir supérieure à celle de coopérer efficacement aux opérations du maréchal Beresford, chargé de fixer le destin sur l'issue de la bataille. Il fallut donc se résoudre, et se préparer à de nouveaux combats, pour atteindre à un résultat si important qui devenait le prix de tant de sacrifices.

L'armée des alliés, repoussée du côté du nord, fut placée ensuite en-deçà des bois, le long de nos retranchemens inférieurs, près du débouché du chemin de Terre-Cavade, vis-à-vis l'espace qui séparait les grandes redoutes de celles des Augustins, d'où partait un feu croisé qu'elle était obligée d'essuyer encore, sans compter celui des pièces de la redoute inférieure et des retranchemens. Sa constance à se soutenir dans un poste si périlleux pendant

près de deux heures me paraît admirable, et repousse victorieusement toutes les critiques des censeurs qui jugent souvent à faux un peuple d'après le malheur de sa situation, et des circonstances critiques où son gouvernement se trouve quelquefois placé.

L'ennemi, se voyant repoussé de ce côté-là dans les efforts qu'il fesait pour s'emparer des ouvrages où étaient le 115.°, le 116.° et le 117.°, changea do front, fesant un mouvement sur sa droite, où le commandant Dorsannes le reçut avec une fusillade terrible qui lui fit perdre considérablement de monde. Il fut forcé de se retirer encore.

Les Ecossais manœuvraient sur la droite du 115.4 pour se rapprocher de la tour des Augustins où étaient les redoutes du centre. Alors le commandant Dorsannes détacha les capitaines Lassé et Pomard (\*) pour aller charger, en sortant des retranchemens, le carré qu'ils avaient formé. Là, à bout touchant, ces deux compagnies brûlèrent quatre-vingts cartouches par homme, ce qui sit perdre aux Ecossais au moins 600 hommes dans deux heures que dura cette attaque. Le 115.4 eut neuf capitaines et cinq ossiciers hors de combat, outre 250 hommes qui sesaient la moitié

<sup>(\*)</sup> Le capitaine Gandi-Pomard, retraité depuis dix ans après vingt-trois ans de service, alla, dans cette circonstance, s'offrir de lui-même au duc de Dalmatie, qui lui fit délivrer un brevet de son grade pour le 115. Il ne manqua pas d'occasions, pendant, la bataille, de payer de nouveau sa dette à la patrie qu'il avait déjà servie si souvent et pendant si long-temps; il acquit ce jour-là, au plus fort de l'action, ainsi que ses compagnons d'armes, de nouveaux droits à sa reconnaissance.

des deux bataillons. Cette affaire fut très-vigoureuse, Le 115.° fesait partie de cette ligne, et l'occupait jusqu'au débouché du chemin creux et retranché de Terre-Cavade. Ses grenadiers et ses voltigeurs, placés dans le chemin couvert, firent un feu terrible. L'ennemi perdit au moins 400 hommes par l'attaque de ces deux compagnies seules. Les 116.° et 117.°, placés sur la gauche, et occupant la redoute avancée, se défendaient aussi vigoureusement. C'est là que le lieutenant Lemet perdit la vie. C'est dans un de ces fossés qu'il est enterré, et oublié pour des siècles, pendant que la charrue, unissant déjà ce terrain, passe à plusieurs mètres d'élévation sur sa tête, sans que le laboureur qui la conduit puisse le soupçonner.

Faudra-t-il donc que des étrangers nous apprennent à honorer la valeur malheureuse, et puissent nous reprocher d'abandonner ainsi les dépouilles mortelles de nos illustres guerriers dans le fonds d'un retranchement perdu, et dont bientôt il ne restera nulle trace; à nous que l'on a vu saluer les blessés autrichiens après la bataille de Marengo, et tenant chapeau bas pendant qu'ils défilaient, les accompagner de nos vœux, et leur souhaiter un sort à venir plus digne de leur courage? Non, non : la France, sans craindre de s'humilier en suivant l'exemple que l'Angleterre lui donne ; la France , dont le caractère généreux fait la qualité la plus solide, reviendra sur cette négligence qui ressemblerait à un injuste mépris aux yeux de toutes les opinions, sans en excepter aucune.

Le simple soldat, en mourant, descend dans la tombe de l'oubli qui dévore jusqu'à sa mémoire. C'est la condition humaine de tout homme qui ne s'élève pas au-dessus de ses semblables. Mais celui qui s'illustre par des vertus, ou qui donne au monde le spectacle honorable de grandes qualités, ou des distinctions qui les supposent, échappant à la nuit des temps, recoit en quelque sorte une seconde vie. Il n'abandonne au tombeau que sa fragile dépouille, tandis qu'il se tient, pour ainsi dire, debout sur ses propres ruines auxquelles il survit. C'est ainsi qu'un monument érigé à l'honneur d'un brave acquitte une dette que lui paye sa patrie, autant par reconnaissance, que pour consacrer, à titre de récompense, les belles actions et les exemples qu'elle propose à ses autres enfans d'imiter. Je reviens à mon sujet.

En attendant que le maréchal Beresford eût reçuson artillerie, les nombreuses troupes dont son général en chef inondait le vallon de l'Ers, le mettaient en état d'attaquer avec fruit toute la partie de notre-ligne qui, partant de la redoute du centre dite des Augustins, allait s'appuyer à celle de Sypière. Mais la prise de cette dernière découvrait entièrement le flanc droit de l'autre, et il n'y avait plus d'autre-moyen pour empêcher l'ennemi d'avancer sur le plateau que d'opposer de l'artillerie à la sienne qu'il avait enfin reçue, et de combattre sur ce plateau, comme si on avait été en rase campagne.

Cependant l'ennemi, après la prise de la redoute de l'extrême droite, dite de Sypière, ne trouvant plus d'obstacle qu'il pût croire insurmontable, puisque la division Taupin avait été forcée à la retraite jusques vers la maison Sacarin, se flatta de l'espoir de pouvoir rompre cette nouvelle ligne, et d'entrer au faubourg Saint-Etienne par Guillemeri. Il serait vraisemblablement venu à bout d'exécuter ce hardi projet, malgré les feux croisés des pièces de droite et de gauche du chemin de Balma, sans la division Darmagnac qui se trouva par-tout où il y avait du danger ce jour-là.

Les 51.° et 75.° étaient encore aux prises, ou à la poursuite de la colonne d'alliés défaite au pont Matabiau, lorsque le général Darmagnac reçut ordre de se porter au plus vîte avec sa division en avant du faubourg Saint-Etienne, afin de soutenir celle du général Taupin qui venait d'être fortement repoussée par l'ennemi.

Le général Darmagnac, sentant qu'il ne pouvait abandonner les avantages que remportait sa première brigade sans les compromettre, marcha à la tête de la seconde seulement, se dirigeant à travers les champs sur le lieu désigné. Elle ne put faire ce mouvement en gardant son ordre de bataille, vu la quantité de boue et les nombreux fossés qu'elle avait à franchir pour s'y rendre. Le 120.° régiment se trouvant à la gauche de la brigade, dont la droite fesait front à l'allée de Lapojade, s'y porta le premier comme le plus voisin. Quarante de ses grenadiers tout au plus, arrivés ensemble et à la course sur le premier mamelon à gauche, et en avant de l'entrée du faubourg Saint Etienne, se mirent en bataille, et barrèrent le chemin à l'ennemi. C'est là

un des plus beaux faits d'armes de cette journée, qui couvrit de gloire ces grenadiers, et en fit tout d'un coup autant de héros.

Déjà la crête du second mamelon à droite et à gauche de la route était hérissée d'une nuée de bayonnettes anglaises. On demandera peut-être ce que fesait alors le capitaine Martin de l'artillerie des redoutes du centre; on-se rappelera qu'il s'opposait à la marche du corps Beresford qui s'avançait contre lui sur le plateau; c'était précisément pendant cette diversion que d'autres forces furent dirigées vers la ville, ce qui prouve combien l'ennemi en avait à sa disposition.

Les tirailleurs s'étaient déjà avancés jusqu'à l'embranchement du chemin de Lasbordes sur celui de Balma. Sa colonne monstrueuse était en marche, et, il faut le dire, rien ne pouvait l'arrêter si elle eût osé continuer.

Les quarante grenadiers du 120.° régiment, arrivés les premiers, commencèrent un feu de deux rangs, qui donna le temps au reste de la brigade d'arriver. Aussitôt qu'elle fut entièrement rendue sur le terrain, le général Darmagnac, marchant à sa tête, lui ordonna de charger cette formidable colonne qui avait fait halte à la vue de ces quarante grenadiers.

Ce général, passant dans un des retranchemens, se trouva placé de manière à ne pouvoir éviter un obus tombée à trois pas en avant de son cheval. Le mouvement qu'il fit pour éviter le coup le désarçonna fort heureusement pour lui, car l'un des éclats, rasant sa selle, l'eût infailliblement renversé.

L'ennemi fut obligé, par le seu des pièces envoyées de suite à la 2.º brigade, et par l'intrépidité des soldats qui la composaient, de reculer au-delà de la crête du mamelon. Depuis ce moment, jusqu'à sept heures et demie du soir, on ne sit que tirailler sur ce point, sans qu'il s'y passât d'autre fait remarquable.

Je retourne donc aux redoutes du centre, pour voir ce qui s'y passait pendant ce temps-là.

Je ne saurais mieux peindre cette partie de la bataille qu'en transcrivant les passages même des divers rapports que j'ai sous les yeux. Ecoutons parler le capitaine Martin commandant l'artillerie de ce poste si essentiel.

Cet officier, le matin, pour animer ses braves, leur montrant l'ennemi qui descendait vivement des côtes de Saint-Geniez, leur dit: « voilà ceux qui » nous poursuivent depuis Saragosse, et qui n'ont » encore pu nous vaincre depuis dix mois. Oui, nous » les voyons, mais ils ne nous intimident point. Ils » doivent savoir apprécier notre juste valeur, et se » rappeler des affaires de la Nive, Helette, Garilz, » du pont d'Aribaret, d'Ortez, d'Aire, etc. et » nous leur ferons voir ce que nous sommes devant » Toulouse; que nous jurons de défendre avec vous » jusqu'à la mort. »

L'occasion de réaliser ce serment ne tarda pas d'arriver, et plusieurs d'entr'eux se trouvèrent dans le cas de l'accomplir.

« Le corps Beresford s'étant reposé une heure, » tant pour se former que pour attendre son artillerie,

» dirigea ensuite ses opérations sur la Colombette (\*), » qui n'avait cessé de le chagriner depuis le bois de » Picheri jusqu'à ce qu'elle eût gagné le derrière de » la butte Montaudran. Il fit avancer un grand nom-» bre de tirailleurs qui s'embusquèrent derrière deux » petites maisons (\*\*) dans le chemin qui est presque » couvert et dans des fossés. Leur feu dura long-temps, » et me fit perdre dix canonniers et sept chevaux. » Le feu n'en fut pas pour cela moins actif, ni moins » meurtrier. Je plaçai une demi-batterie à droite du » retranchement, mais en plate campagne, fesant » face à Montaudran, et ripostant à trois pièces que » l'ennemi avait établies dans la redoute de Sypière. » C'est là qu'il formait ses troupes en colonnes d'atta-» que. Quelques obus et boulets lui furent envoyés » avec fruit, mais ne purent empêcher la marche » totale de l'ennemi qui avança toujours malgré ses » pertes énormes. »

Une colonne serrée d'Espagnols se présenta à cent pas. Elle avait à sa tête un officier anglais. Une pièce

l'ayant

<sup>(\*)</sup> C'est le quartier principalement qui porte ce nom, et qui le donne aux deux maisons, dont celle de la tour des Augustins avait de l'artillerie, ainsi que la position retranchée à gauche > tandis que la maison de deux corps, proprement dite la Colombette, n'en avait pas, quoiqu'elle fût retranchée.

<sup>(\*\*)</sup> Elles sont situées sur le chemin de Balma retranché du côté de la ville, à l'embranchement d'un petit chemin qui va aux grandes redoutes, en traversant celui de la Colombette. Celle de droite appartenant au sieur Sabaté, dite la Mirande, a reçu nombre de boulets. L'autre de M. Martin, encore plus malheureuse, fut brûlée. Notre ligne de retraite avait donc cédé le terrain au midi et au couchant jusques-là.

l'ayant ajusté, le fit disparaître avec une partie de sa colonne. Plusieurs ennemis s'étant abrités dans la maison de gauche du chemin de Balma, on y jeta un obus, qui, en éclatant, fit parmi eux un grand dégât, et força le reste de se sauver à travers les champs.

«L'ennemi étant parvenu à joindre ses tirailleurs, » sa masse se trouva à l'abri de la batterie, qui, ne » voyant plus rien, et n'ayant que très-peu de mu-» nitions, voulait les conserver pour ne les employer » que bien à propos. »

Dans cet intervalle, le corps Beresford, avançant vers nos redoutes du centre, eut à traverser le chemin de Balma, et il y trouva les Français embusqués et retranchés, qui le reçûrent avec une fusillade où nombre d'ennemis perdirent la vie; mais ceux-ci, usant également de finesse, y laissèrent des tirailleurs pour les amuser, pendant que le gros de leur troupe descendit un peu de la hauteur comme pour aller à l'Ers, et s'embusqua derrière un autre tertre, d'où ils voyaient les Français qu'ils chargèrent à leur tour de manière à les forcer de quitter le poste. Ils menaient ainsi de front tout le terrain, marchant toujours à l'abri des tertres et de la cavité des chemins, sur-tout du côté de l'Ers; mouvement qui était concerté avec ceux du plateau.

A mesure qu'ils chassaient les Français, l'accès des redoutes en devenait plus facile. C'est ainsi que profitant des escarpemens situés aux revers de celle des Augustins dont l'artillerie était déjà évacuée,

ils y parvinrent alors aisément et sans danger. (Voyez planche 7, figure 4).

« Sur les trois heures l'ennemi se décide à monter n à l'assaut pour s'emparer des retranchemens de la » Colombette. Il s'avance pour cet effet sur tous les » points, présentant par-tout des colonnes serrées. » Le feu se ranime de toute part ; plusieurs sont » presque entièrement détruites. La constance et la » valeur de l'ennemi sont admirables. Il s'élance » avec courage et bravoure jusques sur le bord du » retranchement que nos faibles conscrits ont aban-» donné (\*). Il cherche l'entrée de la fortification, » et s'en empare pour peu de momens ; car une » vieille colonne, composée des 10.°, 34.° et 81.° » régimens de ligne, arrivés de la réserve, marche » au pas de charge, fait fuir ou taille l'ennemi en » pièces. Le lieutenant Jeanot du 81.º en tue quatre » pour sa part; et au moment de la seconde éva-» cuation, il fut atteint d'une balle, et mourut au » champ d'honneur que dix minutes avant il avait-» si vaillamment défendu, après avoir repris le re-» tranchement. Il fallut cependant céder au grand » nombre les positions supérieures, et l'armée fran-» çaise forma sa ligne à 150 pas de celle que l'ennemi » occupait. »

Tandis qu'on prend et qu'on reprend d'assaut la tour des Augustins et la Colombette, redoutes bien

<sup>(\*)</sup> Dès le matin leur commandant avait dit au capitaine Martin qu'il ne comptait guère sur sa troupe.

différentes de celle de Sypière, nous avons le temps de retourner au pont jumeau dont l'attaque ne se termina que l'après-midi.

L'ennemi, piqué de voir qu'il obtenait des avantages sur le plateau de Calvinet, tandis que la redoute de ce pont tenait toujours, voulut tenter un nouvel et dernier effort. Il fit ses dispositions pour un assaut vigoureux qui devait avoir un résultat final, et ce résultat fut qu'il s'y fit écraser une seconde fois, quoique ses troupes montrassent un courage qui semblait avoir acquis de nouvelles forces par l'espèce de langueur dont la grande affaire du matin avait été suivie; la résistance l'emporta sur l'attaque, et il fallut abandonner par lassitude ce projet, dont l'impossibilité en fut trop bien démontrée par le fait pour laisser aucun espoir à la valeur anglaise d'y réussir.

La mort avait accumulé des tas de cadavres dans les retranchemens; mais comme dans le nombre il y avait aussi beaucoup de blessés ou de mourans que le feu de la redoute empêchait de secourir, on vit paraître tout à coup un officier anglais, avec un mouchoir blanc à la main, demandant qu'on lui permît de faire enlever un officier de marque tué dans les retranchemens, ainsi que les autres morts ou blessés. Le général Ferion lui accorda volontiers une heure, pendant laquelle les deux commandans se parlèrent. Le premier dit au second: à ça, reviendrez-vous demain? -- Oui, répond l'Anglais, si je suis commandé. -- Et bien, répliqua le Français, je vous attends. Ce n'était point là de la jactance,

comme certains esprits pourraient le croire, mais la valeur militaire peinte d'un seul trait avec franchise de chaque côté par des propos courts et fugitifs, qui font naître après eux des idées assez grandes, assez élevées pour les ennoblir.

Autant l'homme est féroce quand il combat ses ennemis, autant il manifeste de grandeur lorsqu'il fraternise avec lui en sortant de le combattre. Il y a dans ce procédé une élévation qui tend au sublime, et qui devient la vertu distinctive des héros, fondée sur le pardon des injures et l'amour de ses semblables.

Les Français, que la bonté du cœur distingue autant que la valeur, descendirent eux-mêmes dans le retranchement ; ils portèrent les morts et les mourans jusqu'à l'entrée du bois du Petit-Gragnagues, et là ils les remirent aux Anglais. On enleva ceux qui respiraient encore pour les soigner au château, et l'on fraternisa au point que les Anglais apportèrent sur les lieux toute sorte de liqueurs pour faire rafraîchir nos soldats, et reconnaître leurs soins généreux par des attentions d'un autre genre. Plusieurs Français, franchissant les écluses sur l'invitation des Anglais, furent recevoir de leur part ce signe d'amitié dans l'auberge brûlée ; et par une cordialité qui honore le cœur humain, l'on s'embrassa sur ses ruines encore brûlantes, en se donnant la preuve d'une estime réciproque.

Il n'y a que la guerre qui puisse remplir l'ame d'un enthousiasme capable d'apprécier la générosité d'un ennemi, de lui en savoir gré, et de lui rendre la pareille, au moment même où elle le rend insensible à toutes les douleurs, à toutes les misères
humaines. C'est un contraste singulier de sentimens
et de procédés, par lesquels cet horrible fléau semble
se jouer exprès des hommes pour les consoler, en les
agitant par des sensations opposées qu'il trouve le
moyen d'amalgamer et de faire marcher ensemble:
mais si l'on remonte au principe de cette conduite,
en apparence si opposée, on en trouvera l'origine
dans l'enthousiasme, source véritable de l'héroïsme,
qui exalte l'orgueil humain au point de lui faire sacrifier tous les sentimens de la nature, jusqu'à ceux
qui tiennent à la vengeance.

Eh! quelle serait l'ame dure qui pourrait voir, sans intérêt, des ennemis, sortant de se fusiller, de se sabrer, de s'exterminer à coups de bayonnettes, de s'écraser à coups de pierres, des ennemis qui ne s'étaient jamais vus que pour exercer des cruautés barbares les uns sur les autres, se tendre réciproquement la main, se donner le signe d'amitié, de la fraternité même, dans le style militaire en trinquant ensemble, comme gens qui savent s'estimer, et qui se le prouvent d'une manière qui les soulage, sur les corps pour ainsi dire expirans des victimes qu'ils ont faites, et dont ils sont encore près d'augmenter le nombre, si l'honneur, cet impérieux tyran, le leur commande l'instant d'après!

Ne nous laissons cependant pas séduire par l'éclat brillant dont les succès de la valeur s'environnent, de peur que les actions militaires ne prennent le pas sur le sublime de la véritable vertu. Il faut les honorer sans doute, et même les illustrer. La philosophie qui met tout à sa place, ne rejette les honneurs du triomphe qu'autant qu'il s'avilit par son principe, ou qu'il est la suite d'une ambition démesurée. C'est alors qu'elle condamne ce que les hommes admirent, parce qu'elle ne trouve pas qu'il puisse y avoir de raison pour faire souffrir les malheureux humains sans nécessité. On doit insister de préférence sur ce qui honore moralement le cœur de l'homme, et qui peut porter ses semblables à imiter ses vertus. Ainsi , je dirai que la victoire fait la gloire du héros, mais que la générosité seule fait sa grandeur. La gloire est distribuée par la victoire à ses favoris, en se promenant avec orgueil, en foulant sous ses pieds les cadavres sanglans de ses ennemis : la générosité, ce haut sentiment, en perfectionnant l'héroïsme, élève l'homme au-dessus de lui-même, et lui restitue toute sa dignité.

Ce ne sont point les grandes actions militaires du conquérant de l'Asie qui me plaisent ou qui m'étonnent. Un brigand heureux, un Thamas-Kouli-Kan peut les égaler. Mais qu'il devient grand, lorsque, pouvant réduire la femme et les filles d'un roi vaincu, en esclavage, il se rend assez maître de lui-même pour respecter leur sexe, leur vertu, leur dignité, et sur-tout leur malheur!.... Que dis-je? Il met enfin le comble à mon admiration, quand, pleurant la mort de son ennemi, il la venge sur l'assassin de Darius. Voilà des véritables titres à l'immortalité, des titres qui ne s'effaceront jamais tant qu'il y aura des hommes sur la terre.

Si quelqu'un a trouvé que ces réflexions ont interrompu sans nécessité ma description, il pourra avoir raison; mais s'il en est fâché, je le plains, et qui plus est je m'en console, car ce n'est pas pour lui que j'écris. Il me faut des lecteurs que le malheur intéresse; ce sont les seuls dont l'approbation m'est chère: et je juge assez favorablement du cœur humain pour croire que j'aurai pour moi le grand nombre.

C'est sous les yeux de ces derniers que je mettrai le triste tableau d'une douzaine d'Anglais ramassés par les champs du Petit-Gragnagues où ils auraient embarrassé la charrue du laboureur; et entassés au fond du retranchement de la redoute du pont, lorsqu'on le combla. C'est là que leurs ossemens attesteront un jour, si jamais on les découvre, les sacrifices ordonnés par l'honneur, et leur dévouement pour la patrie dans une terre étrangère ; tandis qu'un plus grand nombre de leurs morts dort en masse dans un grand fossé creusé à la suite de l'auberge, en tirant vers la Garonne; et que les Français, victimes des mêmes sentimens, reposent de l'autre côté, derrière la maison de l'administration, le canal entre deux, comme pour faire entendre aux siécles à venir qu'ils furent ennemis.

Quelque distraction que m'ait donnée la dernière scène du pont jumeau, je n'oublie cependant pas que j'ai laissé les Français aux prises avec les Anglais et alliés dans la redoute des Augustins. J'ai promis d'autres détails relatifs, et je vais acquitter ma parole.

Pendant qu'on se battait dans la redoute, les

colonnes ennemies, dont le vallon de l'Ers était inondé, escaladaient toutes à la fois les revers de la montagne le long de la ligne dégarnie de défenseurs par son flanc droit; tableau magnifique pour les spectateurs qui l'observaient de Balma, et de certains points situés au-delà de cette petite rivière (1).

## SUR LA POUDRE A CANON.

(1) Les observateurs qui étaient de l'autre côté de l'Ers le jour de la bataille, m'ont fait part d'une remarque très-essentielle pour le perfectionnement de l'art de la guerre. C'est que la poudre française forme une fumée très-épaisse dans son explosion, taudis que la conflagration de l'anglaise ne produit presque que de la flamme ; il s'agit de savoir si cette différence rend celle-ci plus forte que la nôtre. Nos commissaires aux poudres soutiennent le contraire, je ne sais sur quel fondement, car la force de la poudre doit être en raison de la masse plus ou moins grande de feu qu'elle forme par son explosion, puisque celle-ci est en rapport avec la masse de la colonne d'air que le calorique développe en la forçant de se distendre et d'occuper un plus grand espace. Or, si sur une quantité déterminée de poudre, le quart s'en va en fumée dans l'une, et le huitième seulement dans l'autre, il faut en conclure que la première s'affaiblit de tout ce qu'elle perd de plus que la seconde ; ce qui porte ce déficit à un huitième dans cette hypothèse, dont le calcul peut être appliqué à toutes les variétés de l'arme à laquelle on la destine. C'est là le principe théorique sur lequel M. Thirolier a fondé ses moyens d'augmenter l'action du calorique dans ses cheminées artificielles, en enflammant les vapeurs qui s'en vont en fumée, et se perdent dans les cheminées ordinaires. Ce principe est fondé sur une vérité d'expérience : que les effets du calorique sont et doivent être en proportion de la masse du feu.

Cette remarque n'est point indifférente pour les nations, car leur puissance n'est fondée que sur les moyens de destruction qu'elles se procurent, ou qu'elles inventent contre leurs ennemis. Avec une poudre plus forte on peut faire usage de calibres Plusieurs colonnes s'avançaient en même-temps de plain pied sur le plateau malgré le feu des pièces du capitaine, Martin qui, ne voulant en perdre aucune, et manquant d'ailleurs de munitions, les évacua par

proportionnés, et atteindre de plus loin; avantage inappréciable sur-tout sur mer, où l'habileté de la manœuvre peut réduire, par l'éloignement des distances, un ennemi à l'impuissance de faire usage de son artillerie, si elle est plus faible; avantage dont les Anglais savent tirer dans l'occasion le plus grand parti, et qui devient également d'une grande conséquence sur terre. De là vient sans doute l'origine de leurs différens calibres plus forts que les nôtres.

Il est donc bien étonnant que la chimie moderne qui compte tant de grands hommes parmi nous, n'ait pas dirigé ses travaux vers le perfectionnement de la poudre à canon, et qu'en combinant avec elle la force d'un gaz hydrogène ou d'un autre quelconque, personne en France n'ait encore essayé de fabriquer des fusées à la Congrève. Leur inventeur, ce nouveau Prométhée qui semble avoir dérobé le feu du ciel pour armer sa nation de cette foudre nouvelle, ne trouvera-t-il donc aucun imitateur dans notre patrie qui lui fasse perdre un avantage dont l'Angleterre paraît si orgueilleuse, et dont elle est toujours prête d'abuser, lorsque son intérêt s'y trouve?

L'humanité nous empêcherait-elle de rechercher un moyen si puissant de destruction? Ce serait là un vain scrupule peu fondé. J'ai fait voir en son lieu qu'il n'y a de l'inhumanité dans cette arme nouvelle, qu'autant que les autres nations ne s'en servent pas; mais il est dans l'exacte justice de repousser la force par la force, et par les mêmes moyens ( dans une défense légitimée par le droit naturel ), qu'emploie une attaque du même genré. S'il en résulte une plus grande destruction de l'espèce humaine, ce ne peut être la faute de la nation qui se défend.

Serait-il raisonnable et prudent de proscrire l'invention de la poudre ou l'usage de la bayonnette sous ce vain prétexte? La nation qui déterminerait cette double suppression, serait bientôt subjuguée. Ce qui fonde la puissance acquise par la

le chemin planché aboutissant à celui de la tuilerie. C'est dans cette route bourbeuse qu'un caisson fut abandonné, et qu'ayant perdu un cheval de quatre qui étaient attelés aux pièces, il continua sa route avec trois, après en avoir coupé les traits. Pendant qu'il marche, retournons à la tour des Augustins qui devint le théâtre de plusieurs actions importantes dont je n'ai pas encore parlé.

Cette redoute ne se trouvant plus appuyée par sa droite, qui avait été forcée par la cavalerie anglaise de se replier, l'ennemi en profita pour s'emparer des ouvrages dont elle fesait partie. Il y entra pour ainsi dire alors sans résistance, venant d'être évacuée sur le revers de l'autre côté de la montagne qui regarde la ville. Les deux compagnies de Pomard et Lassé, qui avaient combattu si long-temps et si vaillamment le carré d'Ecossais formé dans le vallon en face de nos ouvrages, les suivirent, malgré leurs pertes, dans le mouvement qu'ils firent pour se rapprocher de la tour des Augustins. Ils tombèrent à découvert sur la

force, je l'ai dit et je le répète, c'est l'emploi extraordinaire d'un moyen de destruction plus considérable et inconnu; c'est d'essayer, par exemple, de renverser en masse et de fond en comble un grand port de mer que l'on jalouse, avec ses établissemens et ses vaisseaux, par la détonation épouvantable d'une explosion monstrueuse et fulminante, comme fit l'Angleterre sous Louis xiv, par la machine dite infernale qu'elle inventa pour détruire le port de Brest, au grand scandale de tout l'univers. Pour moi, je ne croirais pas blesser ma conscience en employant des fusées à la Congrève-contre un ennemi dont la rage mettrait en usage des moyens si atroces; et je me féliciterais d'être parvenu à les imiter, pour m'en servir sans scrupule, s'il m'en fournissait l'occasion par ses injustices.

redoute où d'autres Ecossais et Portugais venaient d'entrer, et les en chassèrent bayonnette en avant. Ceux-ci se répandirent sur la croupe de la montagne, fesant mine de vouloir les envelopper. Alors, menacés par des forces infiniment supérieures, ils furent obligés d'abandonner la redoute dégarnie. Les deux compagnies se retirèrent dans celle de la Colombette. Là, avant été renforcés par d'autres troupes de la division (\*), ces valeureux soldats se reportèrent encore tous ensemble sur la tour des Augustins, qu'ils reprirent d'assaut une seconde fois. C'est dans tous ces divers mouvemens que le général de division comte Harispe, et le général de brigade Bourot sous ses ordres, furent blessés. Les Ecossais sur-tout y firent des pertes énormes. Des débris de trois régimens on n'en forma plus qu'un seul; 700 furent enterrés dans un de ces retranchemens. Mais l'ennemi se renforçant par-tout malgré ses pertes, et cherchant encore à les envelopper, nos troupes se décidèrent à la retraite. Les unes descendirent lentement par le chemin de la Colombette du côté de la ville, disputant le terrain pied à pied, et se couvrant des tertres et des chemins creux, et les 10.º et 45.º se dirigeant vers les grandes redoutes, s'arrêtèrent au poste du pigeonnier de Carivenc (\*\*), au milieu du plateau, pendant plus d'une heure et demie, en face des ennemis qui étaient aux redoutes du centre avec de

<sup>(\*)</sup> C'est le fait contenu dans la relation du capitaine Martin.

<sup>(\*\*)</sup> Ce bâtiment ne se trouve point dans les anciennes cartes, parce qu'il a été construit nouvellement.

l'artillerie; ils l'avaient faite monter de front par les revers de la tour des Augustins, et à travers les retranchemens inférieurs dont j'ai fait remarquer les abatis dans la seconde partie. Ces deux régimens, auxquels s'étaient jointes les deux compagnies Pomard et Lassé, formèrent une ligne transversale sur le plateau, qui soutint, avec valeur et à découvert, ce poste périlleux pendant long-temps contre des forces immenses.

Les Anglais devenant toujours plus nombreux sur le plateau à mesure qu'ils développaient les masses qu'ils avaient agrumelées sur la butte Montaudran, se répandirent sur la croupe de la montagne du côté de la ville ; mais ils furent contenus d'un côté par la tête de pont des Demoiselles qui les battait sur leur gauche. Ils crurent pouvoir se porter encore impunément sur le pont de Guillemery pour entrer dans le faubourg Saint-Etienne. Mais les deux pièces de la maison Sacarin, et les quatre autres placées à droite de la maison Bataille, dont on n'avait pas eu le temps d'achever la redoute, ainsi que la belle résistance de la division Darmagnac, les tinrent longtemps fixés sur la hauteur sans qu'ils pussent déboucher, ni par le chemin de Balma, ni par celui de Lasbordes à droite du premier, ni par le chemin vieux et pavé de Montaudran. Alors notre ligne prenait depuis le pigeonnier Carivenc, couvrant les grandes redoutes du Calvinet, jusqu'à la maison Sacarin où elle s'appuyait; et là, formant un angle obtus du nord au midi, et passant par la redoute Bataille, elle convrait ainsi toutes les approches du canal jusqu'à la tête de pont des Demoiselles, dont l'artillerie balayait le rideau Montaudran sur la gauche. Là, formant un autre angle obtus, elle se mettait en contact avec nos tirailleurs, replacés sous la protection des pièces du pont, aux maisons du chemin de Lasbordes, dites Pastre, Dumouch, Fauré, jusqu'à celle de Courege près de Sypière. Cette ligne formait un fer à cheval très-ouvert, qui environnait et fesait face aux forces que l'ennemi avait sur la croupe de la montagne du côté de la ville.

Celui-ci sentant la nécessité de contrebattre nos batteries établies vers Sacarin et Bataille, plaça d'abord deux pièces dans la redoute de la Colombette d'où elles tiraient sur notre ligne de retraite; mais outre celles des maisons Bataille et Sacarin, les pièces placées devant le 47.° régiment, qui le protégeaient, fesaient un feu si terrible, qu'aucun coup ne portait à faux. Tout ce qui parut devant cette artillerie fut écrasé. L'ennemi ayant voulu lui opposer un pareil nombre de pièces, dans demi-heure elles furent démontées, les chevaux tués, et plus des trois quarts des canonniers mis hors de combat. A cinq heures ils essayèrent de porter plusieurs pièces sur la gauche; elles ne furent pas plus heureuses que les autres, tout fut détruit dans un instant.

La grosse artillerie des remparts, jouant en mêmetemps avec la plus grande vigueur, portait ses boulets jusqu'aux redoutes du centre. Une bombe fut si bien dirigée, qu'elle tomba au milieu de celle de la Colombette, où elle fit un carnage épouvantable. Elle était sous le commandement du chef de bataillon d'artillerie Gaillard, qui manqua de moyens pour pouvoir y faire transporter les trois autres pièces de 24 en position vers la tour du bourreau, sans quoi il aurait pulvérisé les masses renfermées dans l'espèce de fer à cheval que formait alors notre ligne.

C'est là que se plaça l'ancien capitaine d'artillerie J. B. Dupays, retraité après 34 ans de service, et marié à Toulouse où il est domicilié depuis plusieurs années. Instruit de l'attaque qui se préparait contre cette ville, il choisit son poste aux batteries du rempart, composées d'une grosse pièce et de deux mortiers à grandes dimensions. Ses longs services, son étude, et une grande expérience dans cette partie de l'art militaire, lui donnèrent lieu de penser que ses avis et ses conseils pourraient être de quelque utilité à la gloire de l'arme dans laquelle il a vieilli.

Il se plaça auprès de ces batteries de sa libre et franche volonté, s'étant fait connaître préalablement aux chefs des pièces. Ces braves reçurent ses avis avec le plus grand plaisir. Il les fixa sur les degrés qu'ils devaient donner, en augmentant ou en diminuant les charges, selon les distances que les projectiles, tels que les obus, les bombes ou les boulets avaient à parcourir. Cette manœuvre fut des plus heureuses. Tous ces fers coulés, des plus forts calibres, étaient dirigés avec tant de justesse, que chacun applaudissait aux effets terribles qu'ils produisaient chez l'ennemi, en tombant au milieu de leurs rangs qu'ils foudroyaient.

Il passa pour avoir été coupé en deux par un boulet ennemi; mais tout se réduisit à l'alarme que ce faux bruit avait donné à son épouse, étant sorti sain et sauf de cette longue et périlleuse affaire qui rend immortelle la gloire des armes françaises.

« Mon unique but (me dit l'estimable militaire-» qui m'a communiqué ce trait ) est de faire ressortir » une action que la modestie de ce vieil officier lui » fait tenir cachée (\*). »

(\*) LETTRE de remerciment à M. Madier, ancien lieutenant au 67.° régiment d'infanterie, qui m'a transmis ce fait.

#### Monsieur le Lieutenant,

J'ai reçu votre lettre par laquelle vous m'apprenez le généreux dévouement de l'ancien militaire M. J. B. Dupays, qui, après 34 ans de service, entendant sonner l'heure du combat, et dédaignant le repos que ses longues fatigues réclamaient, s'arrache à une famille éplorée pour voler à la voix de l'honneur, à la défense de la patrie, et se place de lui-même sur les remparts où était-son arme. C'est là qu'on l'a vu aider de toute son expérience l'activité de nos canomiers, en montrant au milieu du péril le sang froid d'un brave qui ne l'a jamais craint.

Vous avez continué, Monsieur, à servir votre pays, en m'apprenant ce beau trait qui l'honore. Pour vous en récompenser, je vous apprendrai, à mon tour, que j'ai en main de quoi faire pendant à votre tableau lorsqu'il en sera temps.

Il serait à souhaiter (et j'espère que mon vœu s'accomplira) que tous les militaires, en général, cédassent avec autant d'empressement que vous, Monsieur, à l'invitation que j'ai eu l'honneur de leur faire relativement aux renseignemens qu'ils peuvent me donner.

Je suis charmé, au surplus, que vous ayez consenti à ne pas taire votre nom. Les gens honnêtes n'éprouvent aucune répugnance à rendre justice aux belles actions des autres : cette espèce de générosité sera toujours la marque d'une belle ame, qui se fait un plaisir de sacrifier son amour-propre particulier au mérite par-tout Pendant les différens combats qui eurent lieu aux redoutes du centre, les Espagnols et les Portugais, massés vers le bois de Campardon ou de la Joncasse, dans le vallon de l'Ers, où ils étaient exposés au feu des grandes redoutes, élevèrent une batterie de trois pièces qui tirait sur notre ligne d'évacuation. Celle-ci ne cessa pourtant pas de protéger cette opération avec une bravoure et une constance inaltérables qui lui occasionnèrent des pertes; prouvant ainsi que les Français ne se laissent surpasser en rien de ce qui est généreux et grand par les étrangers, et qu'en profitant des bons exemples qu'on leur donne, ils deviennent à leur tour des modèles à imiter.

Dès que l'évacuation fut terminée pour les grandes redoutes, n.º 4 et 5, on descendit avec le 10.º régigiment vers celle de Lapujade, la plus avancée, (n.º 6, planche 7,) qui fut évacuée également par le chemin de la tuilerie, où l'on arrêta la ligne de retraite, pendant que les pièces filaient le long du canal pour les passer au pont de Guillemery, où l'on avait mis deux autres pièces en position pour les protéger.

Après l'évacuation, les Espagnols et les Portugais s'emparèrent des retranchemens inférieurs délaissés qui enveloppaient la base du Calvinet, et où il n'y avait plus personne.

où elle le trouve, et c'est précisément votre cas. Souffrez, Monsieur, que je vous le dise, en vous assurant que personne n'est avec plus de considération, Monsieur le lieutenant,

Votre dévoué serviteur,

L'Auteur du Précis historique de la bataille de Toulouse.

C'est alors qu'ils purent juger de la grandeur des sacrifices qu'ils avaient faits, par le nombre de cadavres dont cette pente, qu'ils furent obligés de traverser, était couverte.

Ils se portèrent vers la redoute de Lapujade qui eut la gloire d'ouvrir le matin et de terminer le soir le combat sur ce point, après avoir défendu ce poste important pendant toute la journée sans se décourager, ni se lasser un seul instant.

Un de leurs officiers y étant monté le premier et la trouvant abandonnée, s'éleva sur l'épaulement, fesant signe à sa troupe d'avancer et de venir s'en emparer. Il fut mis en joue et manqué par un sous-officier de notre arrière-garde. La balle lui occasionna un moment de distraction, en détachant de dessous ses pieds un échantillon du terrain qu'ils foulaient.

L'ennemi, avant de se porter sur cette redoute, se voyant maître des retranchemens inférieurs que son élévation sur le plateau le mettait à même de balayer en les prenant enfin de revers, avait cru d'abord ne pas trouver beaucoup de résistance aux grandes redoutes. Il environna avant l'évacuation celle en face du vallon contre laquelle il avait des vengeances à exercer, n'ayant pas cessé de faire feu sur lui de tous côtés pendant toute la journée.

Un régiment anglais soutenu par de la cavalerie de la même nation, sembla vouloir marcher à la redoute par derrière. Il était suivi par un corps espagnol qui l'attaqua de front et qui fut repoussé par deux pièces chargées à mitraille. Les Portugais vinrent ensuite, ralliant le peu d'Espagnols qui restaient. Ils furent eux-mêmes repoussés. Ils se rallièrent et revinrent encore à la charge une seconde fois. Derrière eux parurent les Écossais qui éprouvèrent à leur tour une grande perte. Ils furent suivis par un autre corps de la même nation qui marcha bayonnette en avant ; et malgré la foudre qui l'anéantissait partiellement, il parut braver sa destruction totale. Ses restes avançant toujours d'un pas ferme vers la redoute en affrontant la mort, y entrèrent lentement et peu à peu à mesure qu'on l'évacuait. Ils se hâtèrent alors d'y établir deux pièces avec lesquelles ils battirent à mitraille le régiment qui en sortait pour s'en aller à l'autre. Celui-ci revenant sur ses pas se dirigeait de nouveau sur elle pour la reprendre, lorsque les Portugais se mettant en tirailleurs leur en barrèrent le chemin, et les forcèrent à la retraite.

Pendant que cela se passait, le régiment anglais qui venait de laucer les Espagnols, les Portugais et les Écossais, fesant un demi-tour du côté de la ville, s'en retourna par un circuit joindre sa cavalerie; et les uns et les autres restèrent en observation.

C'est ainsi que le gros de leurs autres colonnes du vallon de l'Ers placées vis-à-vis le chemin de Balma, après avoir formé le centre de la ligne générale d'attaque de ce côté, avait resté aussi spectateur des efforts de leurs magnanimes alliés, se contentant de leur envoyer des officiers pour les diriger lorsqu'ils escaladaient de front, de droite et de gauche, sur les aîles, les hauteurs dont ils avaient été repoussés jusques-là, et qu'il devenait si essentiel pour eux d'emporter.

Il restait encore à prendre la seconde redoute triangulaire du côté de la ville. Elle était défendue par le 45.º qui avait juré de s'y faire enterrer plutôt que de la céder. Opiniatré dans cette résolution, isolant sa valeur particulière de celle de toute l'armée, il ne se montra sensible ni aux représentations, ni aux ordres même du général en chef, que lorsqu'il lui eut fait signifier qu'il allait l'abandonner à lui-même, s'il ne consentait à suivre le mouvement de retraite. C'est alors seulement qu'il sortit de ce cimetière que son courage exalté venait de couvrir de morts et de mourans. Il fit des pertes si considérables, que ses débris ne dépassaient pas 15 à 16 hommes par compagnie; mutilés et couverts de poussière et de sang, ils attestaient leur haute valeur en même-temps qu'ils excitaient l'horreur et la pitié tout ensemble.

L'odeur fétide qui s'exhalait dans la suite de cette redoute pendant les chaleurs, ne permettait guère à ceux dont l'odorat est délicat de rester long-temps dans son enceinte (\*).

Un témoin oculaire qui visita la pente de la montagne du côté de la ville, l'après-midi vers le soir, estima que le nombre des blessés dont le champ de

<sup>(\*)</sup> Les naturalistes n'apprendront peut-être pas avec indifférence un fait particulier que j'ai observé dans cette redoute. Des fourmis aîlées marchant par troupe, suivaient par-tout le corps humain. Je fis remarquer cette singularité à un second qui était avec moi. De quelque côté que nous passassions, elles venaient toujours à nous. Je pense qu'elles nous dûrent voir partir avec regret. Il y a apparence que c'était un produit de la corruption.

bataille était couvert dans ce moment pouvait se porter à 1500.

Les tertres, les chemins creux en étaient comblés, tant des nôtres que de ceux de l'ennemi; mais celui-ci sur-tout semblait avoir semé les siens depuis Croix-Daurade, Lapujade, le vallon de l'Ers, Montaudran et le pont des Demoiselles, jusques à l'embouchure du canal; et de là, au sommet du Calvinet, comme s'il avait voulu avec les traces de son sang marquer toute l'étendue du terrain qu'il avait parcouru.

Il est temps de faire connaître un trait digne d'être transmis à la postérité: il est d'autant plus honorable qu'il réunit toutes les vertus guerrières, le courage, l'amour de la patrie, l'amitié fraternelle, principe d'un dévouement sublime; en un mot, on trouve là réunis plusieurs grands traits dont un seul suffirait pour illustrer.

Jean-Pierre-Alexandre Crispy, sous-lieutenant au 120.° régiment de ligne, et Jean-Auguste Crispy, son frère, chevalier de l'ordre royal d'Espagne, et lieutenant de voltigeurs au même régiment, combattaient à peu de distance l'un de l'autre.

Le premier avait déjà reçu une blessure qui lui avait traversé le bras droit; mais sier de servir sa patrie, il ne voulut point abandonner le combat, malgré l'invitation qu'il en reçut de ses chess.

Vers les trois heures de l'après-midi, au moment où les Anglo-Portugais et les Espagnols étaient au point de forcer les redoutes du faubourg Guillemery, au plus fort de la mêlée, il reçoit une seconde balle qui le frappe si fort au milieu de la joue gauche, sur la jugulaire de son schakos, qu'il tombe roide sur le carreau.

Dans ce moment, Jean-Auguste qui soutenait la retraite avec les voltigeurs apprend ce malheur : il vole au secours de son frère, renverse tout ce qui s'oppose à son passage, et parvient enfin à le joindre et à le relever. Là entouré d'ennemis ils font des prodiges de valeur; mais dans ce moment même, Jean-Auguste qui soutenait son frère est lui-même frappé d'un coup de feu, à bout portant, qui lui traverse la poitrine. Alexandre qui avait été secouru par lui, veut à son tour le soutenir et l'emporter s'il lui est possible : ils y parvenaient en combattant de leurs épées l'un et l'autre; mais Auguste épuisé par la perte de son sang tombe en disant à son frère : laisse-moi et sauve ta vie. Ce furent ses dernières paroles. Alexandre accablé par le nombre, épuisé par ses deux blessures, couvert de sang, et son épée à moitié rompue, prend à regret le parti de se retirer : en s'ouvrant de nouveau un chemin avec son épée, il parvient à rejoindre son régiment au pont de Guillemery, d'où un sapeur le conduisit à la maison paternelle (\*).

<sup>(\*)</sup> Ils étaient fils de Germain Crispy, officier au 54. e régiment de ligne, retiré à Toulouse pour cause de la perte de la jambe droite, qui lui fut emportée par un coup de canon, en combattant contre les Anglo-Russes débarqués dans la Hollande.

Ils avaient un troisième frère, Louis Crispy, aussi lieutenant au 20.º régiment, qui, à la bataille du 27 Février à Ortez, eut le corps traversé de part en part par un éclat d'obus; ce qui lui a fait obtenir sa retraite.

Pendant l'évacuation, le bronze mugissait toujours dans les airs et prolongeait la terreur dont les ames timides étaient agitées. Il semblait vouloir achever de foudroyer avant la nuit les braves de toute nation qui couvraient la montagne du côté de la ville. Le champ de bataille était encore assez vaste ; il s'étendait depuis la route d'Alby au nord jusqu'au chemin de Montaudran au midi, et présentait grand nombre de victimes nouvelles à faire. L'impitoyable mort, ne craignant plus de se voir enlever sa proie qu'elle avait entassée dans la profondeur des chemins, dans les retranchemens et dans les redoutes, trouvant que sa faux était trop lente à la servir, était montée sur un char enslammé. De là, nouveau Jupiter, tenant la foudre à la main, elle poussait des cris funèbres dont elle épouvantait les restes infortunés échappés à sa rage. Non contente d'avoir ouvert tant de cimetières sur les deux pentes du plateau, elle semblait ambitionner encore de les réunir des deux côtés pour n'en faire qu'un seul où ses vœux appelaient toute l'espèce humaine.

Les Anglais, siers de leurs avantages, auraient voulu toujours avancer vers la ville; les Français, indignés d'être forcés par le nombre, de leur abandonner un pouce de terrain, continuaient, en combattant toujours, de tenir cette attitude, qui, en perpétuant les combats, annonce encore la vengeance. Toutes les hauteurs étaient garnies de l'artillerie des premiers; la ligne de retraite de celle des seconds. Placée en avant et en arrière du canal, elle lui répondait avec avantage. Quoique les uns parussent

devoir réduire leurs ennemis au silence à cause de l'élévation qui les fesait dominer sur eux; cependant ceux-ci étaient beaucoup plus surs des effets qu'ils voulaient produire, parce que les tertres et les escarpemens mettaient ceux d'en bas à l'abri des coups de ceux d'en haut, qui, restant à découvert, ne pouvaient eux-mêmes descendre pour venir combattre de plus près sans se faire exterminer.

Il résulta de cette nouvelle disposition du champ de bataille, que les Anglais cherchèrent à démonter nos pièces dont ils ressentaient si vivement les effets. Cette riposte sur tous les points qui leur nuisaient, était naturelle, et trop bien autorisée par les lois de la guerre et la nécessité d'une défense légitime, pour que les habitans de Toulouse puissent trouver mauvais d'en avoir recu quelques éclaboussures. Il faut être juste, et l'être sur-tout davantage que ceux dont l'animosité, suscitée par l'esprit de parti, a imaginé de pouvoir mettre sur le compte des Français mêmes les malheurs qui avaient pu en résulter; non pas comme étant la suite de l'armement des remparts. mais comme étant le produit direct de leurs pièces, qui, selon eux, tiraient sur la ville; supposition aussi indigne qu'absurde, qu'ils pourraient faire tout au plus, si les pièces de canon envoyaient leurs boulets par la culasse.

D'ailleurs les boulets anglais sont très-différens de ceux des français, soit par le calibre, soit par le fini de la fabrication. Il n'est pas difficile d'en voir chez des particuliers de la place des Carmes, où il en tomba plusieurs qui contrebattaient sans doute le pont des Demoiselles, lorsque le plateau se trouva garni d'artillerie ennemie.

C'est ainsi qu'un colbac à pied tenant par la bride le cheval de son maître, au grand rond (\*), attendait qu'il revînt, d'autant plus patiemment, qu'il considérait ce qui se passait vers la hauteur. Un boulet auquel il ne pensait guère traverse le cou du cheval, le frappe lui-même à l'épaule, le renverse, et les deux corps tombent l'un sur l'autre.

Un second fit chez le sieur Prévot père, marchand de graine sur la place des Carmes, un de ces coups dont on attribue toujours les circonstances singulières au hasard, quoique rien ne puisse arriver dans ce monde sans cause.

L'après-midi, un de ses fils, enfant de 10 à 12 ans, regardait attentivement le côté d'où venait le bruit du canon par une petite fenêtre d'un troisième étage, tournant sur la place, en face de la hauteur où l'on se battait. Il avait la tête et le bras appuyés contre le jambage de droite. Leur jardinier était à celui de gauche : celui-ci apercevant en l'air un objet qui se dirigeait rapidement vers eux, n'eut que le temps de renverser l'enfant sur du foin qui couvrait le plancher. Un boulet frappe le montant, et plante la panture par les deux bouts au plafond d'un côté, et à une poutre de l'autre, de manière à former avec le tout un angle droit qui existe encore en l'air.

Ce boulet traversa en outre une porte mitoyenne, et laboura la brique du carrellement entre les jambes du frère du jardinier sans le blesser; battit un mur

<sup>(\*)</sup> Promenade au centre de l'Esplanade.

dont il jeta la brique dans une cour sans pouvoir le percer en entier; déplaça un autre montant de fenêtre, en bois de chêne, d'environ 2 pouces, et s'éteignit en roulant dans l'appartement.

On ne finirait pas si l'on voulait rapporter toutes les particularités qui se sont faites remarquer dans cette bataille. La vaste étendue des localités et leur variété ne permettront jamais d'en faire un recueil complet. La nature du terrain a fourni par ses innombrables coupures, par ses escarpemens multipliés, ses fossés, ses ravins, ses haies et ses chemins creux, mille occasions de faire éclore des combats partiels où les guerriers des deux armées ont pu montrer le courage indomptable qui les portait réciproquement à s'entre-détruire.

Il est plusieurs de ces traits qui mériteraient d'être cités. Je me borne à ceux-ci:

Pendant que le général en chef d'artillerie, le baron de Tirlet, donnait ses ordres en avant de la maison Sacarin, quelques Écossais se glissant à la faveur des chemins creux, sur ses derrières, exécutaient un double projet : celui de faire prisonnier un de ses officiers, et celui d'enclouer les pièces de la batterie. Ils furent aperçus des soldats du train. Avertis à temps et indignés de leur audace, qui était pour le moins aussi louable qu'imprudente, ils montèrent tout de suite à cheval et les sabrèrent.

Un autre élevé sur un tertre avec une arme avantageuse, atteignait de ce poste éminent tous les Français qui passaient à une distance d'où la riposte ne pouvait le toucher lui-même avec une arme ordi-

naire. Dans ce poste, il fesait le pendant du Français perché sur les toits du faubourg Saint-Cyprien. Il devenait important pour le salut de tous de le déloger.

Le capitaine Pomard voulut bien se charger de ce soin, et hasarder sa vie pour sauver celle des autres. Il placa un bon tirailleur en embuscade dans le chemin au-dessous ; et montant lui-même par-dessus le terrain, il fit signe à l'Ecossais d'avancer, lui fesant entendre qu'il l'attendait. Celui-ci tire, et le capitaine courant en zig-zag évite le coup. L'Ecossais se livre, court après lui. Le tirailleur embusqué sort de son gîte, l'ajuste, et le couche par terre.

Un Français, ayant pris poste au milieu d'un champ, était si leste à charger et recharger son fusil, qu'un instant lui suffisait pour faire une victime. Il en était déjà entouré, quand plusieurs ennemis, s'en étant apercus, se réunirent en embuscade, et saisirent adroitement l'instant où il venait de décharger son arme, pour le tirer en l'air, au moment où, les ayant découverts, il se mettait à courir afin d'éviter la mort. Ce feu de peloton les vengea complétement. Il était difficile qu'il pût leur échapper.

Je ne saurais passer sous silence l'action d'un Portugais, qui, ayant été blessé à la jambe, se met sous un escarpement, charge son fusil, sort son mouchoir, en enveloppe sa blessure. -- Il voit passer un Français, tire dessus et le tue. Il recharge, toujours assis, reprend son pansement, voit passer un autre Français, l'ajuste et le tue encore. Il en avait déjà couché plusieurs de cette manière, lorsqu'on s'apercut qu'il était environné de morts ou de blessés. Son

heure était venue ; il succomba sans pouvoir faire un pas pour éviter la mort.

Cependant la retraite s'exécutait pied à pied, soutenue et protégée par les pièces de Sacarin et Bataille, par deux autres dont fut armé le pont de Guillemery, et par la belle action de la seconde brigade de la division Darmagnac. Le parc de l'armée eut ainsi le temps d'entrer dans la ville. Les places, sur-tout celle des Carmes, en étaient pleines.

Nous avions dans ce moment des conscrits abrités derrière les murs de terre qui longent le chemin bordant le canal, par où nos troupes se retiraient dans le faubourg Saint-Etienne, en descendant des redoutes. Une erreur peu excusable les leur fesant prendre pour des ennemis, ils tiraient sur elles. Le capitaine Pomard, qui s'est montré dans tant d'occasions ce jour-là, se porta, l'épée à la main, sur l'officier qui les commandait. C'est un service de plus qu'il rendit à l'armée, en paralysant leur maladresse, et la mettant hors d'état de nuire.

Pour faire diversion à tant de faits affligeans, j'en citerai un qui fait trop d'honneur aux deux partis pour le passer sous silence, quoiqu'il interrompe ma narration.

Un Français, après avoir été sabré en plusieurs parties du corps, s'en allait tout contrefait par les rues de Toulouse. Quelque temps après la bataille, il fut rencontré et reconnu par un officier anglais qui lui dit: -- N'as-tu pas été blessé dans telle affaire et dans tel endroit. -- Pardonnez-moi, dit le Français. -- Et bien, répondit l'Anglais, tu m'as blessé

moi-même en te battant contre un plus grand nombre. Tu es un des meilleurs soldats de l'armée française. Agrée que je te régale, et prends ces guinées que je dois à ta haute valeur. -- Gardez votre argent; vous êtes si bon garçon, répondit le Français, que j'ai regret de vous avoir blessé.

Voilà deux caractères nationaux bien marqués et bien peints. -- L'Anglais rend hommage à la valeur par-tout où il la trouve; cet hommage suppose dans l'ame de la grandeur. -- Le Français prouve que sa valeur n'est point vénale: il ne croit pas que l'or puisse payer le sang d'un brave. Hors du combat il est sensible au mal qu'il a fait à l'ennemi. La pitié répand sur son héroïsme une teinte touchante qui pénètre les cœurs. Tous les deux sont grands; tous les deux méritaient de trouver un ami dans l'objet de leur fureur martiale, et cette récompense, aussi solide qu'honorable, fut bien au-dessus du frêle laurier que distribue la victoire.

La nuit approchant, l'ennemi alla chercher forcément quelque repos au sommet du signal de Calvinet. Le silence, muet de sa nature, n'y parlait pas, mais il poussait des gémissemens confus qui perçaient l'ame. L'ennemi était trop fatigué pour les entendre.

A neuf heures du soir les pièces de la tête du pont des Demoiselles, commandées par le lieutenant Marcoux, terminèrent la fatale journée par une dernière explosion qui sonna la retraite; et avertit ceux qui n'étaient ni morts ni blessés de préparer leurs armes pour le lendemain.

Cependant les Français avaient besoin de prendre

quelques momens de repos pour se refaire de tant de fatigues de toute espèce, un grand nombre d'entr'eux s'étant battus à jeûn; et de son côté, l'ennemi avait trop de morts et de blessés pour pouvoir recommencer au jour la même scène.

La ville néanmoins était dans l'effroi, les Anglais se vantant sur toute la ligne d'avoir les moyens de l'incendier avec leurs fusées à la Congrève. C'était pour en terrorifier les habitans, et les soulever contre l'armée.

Ils ont ensuite nié qu'ils en eussent l'intention, ni même que la chose leur fût possible. Mais quoiqu'il fût aisé de leur prouver le contraire, je passe làdessus. Le duc de Dalmatie aima mieux céder le poste, que d'exposer une ville si intéressante à une destruction si justement redoutée des habitans.

Il se borna à soutenir sa ligne toute la journée du lendemain. On voyait les sentinelles avancées promener en face, ou à côté les unes des autres dans les champs, et même se parler, pendant que les blessés portés en ville recevaient les secours réclamés par leur triste situation.

Ce furent ces derniers que les Anglais firent prisonniers lorsqu'ils furent entrés dans la ville, et cet avantage si facile n'ajouta rien à leur gloire, puisque tout ce qui avait pu marcher ou souffrir le transport avec armes ou sans armes, fut évacué le lendemain au soir dans la nuit. Ils filèrent avec toute l'armée vers une forte position que le duc de Dalmatie avait choisie à Avignonnet, où, devenu inexpugnable, il attendit l'ennemi de pied ferme. Mais ce n'était pas des combats que cet ennemi cherchait; car il ne lui manquait plus qu'une victoire de cette espèce pour compromettre son salut, ou l'anéantir tout-à-fait.

Aucun pont du canal, voisin de la ville, ne fut détruit. On se contenta de couper les autres, et cette mesure suffit pour mettre l'armée à l'abri de toute attaque pendant sa marche qui s'exécuta dans le plus grand ordre.

Ainsi se termina cette terrible lutte dont la vanité de l'ennemi sut tirer assez de parti, pour faire croire à toute l'Europe que nous avions été complétement battus.

« L'ennemi a effectué sa retraite la nuit dernière » (dit le Star), laissant en notre pouvoir le général » d'Harispe, le général Burrot, le général Saint-» Hilaire, et 1600 prisonniers. Nous avons pris une » pièce de canon sur le champ de bataille. »

Il ne manque à cette relation qu'un seul mot (blessés): ils étaient tous dans leur lit que l'armée n'avait pas pu évacuer comme les effets militaires.

Quant à la pièce de canon, on sait qu'elle fut laissée et enclouée dans un bourbier en descendant la côte, et non prise de vive force sur le champ de bataille.

Cette prétendue victoire offre une particularité fort remarquable; c'est que les vaineus couchèrent en ville s'ils voulurent, et que les vainqueurs couchèrent forcément à la belle étoile. C'est qu'avec l'artillerie, placée en dedans de l'enceinte du canal, aux cimetières de Saint-Sernin, de Saint-Jérôme, de SaintEtienne et de Notre-Dame du Taur, en-deçà du canal, on les obligea de remonter sur le plateau, et d'aller bivaquer dans les redoutes qu'ils avaient prises, ou plutôt qu'on leur avait abandonnées, au milieu des cadavres et des mourans.

Inutilement donc voudrait-on représenter, ou faire considérer la bataille de Toulouse comme un échec pour l'armée française. Les ennemis de sa gloire, quels qu'ils soient, et sous quelques couleurs qu'ils se montrent, ne réussiront pas à flétrir ses lauriers, encore moins à la déshonorer. Ceux qui ne la jugeraient que d'après la position critique où elle s'est trouvée pour s'enhardir à de nouvelles entreprises, pourraient se tromper dans leurs calculs.

Lorsqu'on a passé vingt-quatre heures sur le champ de bataille, où l'on a combattu déjà pendant plus d'un jour, avec une poignée de braves, des forces infiniment supérieures, quoiqu'ils manquassent de plusieurs objets indispensables, quoiqu'une grande partie de la troupe fût de nouvelle levée, quoiqu'une réserve considérable n'ait pas toute combattu; qu'on s'est retiré ensuite volontairement avec artillerie , armes et bagage, emmenant tous les blessés qui ont pu marcher ou souffrir le transport; en un mot, avec tous les honneurs de la guerre, en présence d'un ennemi très-supérieur en nombre, qui échoue complétement dans sa poursuite, ainsi que dans son projet de la couper, et cela uniquement pour éviter la destruction d'une ville où l'on pouvait se défendre encore; il n'est pas vrai, et personne ne peut dire qu'elle ait été vaincue.

### a AVIS AU LECTEUR.

Tous les numéros désignés dans la carte générale se rapportent à elle seule.

Les numéros des autres sont relatifs à chaque planche et à chaque figure des développemens.

Au surplus, n'ayant pas d'abord jugé nécessaire de consulter l'ouvrage de M. Alphonse de Beauchamp, intitulé : Histoire de la Campagne de 1814, et de la restauration de la Monarchie française, que je prévoyais ne pouvoir rien ajouter aux matériaux dont j'étais déjà fourni relativement à la bataille de Toulouse, j'ai été cependant curieux de l'examiner avant de livrer entièrement le mien à l'impression. J'ai dû être plus surpris qu'un autre, en voyant la manière dont les faits les plus notoires y sont présentés, et n'ai pas cru devoir laisser subsister des erreurs dont l'Europe entière serait la dupe, ainsi que la postérité, outre qu'elles tourneraient contre moi ; c'est ce qui m'a fait sentir la nécessité d'une réponse que je n'ai faite qu'à regret, en me renfermant uniquement dans mon sujet.

COUP

# COUP D'OEIL

Sur la description qu'a faite de la Bataille de Toulouse, du 10 Avril 1814, M. Alphonse de Beauchamp, dans son Histoire de la Campagne de 1814, et de la restauration de la Monarchie française.

Quand on a un talent aussi distingué que celui de M. Alphonse de Beauchamp, on devrait être plus heureux à faire adopter aveuglément toutes ses idées sur quelque matière que ce soit, et sur-tout à reamontrer la vérité dans celles du moins qu'il met au jour sur des événemens assez connus de tout le monde, pour qu'on sache à quoi s'en tenir.

Si l'éloquence suffisait pour décrire un fait historique de manière à le rendre digne des regards et de l'estime de la postérité, sa bataille de Toulouse percerait à coup sûr les siècles. Mais nos petits-fils désireront, ainsi que nous, qu'on les entretienne de ce qui s'est passé avant eux là-dessus, et non de ce qu'a pu imaginer un de nos contemporains qui a cru pouvoir donner une autre physionomie à cette bataille.

Rien ne saurait dénaturer un fait, et sa vérité reste tellement indépendante des événemens, qu'elle brave toutes les contradictions : car si les contemporains refusaient de l'entendre, un papier fidèle et secret dépositaire irait à coup sûr instruire l'avenir de la violence que lui aurait fait le présent. On ne saurait donc la soustraire ou la dissimuler sans s'exposer à s'entendre accuser d'ignorance ou de mauvaise foi, et cette accusation me serait trop pénible pour que je me permisse de la diriger contre M. Alphonse de Beauchamp. J'aime bien mieux croire que, pressé par la nature de son travail, il a négligé de prendre des informations exactes avant de mettre la main à la plume, pour donner au public des détails qu'il ne connaissait pas assez bien.

C'est une supposition qu'a faite, ainsi que moi, le Journal de Toulouse, lorsqu'il a relevé quelquesunes de ses erreurs relatives à la garde urbaine de cette ville.

La vérité devrait plaire à tout le monde; mais iln'en est pas ainsi. L'historien, toujours obligé de la
dire lorsqu'elle est parvenue à sa connaissance, se
fait des ennemis s'il veut être exact, parce que ses
lecteurs sont souvent dominés par des passions qui
non-seulement ne s'en accommodent pas, mais encore en sont vivement choquées. C'est ce qui a fait
que certaines personnes, trop prévenues pour se
montrer impartiales, ou trop jalouses pour me rendre justice, m'ont accusé moi-même d'infidélité,
sans se mettre en peine de me prouver cette accusation banale, et cela parce que je l'ai dite sans fard,
et un peu trop crûment peut-être. Elles ont fait
précisément le contraire de ce qu'elles auraient dû
faire; car il fallait me louer et de ma frauchise et

de mon courage, en se reportant sur-tout à l'époque où j'ai entrepris et commencé un si grand ouvrage.

La vérité, en un mot, est la propriété de tout le monde, comme elle est celle de tous les partiset de tous les siècles. Si d'une part on ne peut la dénier à un ennemi sans injustice, de l'autre on peut encore moins se coaliser avec lui pour la dénier à son pays sans renoncer à sa patrie.

Quoique je ne sois pas assez présomptueux pour oser me flatter d'avoir fait un ouvrage sans défaut, il doit cependant m'être permis de croire qu'aucun autre n'a donné jusqu'ici des idées plus précises, et des détails plus intéressans sur cette bataille que le mien; et la raison en est que je n'ai pas pris une relation étrangère et ennemie pour base, mais les événemens même dont j'ai été le témoin, soit par mes propres yeux, soit par ceux d'autres personnes dignes de foi, ou qui ont été acteurs dans cette grande scène.

Extrait de l'ouvrage de M. Alphonse de Beauchamp, avec la réponse article par article.

## N.º 1.

« Les forces du maréchal Soult s'élevaient à 4000 » chevaux, 18,000 soldats aguerris et à 6000 cons-» crits, parmi lesquels 4000 étaient mal armés et » hors d'état de se battre. »

Il s'en faut bien que notre cavalerie se portât à ce nombre, outre qu'elle n'était presque composée que de débris. Et quant au reste de l'armée, il est étonnant, après avoir vu la manière dont le rapport de M. de Beauchamp est dressé, qu'il ait pu se résoudre à faire l'aveu de cette faiblesse.

### N.º 2.

«Requis de vive force.... Les Toulousains mirent » la main à la pioche et à la pelle. »

Ce qui veut dire, je crois, qu'ils y furent forcés, d'où il est aisé de conclure que, sans cela, ils n'auraient pas montré tant de zèle pour élever des fortifications qui devaient les garantir de l'ennemi, eux et leurs propriétés. Cette supposition implique avec le zèle consigné dans l'article ci-après.

Le maréchal aussi mit la main à l'œuvre, et plusieurs généraux aidèrent à remplir de terre les tonneaux destinés au gabionnage. Pourquoi n'en avoir pas parlé? C'est qu'on ne le savait peut-être pas.

### N.º 3.

« En trois fois vingt-quatre heures ils créèrent un » chef-d'œuvre de l'art. »

Ce n'est pas eux qui le créèrent ; c'est le talent des ingénieurs. Ils ne firent que l'exécuter , et ils n'étaient pas seuls.

« Monument de la vivacité de leur caractère, »

Les Toulousains ne seront pas assez injustes que de prendre toutes ces louanges pour leur compte particulier. Il fallait dire : « La vivacité du caractère français. » Cette expression ainsi généralisée est

seule capable de rendre justice et à leur zèle, et aux immenses travaux de l'armée, dont l'importance peut se placer au premier rang sans faire tort aux habitans de cette grande ville.

# N.º 4.

« Ces préparatifs étant achevés, le maréchal Soult » fit rompre tous les ponts sur l'Ers à portée de l'ar-» mée ennemie, et par où elle eût pu aborder la » droite de sa position. »

M. de Beauchamp a sans doute voulu dire la gauche. Tous ces ponts étaient situés le long de la ligne. Par le premier, au nord-ouest, on pouvait aborder cette gauche; par le dernier, au sud-est, on pouvait aborder sa droite. Mais si tous les ponts avaient été coupés, notamment ces deux-là, dont celui de gauche était à Croix-Daurade, et celui de droite à Montaudran, l'ennemi aurait-il pu s'en emparer?

N'ai-je pas d'ailleurs fait voir que celui de Lasbordes fut seulement détruit dans la matinée du 10, jour de la bataille?

# N.º 5.

« L'armée de lord Wellington était forte de 10» » à 12,000 hommes de cavalerie. »

Elle en avait davantage. Toutes ses forces ne se sont pas montrées dans Toulouse; mais grand nombre d'elles en a passé assez près en s'en allant, pour emporter le regret de n'avoir pu entrer dans cette ville.

« Et de 40 à 50,000 combattans. »

M. de Beauchamp pourrait doubler le premier

terme pour approcher davantage de la vérité, d'après les déclarations qu'on attribue à son général même. D'ailleurs, le passage d'une partie de cette armée par Muret offre seul plus de 60,000 hommes, sans compter ce qui se dirigea par Auch, etc.

Je tiens d'un général de brigade que nos positions du signal de Calvinet, gardées par environ 6000 hommes, furent attaquées par 60,000 ennemis.

### N.º 6.

« Vivres, convois, munitions, tout arrivait en » abondance au camp de Wellington,.... tandis que » l'armée du maréchal Soult, dénuée de tout, ne » voyait rien arriver de ce qui était requis et fourni.»

On dirait que M. de Beauchamp a voulu montrer par ce passage que la présence de notre armée n'était pas agréable à tous les habitans; mais il a bien mieux réussi à prouver la différence de situation où se trouvaient les deux généraux, différence dont j'avais donné déjà une idée dans ma première partie, qui fait ressortir le talent du général français.

Au surplus, on m'a reproché d'avoir fait perdre expressément du temps aux Anglais, en les fesant embourber à Nailloux, Monjead, etc. à travers le Lauragais montueux, d'où ils eurent bien de la peine à s'en retourner; je renvoie ces critiques au passage de M. de Beauchamp qui relate ce fait, page 475 du second volume, attesté d'ailleurs par mille témoins, indépendamment de la lettre écrite à cette occasion au maire de Monjead.

# N.º 7.

« Wellington jugea qu'il ne lui restait d'autre parti » à prendre que d'attaquer le maréchal Soult dans » sa position retranchée. »

Je crois avoir prouvé le contraire, en deux mots, dans ma première partie; et tous les militaires conviennent que j'ai raison, puisqu'il existe un grand chemin de Pamiers à Castelnaudary, d'où il pouvait revenir aisément par la route du Bas-Languedoc sur le faubourg Saint-Michel, qui était le moins défendu par de l'artillerie; outre qu'alors il nous coupait la retraite de ce côté; isolait nos autres fortifications, ainsi que l'armée; interceptait toute l'évacuation des effets militaires; enlevait la réserve du Busca, prenait de revers le pont des Demoiselles, et entrait facilement dans la ville, en laissant quelques forces en face de toutes nos positions, soit de Saint-Cyprien, soit de l'Ers, pour les tenir en échec et les bloquer.

Les plus grands généraux peuvent se tromper. Ce n'est pas d'après leur nom, ou leur réputation, qu'il faut juger leurs opérations. J'ai rendu justice au plan d'attaque de lord Wellington sur le point de l'Ers, suivant ma manière de voir, et cela contre l'avis de nos propres généraux qui l'ont regardé comme imprudent, quoiqu'il ait été couronné du succès. Les erreurs même d'un historien devenant la propriété du public par la notoriété qu'il leur donne, je lui devais compte de la mienne, puisque c'est à lui qu'appartient le droit de la redresser. Que faudrait-il de plus pour paraître impartial à bien des gens? Il

faudrait sans doute dire comme eux; mais ce serait trop exiger de moi. Je suis ennemi de l'arbitraire comme il convient de l'être, lorsqu'il devient tyrannique, et je ne l'approuve alors nulle part, me rappelant toujours que je suis homme, et n'oubliant sur-tout jamais que je suis Français, et Français ami de l'ordre.

#### N.º 8.

« Dans la nuit du 7 au 8, lord Wellington, à » l'insçu du maréchal Soult, fit jeter un pont de ba» teaux sur la Garonne au village de Bauzelle. »

Ce qui prouve invinciblement que ce premier passage ne s'effectua pas à l'insçu du maréchal, c'est sa lettre du 4, écrite à quatre heures du matin au général Travot, qui lui ordonne de réunir la réserve, en lui donnant connaissance dudit passage effectué au-dessous de Seil, entre cet endroit et Grenade, et non à Bauzelle, comme je l'avais d'abord cru moi-même; ni du 7 au 8, comme l'avance M. de Beauchamp, d'après une relation ennemie qui dissimule la rupture de ce premier pont.

Quant au corps espagnol et portugais, il était beaucoup plus nombreux qu'il n'est dit dans cet ouvrage; la prudence exigeait qu'il fût assez fort pour pouvoir résister en cas d'attaque; ainsi on peut doubler sans risque. Je tiens de plusieurs soldats espagnols et portugais que le nombre des uns se portait de 13 à 14,000, et celui des autres à 15,000.

# N.º 9.

a Le 18.º de hussards anglais, commandé par le

» colonel Vivian, chargea un corps.... de cavale-» rie, le chassa au-delà du village de Croix-Dau-» rade, etc. »

Pourquoi M. de Beauchamp n'a-t-il pas dit comme l'original, un corps supérieur de cavalerie? Sa copie aurait été plus fidèle; un mot de plus ne lui aurait pas coûté grand chose, aurait humilié davantage notre armée, et relevé un peu plus la gloire de l'ennemi.

#### N.º 10.

«Ce premier succès mit Wellington en possession » d'un pont important sur la rivière de l'Ers, » (page 377). »

Ils n'étaient donc pas tous coupés, encore un coup. Pourquoi avancer des contradictions aussi manifestes qui se réfutent d'elles-mêmes?

Je n'entre point dans la discussion de l'affaire de Montauban relativement à l'arrestation de quelques particuliers venant de Paris ; affaire sur laquelle je ne préjuge rien, qui est d'ailleurs portée devant les tribunaux dans le moment où j'écris, et ne me regarde pas.

Je n'examinerai pas non plus si l'ennemi, ayant le champ libre, avait pu connaître par le Moniteur, venu de Bordeaux ou d'ailleurs indirectement, les événemens qui avaient eu lieu, ou qui se préparaient à Paris avant le jour de la bataille; examen que j'ai eu le bon esprit d'éluder dans mon ouvrage: mais les bruits publics suffisaient sans doute pour devoir faire suspendre l'attaque, et alors le maréchal Soult

ne se serait pas défendu. Il était si peu disposé à faire répandre le sang, qu'il avait demandé une suspension d'armes de huit jours pour lui donner le temps de connaître les événemens de Paris, qui lui fut refusée. Je n'avance rien à cet égard que je ne sois en état de prouver. Si sa demande lui avait été accordée, ce ne serait plus alors 10 ou 12,000 braves qui auraient été conservés, mais une vingtaine de mille au moins.

Quant à ceux qui prétendent que le maréchal aurait dû céder le terrain sans combattre, la même indignation qui anima sa belle défense m'empêche moi-même de leur répondre.

#### N.º 11.

« Déjà Wellington, voulant abréger la communi-» cation du corps espagnol.... avec le corps du gé-» néral Hill, venait de faire transporter plus haut le » pont jeté sur cette rivière. »

Le copiste de M. de Beauchamp n'a pas manqué de copier aussi le prétexte de ce changement. La véritable raison est que le premier pont avait été rompu le 4 par les Français, et qu'on le rétablit ailleurs, en un endroit plus commode, du 7 au 8, conformément à la remarque que j'en ai faite dans ma première partie.

# N.º 12.

« A sept heures du matin l'action commença vers » l'embouchure du canal, sous les hangars destinés » aux embarcations, etc. » (page 480). Le hangar ne fut attaqué qu'après que les Français eurent été forcés d'abandonner le château, ainsi que le bois du Petit-Gragnague; et enfin, la maison même d'administration du canal, par le canon de l'ennemi placé en-delà de la Garonne, comme on l'aura vu dans ma description de cette attaque.

Celle de Saint-Cyprien avait commencé encore de meilleure heure.

#### N.º 13.

« L'intention du maréchal Soult était de foudroyer » l'armée combinée, de saisir l'instant favorable pour » l'attaquer à l'improviste, et de couper sa ligne par » une charge hardie et décisive. »

L'ennemi, le voyant venir de tous les points, ne pouvait être attaqué à l'improviste. Ce sont là de ces mots dont un auteur fécond se sert pour composer des batailles. A l'exception de sa ligne de gauche, qui, en longeant l'Ers, parut voler isolément vers Montaudran, tout le reste se massa de manière à offrir un front redoutable qui laissait peu d'espoir de succès à cet égard à la petite armée du maréchal. Elle ne fut donc pas assez imprudente pour hasarder une opération si dangereuse, en quittant ses positions. C'est seulement sur le plateau que ce plan aurait promis de la réussite, sans la fausse manœuvre du général Taupin, et encore, en supposant que l'ennemi n'aurait pas eu assez de forces à sa disposition et à sa portée, pour dégager au même instant celles que nous aurions coupées.

( 172 ) N.º 14.

« Elles établirent ( les troupes espagnoles ) leur » ligne dans les fossés même. »

Toujours la relation anglaise. Dans la description que j'ai faite de cette attaque, on aura vu que ces fossés n'étaient autre chose que le vieux chemin creux de Périoles, et quelques autres escarpemens naturels, que les chefs de bataillon Gros et Guistapage nettoyèrent brusquement.

### N.º 15.

«Bientôt les 4.° et 6.° divisions, conduites par le » maréchal Beresford en personne, après deux atta-» ques successives, emportèrent une partie des hau-» teurs, et enlevèrent la première redoute, dite de » Lapujade, etc.»

C'est là une erreur la plus frappante qu'on puisse faire.

La redoute en question, n.º 6, planche 7, fig. 2, formait l'extrémité gauche de notre ligne, en face du mamelon de Lapujade où étaient les Espagnols, et la partie inférieure des fortifications du nord; et le maréchal Beresford s'élevait sur les hauteurs de Montaudran, à l'extrémité droite de notre ligne au sud-est, vers la redoute de Sypière que la relation anglaise désigne clairement par celle de l'extréme droite, à quoi M. de Beauchamp n'a pas fait attention.

En prenant donc le contraire de ce qu'il a dit on aura la vérité. Il est même remarquable que cette redoute de *Lapujade* fut la dernière évacuée, après avoir tenu toute la journée.

## N.º 16.

«Le succès de la journée ne paraissait plus dou-» teux quant aux approches du château des Gueri, » près du canal, etc. »

M. de Beauchamp ferait plaisir aux habitans de Toulouse s'il voulait bien leur apprendre où est ce château des *Gueri*. Il aurait dû joindre au moins une carte à son ouvrage.

## N.º 17.

« Le général Taupin qui la commandait aurait » pu couper en deux l'armée combinée, en la sé-» parant de l'aîle droite, commandée par le général » Hill. »

Ce sont encore là des mots de style. Le général Hill, chargé de l'attaque du faubourg Saint-Cyprien, se trouvait naturellement coupé et séparé par la Garonne et des fortifications immenses. Il ne se liait au feu de la ligne qu'occupait l'armée anglaise qu'à travers la rivière, par les boulets de canon qu'il envoyait au pont jumeau, et sur d'autres points de l'embouchure, rive droite. Et le général Taupin, qui n'était plus à Saint-Cyprien depuis trois heures du matin, opérant sur le plateau de Calvinet, ne pensait assurément pas au général Hill qu'il ne pouvait pas plus atteindre, qu'il n'en pouvait être atteint lui-même. Ainsi M. de Beauchamp transporte à la rive gauche de la Garonne ce qui se passa à la rive droite.

D'ailleurs, comment voudrait-il que le général

Taupin eût pu couper en deux avec 3600 hommes, la partie des forces anglaises qui se massa dans le vallon de l'Ers? Il est aisé de tailler, de couper quand on a la plume à la main; mais cela ne fait aucun mal à l'ennemi.

#### N.º 18.

« Il sortit trop tôt de son embuscade. »

Au contraire, j'ai démontré jusqu'à l'évidence qu'il en sortit au moins demi-heure trop tard, ce qui devint décisif dans cette circonstance, et que dans l'espoir de réparer cette faute importante, il mit de la confusion dans son mouvement devenu pressant; ce qui fut la cause et de sa perte et de celle de la redoute.

# N.º 19.

" Dès-lors Wellington, avec ses divisions victo" rieuses, s'empara facilement de la chaussée."

C'est chemin qu'il fallait dire.

» De Montaudron.

Faute d'impression, lisez Montaudran.

Il est bon pourtant de rappeler à M. de Beauchamp que les Français reprirent bientôt ce chemin qui va à Montaudran, sous la protection des pièces du pont des Demoiselles, dirigées par le lieutenant Marcoux.

# N.º 20.

« Tournant ainsi l'armée du maréchal Soult, et » lui fermant toutes les issues. »

A huit heures du matin l'ennemi essaya ce mouvement, dont la résistance de cette tête de pont, et de sa garnison, ralentit tout à coup suffisamment l'ardeur pour l'obliger à retrograder. Ainsi rien ne fut tourné sur ce point, et les issues en restèrent ouvertes, comme l'a prouvé incontestablement la retraite du maréchal.

Je ne me suis point attaché à la nomenclature des généraux anglais, parce que j'ai pensé qu'assez d'autres prendraient ce soin, en ayant les facilités. Ce n'est pas non plus de quoi il s'agit; il est seulement question d'une bataille entre les Alliés et les Français, de la manière dont elle a été conduite et de son issue. Le nom des généraux n'est qu'un accessoire, bon à connaître, mais qui n'est pas indispensable dans ce qui n'est pas saillant.

### N.º 21.

« Cependant l'armée.... se trouvait ainsi établie » sur trois côtés de Toulouse. »

Seulement, et encore à une distance respectable de la ville.

### N.º 22.

» Et après avoir tourné l'armée française. »

L'armée française n'a jamais été tournée. On s'est retiré pied à pied, en cédant peu à peu un terrain acheté bien cher par l'ennemi.

# N.º 23.

« Elle la forçait de se jeter dans la ville même » pour y chercher son salut. »

L'armée française bivaqua, partie sur le champ de bataille, et partie dans les faubourgs. Ceux d'entre elle qui voulurent aller coucher en ville où leur présence était nécessaire, le purent avec permission; car il était expressément défendu d'y laisser entrer aucun militaire autrement. Mais la ligne de retraite resta toujours établie en-dehors du canal, au-dessus de Guillemery et des maisons Sacarin et Bataille.

## N.º 24.

« A peine Wellington vit-il la journée décidée en » sa faveur, qu'il détacha sur le champ sa cavalerie » légère pour couper au maréchal Soult toute retraite » par la route de Montpellier. »

Sur le champ! Il craignait sans doute de le manquer, comme cela arriva. Cependant il n'avait pas besoin de tant se presser, puisque l'armée passa encore vingt-quatre heures sur le champ de bataille, après que la journée eut été décidée en sa faveur.

Cet aveu détruit au moins la supposition mal adroite qu'on fit courir après l'avoir inventée, que cette retraite avait été concertée avec l'ennemi.

# N.° 25.

« Par la route de Montpellier. »

Et c'est précisément par cette route que s'est faite principalement l'évacuation de l'armée, de l'artillerie, des pontons, des armes et des bagages, des blessés qui pouvaient marcher, et de ceux qu'on embarqua.

N.° 26.

« La bataille avait duré douze heures, depuis sept » du matin jusqu'à sept du soir. »

Et même depuissix jusqu'à neuf, ce qui fait quinze, si l'on veut être exact.

N.º

« Toutes les positions étaient couvertes de morts, » et la ville était remplie de blessés. On y avait » transporté pendant l'action plusieurs généraux de » l'armée française, entr'autres les généraux de di- » vision Harispe et Bouret. »

C'est Bourrot qu'il fallait dire. Il mériterait aussi d'être général de division, mais il n'était que général de brigade sous les ordres du général Harispe.

« Les généraux de brigade Berlier et Gasquet, le » colonel du 10.° d'infanterie de ligne, le chef de » bataillon d'artillerie Marlincourt qui dirigeait les » batteries, et un grand nombre d'officiers blessés » plus ou moins grièvement. »

Je suis loin de trouver à redire à cet article nomenclateur. Il fait trop honneur à tous ces généraux, dont les blessures, reçues en défendant leur pays, leur donnent des droits incontestables à sa reconnaissance, en même-temps qu'elles honorent la valeur française.

Si le général de brigade d'Hauture de la même division Harispe n'a pas été blessé aussi, ce n'est pas qu'il ne se soit plusieurs fois exposé par son courage, et je saisis cette occasion pour lui rendre justice, sans entendre ôter aux autres, par mon silence, la gloire qu'ils se sont justement acquise dans les faits dont la connaissance ne m'est pas parvenue.

J'en dis autant du général Soult, dont l'arme beaucoup trop faible pour se mesurer avec les forces de l'ennemi, du même genre ce jour-là, se trouva forcée, par la disparité du nombre, de se tenir sur la défensive, dans laquelle néanmoins plusieurs charges particulières lui firent le plus grand honneur, en prouvant que l'infériorité courageuse devient dans l'occasion un titre de gloire de plus.

### N.º 28.

« Ils (les habitans de Toulouse) ne connaissaient » la bataille sanglante qu'on venait de livrer sous » leurs murs que par les détonations continuelles de » l'artillerie, etc. »

Ils la connaissaient la plupart beaucoup mieux que M. de Beauchamp, pour avoir assisté de près aux opérations militaires sur le champ de bataille même, d'où ils aidèrent à enlever les blessés pendant toute la journée. Ce mérite parle trop haut pour eux pour qu'on puisse les priver de la reconnaissance que l'armée leur doit à cet égard, et sur lequel elle leur a rendu d'ailleurs, dans toutes les occasions, une éclatante justice.

Je ne parle point des témoins oculaires qui observaient la bataille du faîte des maisons, et des tours de la ville dont elle est abondamment pourvue, non plus que des spectateurs placés sur tous les points de la campagne.

N.º 29.

« Mais lorsqu'une armée de 22,000 hommes en-» foncée de toute part....»

Enfoncée quelquesois partiellement, enfonçant encore plus souvent en masse les ennemis, voilà le mot. Ces derniers ont eu assez de franchise pour ne pas dire le contraire.

N.º 30.

« S'y réfugia péle-méle.... »

Jamais pêle-mêle, mais par corps, distribués dans les faubourgs par leurs chefs, ce qui devenait nécessaire, notre ligne de retraite s'étant de beaucoup raccourcie et concentrée.

### N.º 31.

« Se jeta par-tout, se logea militairement... »

Elle ne se jeta point par-tout; car les corps qui se retirèrent des positions qu'ils occupaient au signal de Calvinet, marchèrent toujours en bon ordre le long du canal à travers les balles, et entrèrent par le pont Guillemery dans le faubourg Saint-Etienne, que la majeure partie évacua ensuite pour aller bivaquer à l'Esplanade.

Et quant aux autres troupes, elles bivaquèrent dans leurs positions respectives.

Le soldat ne se logea donc pas militairement. On aurait été en droit de le refuser, en lui fermant les portes des habitations qu'il se serait bien gardé de briser, l'armée n'étant pas désorganisée.

### N.º 32.

« Et commit tous les désordres inséparables d'une » déroute. »

Les désordres, s'il s'en était commis, auraient été punis sur les réclamations des habitans.

Il n'y eut point de déroute; et ce qui le prouve, c'est que l'ennemi ne put jamais entrer dans les faubourgs, et encore moins dans la ville.

## N.º 33.

« Le lendemain les Toulousains virent l'armée » française se fortifier. »

La cavalerie envoyée sur le champ à sa poursuite,

que fesait-elle pendant ce temps-là? Courait-elle toujours?

« Ils virent l'armée combinée... dresser les batte-» ries, les mortiers, .... placer les projectiles in-» flammables, etc. »

Ils virent bien des choses! Je prends acte de ce dernier aveu, et l'oppose à ceux des Anglais qui ont prétendu que c'était la malveillance qui leur attribuait ce projet, quand la plupart d'entr'eux s'en vantaient ouvertement d'avance.

## N.º 34.

« La voix de l'humanité et de la raison dompta » enfin l'intrépide maréchal. »

Il aurait fallu que cette voix eût dompté l'intrépide ennemi, quand le maréchal lui demanda de suspendre les hostilités pendant huit jours.

### N.º 35.

« Il fit tous ses préparatifs en silence, et abandonna » la ville pendant la nuit. »

Cette condescendance ne devrait jamais s'effacer de la mémoire des Toulousains.

## N.º 36.

« L'histoire impartiale doit le dire à la louange » du vainqueur; il pouvait fermer toute issue à » l'armée vaincue. »

L'histoire impartiale dira que s'il l'avait pu, il l'aurait fait. -- A qui persuadera-t-on que c'est pour laisser échapper paisiblement une armée ennemie qu'on envoie un corps considérable de cavalerie à sa poursuite? faudra-t-il sans cesse reproduire les mêmes argumens pour repousser les mêmes suppositions?

.... A l'armée vaincue! L'armée française ne l'a jamais été, même en cédant le terrain; c'est une injustice que de la faire passer pour telle, parce qu'elle n'a pas voulu exposer la population d'une grande ville à périr.

« L'exterminer, en prenant la ville d'assaut. »

L'exterminer ! Voilà une expression bien propre à servir la passion. Je n'en attribue point à M. de Beauchamp; mais je prends sur moi de lui déclarer, au nom de l'armée même, sans y être autorisé que par la force de la vérité, qu'elle ne peut, ni ne doit avoir aucune reconnaissance envers l'ennemi à cet égard. N'a-t-il pas fait tout ce qu'il a pu pour y parvenir le jour de la bataille ? est-il même bien certain qu'on eût emporté la ville le surlendemain? Les habitans craignaient leur propre destruction, il est vrai : mais c'était plutôt à l'armée combinée à craindre la sienne dans une extrémité, et l'idée de ce danger n'a sans doute pas échappé aux chefs ennemis. Ils l'ont manifestée à Lalande et ailleurs, malgré leurs immenses ressources, dans un moment où la défaite (\*) du général Freyre les mit dans le cas de délibérer sur la retraite. Sait-on en effet ce qui serait arrivé, si ces habitans avaient été poussés à bout? Tout le midi de la France eût-il vu avec indifférence le sac d'une ville comme Toulouse qui leur aurait fait craindre le même sort? Le salut de l'ennemi même ne devenait-il pas inhérent à sa conservation? Si on

<sup>(1)</sup> Moins passionné que M. de Beauchamp, je ne donnerai point à cette défaite la physionomie d'une déroute, quoique rien ne lui ressemblat tant.

l'a flatté, c'est qu'on en attendait du secours, et non la destruction. En changeant de procédés, l'habitant aurait changé les siens. Il est aisé d'arranger les événemens à son gré dans le silence du cabinet, mais les plus belles phrases n'entrent pas toujours dans la tête de tout le monde, et sur-tout des parties intéressées.

N.º 37.

« Mais il laissa défiler sous le canon de l'armée » anglaise.... »

L'armée française n'a point défilé sous le canon ennemi. Une pareille condescendance, eût-elle été nécessitée par les circonstances, l'eût couverte de honte; et il n'y a pas un général, pas un officier, pas un soldat français qui n'eût préféré de périr, plutôt que de voir flétrir dans un moment des lauriers assurés par plus de vingt ans d'une gloire indépendante des circonstances. Supposer, écrire et publier des faussetés aussi déshonorantes pour elle, lorsque le temps a fait connaître la vérité, c'est l'insulter.

.... « Sans tirer un seul boulet .... »

Notre armée se mit si promptement hors d'atteinte par une marche habile, qu'on ne pouvait l'inquiéter de cette manière dans l'obscurité, outre qu'elle avait ses canons pour répondre en cas d'attaque.

N'ayant plus rien à dire sur les opérations militaires, je laisse à M. de Beauchamp l'avantage de nous apprendre par quelle porte entra lord Wellington, ainsi que ses divisions, me permettant seulement de lui observer que celles-ci vinrent de la rive gauche et lui de la rive droite, erreur qui ne fait rien à l'affaire: il entra, voilà le point. Cependant, s'il convenait de contredire M. de Beauchamp, en mettant au jour des données à peu-près sures là-dessus, je le ferais entrer personnellement par la porte d'Arnaud-Bernard, sauf meilleur avis, et sans entendre contrarier la vérité, ni la gêner en aucune manière.

Je lui abandonne aussi tous les arrangemens politiques qui furent faits de part et d'autre, en considération des événemens qui se passèrent à Paris, pourvu qu'il ne nous fasse pas embrasser les genoux du vainqueur en supplians, une pareille humiliation n'étant point faite pour des Français, sur-tout dans leur propre pays.

N.º 38.

« Réduite à 14,000 braves, l'armée du marêchal » Suchet repassa les Pyrénées, avec son illustre chef, » le 12 Avril, deux jours après la bataille de » Toulouse. »

Je termine mes remarques par un doute. Je pense que M. de Beauchamp s'est trompé sur cette époque, ainsi que sur bien d'autres choses.

Il serait sans doute très-malheureux pour lui, comme pour ses lecteurs, que son ouvrage offrit les mêmes inexactitudes sur les autres faits qu'il renferme. Tout le mérite d'un style aussi sleuri que le sien ne couvrirait pas un si grand défaut.

Du reste, je prie M. de Beauchamp de croire que si je me suis attaché à relever ses erreurs sur une matière que j'ai traitée moi-même avec quelque connaissance de cause, c'est moins pour le contrarier, que pour enlever à la critique l'appui des citations qu'elle aurait pu en faire contre moi, en me rétorquant les passages que j'ai extraits de son ouvrage sur lesquels nous sommes évidemment en contradiction. En cela j'ai cru devoir respecter le public, et me respecter assez moi-même, pour rendre hommage à la vérité, en mettant à part toute considération particulière.

J'ai décrit les maux de la guerre et des malheurs qui marchent à sa suite. Ma rédaction, pressée par l'impatience de mes souscripteurs, et l'immensité des objets variés dont il a fallu que je m'occupasse nuit et jour pour pouvoir la satisfaire, offrira sans doute quelques négligences inséparables d'un si grand travail. Je suis cependant persuadé que les bons Français, et les ennemis même, me rendront justice à travers les défauts qu'ils pourront y trouver. Je ne chercherai point à prévenir la critique des autres.

Après avoir affligé mes lecteurs par le triste tableau des misères humaines, c'est une circonstance digne de remarque que je sois forcé de les affliger encore pour les consoler. Ma position est singulière au point d'être obligé d'ouvrir de nouvelles plaies pour souder celles que je viens de faire; et cependant je ne crois pas que personne ait le courage de m'en savoir mauvais gré. Je passe donc, avec l'espoir d'intéresser encore mes lecteurs, à la peinture de la charité qu'a exercée la ville de Toulouse envers les blessés dans cette occasion; charité qui lui donne des droits à l'admiration et à l'estime de toutes les nations, même les plus barbares.

# LA CHARITÉ TOULOUSAINE.

IL me reste une tâche bien pénible, mais en même-temps bien satisfaisante à remplir. C'est celle de peindre les maux de la guerre, réparés par la vertu, autant qu'il est au pouvoir de l'humanité. C'est celle d'en sonder les plaies, pour y verser ce baume de consolation qui accompagne tous les secours qu'elle administre.... Ames insensibles, cœurs endurcis! je veux essayer de vous toucher, de vous attendrir. Si je ne puis y réussir, portez votre dareté au fond des déserts: c'est là que vous trouverez une société digne de vous.

O vous tous, habitans de Toulouse, qui avez manifesté de si hautes vertus dans ce jour fatal et déplorable; dans ce jour solennel qui est, pour la religion que vous professez, une époque bien plus solidement glorieuse que celle qu'il consigne dans les fastes militaires, vous comptiez le célébrer avec pompe, en louant le Seigneur dans ses temples. Ah! combien vos paroles, vos prières même seraient restées au-dessous des bonnes actions que vous fîtes, et combien elles doivent lui avoir été plus agréables!

Habitans de Toulouse, vous vivrez autant dans la mémoire des hommes, que la bienfaisance qui a dicté votre conduite dans cette grande occasion. Elle est la vertu des belles ames; une émanation de la divinité dont elle forme un des principaux attributs. Son souvenir s'en perpétuera à jamais ; le Tout-puissant l'a gravé de son burin éternel , sur le cercle incommensurable et sans fin que le temps doit parcourir. S'il faut des bons exemples aux mortels , le vôtre sera utile à toutes les générations.

Que les siècles futurs retrogradent donc vers nous pour s'édifier, et pour transmettre ensuite à nos petits-fils ce qu'ils auront vu. Ne vous cachez pas, bienfaiteurs de l'humanité; n'ajoutez pas au mérite de faire le bien, le mérite plus grand de l'ensevelir dans l'oubli ; vous ne l'avez point fait pour vous seuls. Que votre générosité me permette de le manifester au monde entier. Paraissez donc hommes, femmes, enfans, vieillards même qui ranimiez votre faiblesse pour porter des secours aux malheureux; qui les souteniez par-dessous les bras dans les rues, en les conduisant aux hospices. Petites filles, déjà grandes par vos vertus, vous chargiez vos faibles épaules de havre-sacs, et d'armes de toute espèce que traînaient après eux des pauvres blessés incapables de les porter, sans vouloir les abandonner. Ou'il est beau de vous voir les accompagner jusques à leurs lits de douleur, avec l'expression touchante de la pitié peinte sur la figure. Paraissez aussi, vous, femmes d'un âge mûr, qui leur apportiez un bouillon préparé d'avance. Joignez à la tendresse du cœur une fermeté d'ame qui vous rende capable de soutenir la vue des pansemens, celle des amputations; d'entendre, sans tomber en défaillance, et sans rebuter votre charitable constance, les cris douloureux du souffrant que

vous aviez le courage de consoler; à qui vous prodiguiez jour et nuit les soins les plus tendres, comme s'il avait été de votre propre famille, quoique vous ne l'eussiez jamais vu, quoique plusieurs d'entr'eux eussent fait partie de ceux qui avaient formé le projet de vous incendier (\*) ..... Et vous, hommes dans la fleur de l'âge , nouveaux hercules dont la force se voue à la bienfaisance, montrez-nous vos dos chargés de ces enfans que la guerre a mutilés; et que la patrie vous recommande; ces enfans sont les vôtres, puisque l'humanité vous les fait adopter. Portez-les aux asiles qui leur sont destinés, dans ces hôpitaux auxquels des héroïnes consacrent une vie pénible hérissée d'épines. C'est dans ces tristes dépôts des misères humaines qu'elles font généreusement le sacrifice de tous les plaisirs, de toutes les jouissances qu'offre à leur âge un monde périssable, sans pouvoir les séduire ni les ébranler; sacrifice trop au-dessus de l'humauité, pour n'être pas soutenu d'en haut par l'espoir des récompenses éternelles.

Vous tous, qui que vous soyez, faites-vous connaître. La reconnaissance publique vous cherche, et l'estime générale vous attend, comme la seule récompense digne de vous.

Femmes distinguées par vos conditions, par vos rangs, mais moins que par vos grandes qualités, qui vous mêliez dans les hôpitaux à celles du peuple, pour administrer en commun des secours aux mal-

<sup>(\*)</sup> Les ennemis.

heureux; recevez ici l'hommage qui est dû au sacrifice de l'amour-propre, lorsqu'il cède au désir de se rendre utile. Que ces blessés, en voyant la charpie que vos mains délicates ont fait pour eux, sentent diminuer leurs douleurs à proportion du tendre intérêt que vous paraissiez prendre à leur pénible situation.

Mais quelle est la femme qui n'a pas fait de la charpie ce jour-là? Dans les rues,.... devant chaque porte,.... on en fesait par-tout. Celles qui étaient malades rappelaient leurs forces pour en préparer dans leurs lits même; elles en occupaient jusqu'à leurs enfans en bas âge; et par un contraste bien touchant, la vieillesse, avec un pied dans la fosse, épluchait encore du vieux linge d'une main tremblante, et consacrait ses derniers momens à prolonger la vie de ses successeurs.

Mais quittons pour un instant la ville; suivez-moi, vous qui aimez à partager les souffrances des autres; transportons-nous sur le champ de bataille, sur ce champ arrosé de pleurs et de sang. C'est là qu'il faut devenir sensible, quand on ne l'est pas. Il est horrible à voir; il n'y a que l'espoir de secourir, d'être utile à ses semblables, qui puisse inspirer et soutenir le courage d'en approcher. Les cris plaintifs des blessés qui pénètrent l'ame; le sifflement des balles; les détonations continuelles du salpêtre renfermé dans ces bouches meurtrières qui vomissent la mort, dans cet érain mugissant dont le bruit égal à celui du tonnerre frappe les airs de tous les côtés, sur tous les points de la ligne immense que trace le sang humain ruisselant à grands flots, qui porte l'effroi

jusqu'au fond des souterrains où la timidité s'est réfugiée pour chercher inutilement un asile contre la peur ; les mouvemens rapides et précipités des troupes : le désordre qui en est inséparable ; le cliquetis des bayonnettes qui se croisent ; les tas d'armes brisées ou éparses ; la vue du soldat qui , ne pouvant vaincre, se défend avec fureur : l'air égaré des fuyards qui se précipitent sur les morts et les mourans, et ne songent point à ce qu'ils ajoutent aux souffrances de ces derniers, en les foulant sous les pieds pour parvenir plutôt à se sauver :... tout remplit l'ame d'une terreur qui la met hors d'ellemême, qui l'épouvante sans lui permettre de réflexion, qui la jette en un mot dans une espèce de délire impossible à décrire, et qu'il faut avoir senti pour en concevoir l'idée. -- Esprits légers, cœurs indifférens ... cœurs de pierre, vous dont le flegme insensible n'a jamais pleuré, verrez-vous sans émotion cette grande et triste scène? Marcherez-vous d'un pas assuré sur ces membres épars et palpitans qui semblent chercher encore à se réunir au tronc dont le tranchant du sabre, ou le boulet du canon les a séparés pour toujours ? sur ces débris morts ou vivans encore? sur ces ruines épouvantables de l'espèce humaine? Pourrez-vous jeter les yeux avec une indifférence coupable, sur tant de malheureux qui souffrent, et qui vous crient de les secourir, ou d'achever de leur donner la mort ? Une montagne dont les deux vastes pentes sont couvertes de cadavres qui respiraient il n'y a qu'un instant, dont plusieurs ont encore un souffle de vie ; une montagne qui retrace tous les maux, toutes les douleurs, tous les tourmens, toutes les diverses souffrances; en un mot, tous les fléaux de la guerre à la fois réunis dans un seul et unique tableau qui fait reculer d'horreur, n'offre-t-elle pas à vos yeux un spectacle capable de vous attendrir? Non, non; encore que vous n'ayez jamais versé des larmes, vous devez pleurer pour la première fois, ou sortir d'un monde que vous profanez.

Mais vous qui endurcissez au contraire vos cœurs par un motif sublime, pour devenir plus capables de secourir l'humanité; vous faites le bien sous les veux de l'Eternel : il ne l'oubliera pas. Soldats, qui enlevez vos camarades blessés de dessus le champ de bataille : zélés membres de la garde-urbaine , bourgeois de tout état, qui avez la générosité de vous exposer à perdre la vie (\*) pour les recevoir de leurs mains, et les transmettre à d'autres qui achèvent de les porter en ville, vous aurez votre récompense. Mais je vois que vous craignez d'augmenter les tourmens d'un misérable qui meurt, en fesant tomber le poids de votre corps sur ses membres brisés. Eh bien! sortons de ce champ de douleur, où notre curiosité pourrait devenir fatale à tant de misérables; ranimez votre courage, roidissez-le, s'il

<sup>(\*)</sup> On en cite un grand nombre, mais un d'entr'eux sur-tout, qui, livré à l'enseignement des hautes sciences, et étant père de famille, aurait pu renfermer son zèle dans l'enceinte de la ville, où il aurait trouvé encore assez d'occasions de l'exercer sans s'exposer. Mais qui aurait le courage de blâmer cette imprudence; sa famille seule peut en avoir eu le droit, comme la plus intéressée à sa conservation.

faut, et suivez-moi. Ce ne sont pas ceux qui frappent la vue de tout le monde qu'il faut secourir, assez d'autres en prendront soin. Courons plutôt vers ces chemins creux, vrais sépulcres de l'espèce humaine. où l'impitovable mort, pire que les tigres du désert, les entasse les uns sur les autres pour en faire sa pâture. C'est là, c'est dans ces cavernes abandonnées, que nous trouverons les derniers adieux à des parens. à des amis, (hélas! à des amies, peut-être, ) à la patrie sur-tout, comme à un plus grand sacrifice encore, prononcés d'une voix éteinte et mourante que le ciel seul peut entendre ; ou bien les cris, les hurlemens qu'arrachent des souffrances intolérables à ceux qui ne peuvent mourir, et qui, loin de leurs pères et de leurs mères, dans le désespoir ou la rage qui les transportent, maudissent mille fois le jour qui leur fut donné. C'est là qu'il faut se précipiter, pour ne pas laisser le temps à la cruelle mort de les frapper de sa faux prête à les moissonner, pour les soustraire à sa fureur, pour lui faire des vols qui tournent au profit de l'humanité. Enlevons celui qui a les membres fracassés, le plus doucement que nous pourrons pour le faire moins souffrir; retirons cet autre enseveli sous un tas de cadavres qui l'étouffent, et dont le visage mourant se trouve colé contre celui d'un mort. Fesons que leurs ames ne s'unissent pas, et des deux sauvons-en au moins une pour ce monde. si l'autre s'est envolée déjà vers l'éternité.

Avez-vous assez souffert, lecteur? il serait indiscret de ma part, et même pénible pour moi de vous fatiguer plus long-temps. Il est juste de nous soulager l'un et l'autre, en reportant la vue sur des tableaux plus consolans. Observons de plus près cette femme admirable qui parcourt le champ de bataille avec assurance, et que le ciel, édifié de sa générosité, protège sans doute contre le danger, et sauve du péril. (\*)

O toi qui t'es si fort distinguée dans cette malheureuse journée, tu n'échapperas pas à mes regards! Je te vois et me plais à te citer. Tu croyais faire ta fortune ce jour-là, mais tu n'avais pas compté sur ton cœur; c'est lui qui t'a trompé...... Va! tu n'as rien perdu. Tes compagnes ont couru après un vil métal nécessaire à leur subsistance. Tu as bien plus gagné qu'elles..... La récompense due aux bonnes actions: elle est de nature à surpasser toutes les autres, puisqu'elle ne périt jamais.

En arrivant sur le champ de bataille, M. R. (\*\*) le voit jonché de blessés. A ce spectacle son cœur se déchire. Elle oublie qu'elle a acheté la marchandise qu'elle s'était d'abord proposée de vendre; et volant à leur secours à travers les boulets, les balles et la mitraille, elle la donne pour rien, la distribue de toute main, manifestant par la satisfaction peinte sur son visage, le bonheur qu'elle éprouve d'en faire le sacrifice pour les soulager. Sa pitié ne se borne pas à répandre les bienfaits sur ceux de sa nation. Elle a dans le cœur un foyer ardent de cha-

<sup>(\*)</sup> C'était une marchande d'eau-de-vie.

<sup>(\*\*)</sup> Je ne la nomme pas en toutes lettres crainte de lui faire de la peine; mais son nom est en dépôt chez moi

rité, un principe général de bienfaisance dont la grandeur égale celle de son ame. Elle aperçoit un ennemi, (il avait cessé de l'être en devenant malheureux). Elle voit, dis-je, un officier anglais, conduit par un officier français comme son prisonnier. Il paraissait harassé de fatigue. Elle le force d'accepter un verre d'eau-de-vie. -- Bonne femme, bonne française! Ce fut le remercîment court et énergique de l'Anglais, qui, saisi d'un sentiment concentré de reconnaissance, ne put en dire davantage.

Le sieur P.\*\*, artificier français, qui ne veut pas être cité, pour n'avoir fait, dit-il, que son devoir, chargé par la nature de ses fonctions de parcourir les divers postes de la ligne, la trouvait par-tout, la rencontrait par-tout. C'était une providence ambulante, à laquelle celle du ciel imprimait le mouvement. Il la vit enfin, rentrant en ville pour aller renouveler ses provisions qu'elle avait toutes épuisées de cette manière.

Femme étonnante, qui que tu sois, qui recèles une si haute vertu dans une ame à laquelle on était loin de supposer cette élévation! toi qui as la générosité d'exposer mille fois ta vie pour la sauver à autant d'infortunés! viens à moi, approche! Faistoi connaître, véritable ornement de ton sexe! remercie le ciel de t'avoir faite sensible! que les larmes délicieuses dont je mouille cet écrit, soient ta première récompense! reçois ensuite les remercîmens d'un homme qui n'est rien, mais qui sait apprécier le mérite, et qui te recommande à l'admi-

ration et à l'estime de tous ceux qui joignent aux sentimens les plus élevés, l'amour de la patrie!

L'hamanité se réjouit de pouvoir citer de pareils traits, capables d'illustrer des hommes du plus grand courage. Ils ennoblissent un sexe qui ne perdrait rien de son mérite en s'écartant du péril, et que la nature n'a pas fait pour le braver; un sexe trop peu estimé, et chez qui une si grande énergie est doublement admirable.

On pourrait croire ce tableau fini; il ne l'est point, parce que la charité est inépuisable. Cette héroïne secourt encore un officier blessé, déposé à la porte Montgaillard. Il veut la payer; elle refuse. L'officier jette un louis après elle; elle le ramasse; court encore renouveler ses provisions, et retourne sur le champ de bataille pour les distribuer. Courage, courage, femme excellente! fais-moi pleurer encore, et je te remercierai deux fois!

Je jouis en me livrant à des peintures aussi attendrissantes. Si je suis assez heureux que de faire partager cette jouissance à d'autres, je les en félicite, et je m'en félicite moi-même. Ils ne savaient peutêtre pas bien encore, que la bonté du cœur est la source de mille plaisirs, qui se font sentir même en nous fesant souffrir de la peine des autres.

Mais ce fut vers le soir que cette scène de désolation, s'agrandissant toujours, parvint enfin à son comble. Tous les locaux favorables à des dépôts momomentanés, servireut d'abord d'ambulance. Aux portes, dans les rues, sur les places publiques, on voyait les secours se multiplier à proportion des besoins; les bonnes œuvres se montrer sous mille formes plus intéressantes les unes que les autres. Quand les hôpitaux furent pleins, les élèves du lycée désertèrent leurs lits pour les céder au malbeur : et si ses chefs se sont jamais honorés, c'est sur-tout dans cette occasion. -- Il y a plus ; des femmes qui n'avaient pas du pain, pour ainsi dire, s'associant par escouade, se cotisaient entr'elles pour soigner un blessé, et couchaient sur la paille pour le placer dans leur lit. On en a vu entrelasser leurs bras deux à deux, pour porter un de ces malheureux, sans remarquer s'il était ami ou ennemi. Des officiers leur recommandaient inutilement de secourir les français de préférence aux étrangers. Ces officiers fesaient leur devoir, et ces femmes fesaient le leur; car la charité ne connaît pas les distinctions ; elle ne fait acception de personne. On dirait qu'elle est indifférente, pendant que son zèle, son ardeur à secourir l'infortune consument son cœur.

Dans toutes les rues on leur offrait du bouillon, des liqueurs, de l'eau-de-vie, pour ranimer leurs forces exténuées par la fatigue, par la perte de leur sang dont ils rougissaient le pavé. On les arrêtait pour leur faire prendre un moment de repos, afin qu'ils pussent supporter moins douloureusement le reste du transport. C'est sur-tout aux portes et dans les places publiques dont j'ai parlé, que mille soins empressés leur étaient prodigués. Outre les secours de toute espèce qu'on leur administrait, on les étendait sur des matelas de peur d'augmenter leurs souffrances. On les dépouillait pour reconnaître de

plus près leurs blessures et les panser, en attendant que les gens de l'art, qui ne pouvaient se multiplier au point de se trouver par-tout, pussent rectifier les erreurs du zèle (\*).

Et c'étaient des femmes, des jeunes filles même dont les chastes regards se purifiaient dans le noble motif qui les fesait agir, qui s'abandonnaient à ces soins pénibles et dégoûtans pour elles, en se fortifiant les unes les autres par tout l'enthousiasme que pouvait inspirer à des cœurs sensibles l'espoir de les sauver. C'était, en un mot, un sexe faible, mais compatissant, qui devenait fort pour secourir, avec autant d'ardeur que de dignité, la force même abattue.

L'innocence, presque à demi-nue, ne se donnant pas le temps d'écouter les conseils de la prudence, pour voler plus promptement au secours de ces malheureux, sortait de ses asiles en désordre sans s'en apercevoir, comme sans crainte de se compromettre. Ah! combien ce désordre, effet du zèle encore plus que du trouble, était au-dessus d'une parure étudiée, et que l'art aurait eu de la peine à l'imiter! Le crime ne salissant pas sa pensée, elle était loin d'imaginer qu'elle s'exposât à rougir: car c'est le

<sup>(\*)</sup> Messieurs les chirurgiens se sont véritablement sacrifiés ce jourlà, étant restés, les uns sur le champ de bataille, les autres dans les hôpitaux, à travailler sans cesse depuis le grand matin jusques bien avant dans la nuit. Je n'en cite aucun, quoiqu'il y en ait qui se soient particulièrement distingués, parce que je craindrais de faire tort aux autres.

propre d'une action droite, fondée sur la vertu, de n'avoir ni scandale à essuyer, ni remord à craindre.

Sexe enchanteur qui fais nos délices ; toi qui fus destiné dès le principe à partager les peines de l'homme en les adoucissant, combien tu deviens ravissant lorsque tu te montres à nous avec tout l'éclat des plus hautes vertus, lorsque tu retraces ces anges tutélaires à qui une puissance supérieure confie les détails du monde, et les secours qu'elle se propose de distribuer aux hommes!

C'est ainsi que les belles actions se rehaussent encôre de tous les efforts que font leurs auteurs pour repousser toute idée du vice qui pourrait les dégrader. Eh! ne faut-il pas qu'elles restent pures et sans taches, pour pouvoir remonter dignement à leur source, vers l'auteur de tout bien qui les inspire aux hommes, et de qui elles émanent, afin d'en obtenir les récompenses qui leur sont dues?

Mais quel spectacle étonnant s'offre à ma vue ? La corruption même se signale dans cette fatale journée, et contribue à la rendre encore plus célèbre par des actes d'humanité. Ressources infinies du cœur humain, sujet fécond de méditation pour le sage! combien vous vous élevez au-dessus du froid calcul qui voudrait vous assigner des bornes, lorsqu'une nouvelle carrière qui dirige la douceur enivrante de vos sentimens vers le bien s'ouvre devant vous!

La vertu, opérant plus particulièrement des grandes choses ce jour-là, étonnée de se trouver précisément où l'on n'aurait pu la soupçonner, et ne se reconnaissant plus elle-même, put craindre un moment de perdre son empire. Forcée comme malgré elle de s'accommoder aux circonstances, elle excusa le vice, et lui pardonna même en le voyant s'appliquer au service des blessés, et prodiguer aux innocentes victimes de la guerre des soins de toute espèce.

Que le libertinage, s'il voulait jeter du ridicule sur cette conduite, oublie donc les personnes pour honorer le motif qui les fesait agir; qu'il pense que le droit de se faire estimer ne peut se perdre; qu'un diamant est toujours un diamant, quelque part qu'on le trouve; que les actions appartiennent incontestablement à ceux qui les font; que personne ne peut, sous aucun prétexte, leur ravir le mérite de celles qui sont bonnes; qu'elles deviennent la partie morale de la propriété la plus sacrée de toutes, puisque c'est celle de l'ame; et qu'ensin, il serait aussi indécent qu'injuste de sa part, d'essayer de blâmer ce que la philosophie approuve, et que la religion récompense.

Soyez donc louées à jamais, vous sur-tout, qui que vous soyez, qui portez à quatre sur un brancard cet officier pâle et défiguré, que les ombres de la mort semblent déjà environner. Vous roidissez une épaule délicate contre le fardeau qui parviendrait à la faire plier, si votre humanité ne doublait et ne triplait vos forces. Que le ciel opère donc un miracle pour récompenser la peine que vous prenez, en guérissant ce moribond qui est près d'expirer, puisque le motif qui vous fait agir, et qui seul vous soutient, n'est autre que l'espoir de lui sauver la vie!

Et toi qui as pris ta part de cette fatigue; toi dont les principes peuvent être relâchés, mais dont le cœur est excellent; toi ensin qui reçois sur tes habits des gouttes de sang qui les tachent, songe, pour te rassermir dans l'exercice de la vertu, que ce sang a reçu de celui du juste le mérite d'essacer les péchés du monde!

O faiblesse humaine qu'on est tenté de personnifier en te voyant agir! Nature défaillante, qui fais
trouver si souvent deux êtres différens dans un seul,
qui opposes sa volonté à sa volonté dans deux instans
qui se succèdent, ou plutôt qui se confondent dans
le même, favorise si tu veux le vice, puisque c'est
ta triste destinée, mais que ce soit dans l'ombre qui
sert de voile à la honte pour le cacher au grand
jour, et non quand la vertu, conduite par l'humanité, exerce à la face du ciel ses œuvres de charité!
Efforce-toi de partager alors au contraire l'édification
publique, afin que le respect qui est dû à de si
grands exemples te prête les forces dont tu manques
pour te vaincre toi-même!

Mais après tant et de si intéressans tableaux, ma plume trouvera-t-elle encore de nouvelles expressions pour varier ceux qui me restent à décrire, au point d'éviter à mes lecteurs la monotonie et l'ennui des répétitions? Cette difficulté pourrait arrêter l'esprit; elle n'est rien pour le sentiment, si fécond en ressources, si ingénieux à se procurer les jouissances du cœur. C'est en le suivant, en s'attachant à lui, que la faiblesse ou l'insuffisance du talent disparaissent, et que l'héroïsme de la charité peut se peindre encore en traits de feu, en enflammant l'ame



d'une nouvelle ardeur, après avoir arraché des pleurs aux plus insensibles.

Eh! qui pourrait résister à la force de ce sentiment généreux, à la vue de tout un quartier (\*), d'une rue entière, la plus fréquentée de la ville, se levant en masse spontanément pour se précipiter au-devant des blessés qui passent, ou que l'on transporte aux hospices? Qui pourrait n'être pas touché, en voyant les personnes du sexe accourir de tous les points environnans, et se réunir pour arrêter ceux d'entr'eux dont la poussière avait fait disparaître la figure humaine, en les voyant suspendre même leur marche, pour les forcer d'entrer dans leurs habitations? C'est là, c'est dans ces asiles secourables, transformés tout à coup en hôpitaux, que les familles entières, vieillards, femmes et enfans, pendant que le maître fesait extérieurement son service dans la garde urbaine (\*\*), ou enlevait ces blessés de dessus le champ de bataille, leur prodiguaient les secours que la charité la plus industrieuse, et même la plus recherchée pouvait

inventer

<sup>(\*)</sup> Celui de la Pomme.

<sup>(\*\*)</sup> Voyez le journal de Toulouse du samedi 4 Février 1815. Voici comment il s'exprime à ce sujet: -- « Constamment sur pied » pendant la durée de la bataille, la garde urbaine maintint la » tranquillité publique dans l'intérieur, assura la libre circulation » des munitions, se porta, sans être requise, sur le champ de » bataille, pour y recueillir les blessés, les transporta dans les » ambulances ou les hospices, leur prodigua les soins les plus » empressés et les plus touchans, et brava tous les dangers pour » remplir son devoir ... Ses soins, sa sollicitude, son humanité et » son courage furent tels, que certains de ses membres furent » grièvement blessés, en allant secourir les braves au milieu des » combats. »

inventer. Les uns donnaient un bouillon réparateur à ceux qui se trouvaient trop faibles pour marcher; les autres de l'eau-de-vie aux défaillans qui tombaient en syncope (\*). Ici on fesait prendre une nourriture plus solide aux plus robustes qui avaient faim, et l'on offrait du meilleur vin à ceux que la soif dévorait. Là on essuyait la fumée de la poudre dont ils étaient couverts, et les plaques de sang dont ils étaient souillés; par-tout on mettait des ustensiles sur le feu, où l'eau se chauffait en masse pour leur nettoyer le visage, et leur laver les mains et les pieds; détails qui semblent d'abord peu dignes de l'histoire, mais qui s'élèvent par leur bassesse même, en retraçant tout à la fois l'humilité et le grand exemple du Sauveur du monde.

Habitans de la Pomme, ce qui fait principalement votre éloge, c'est que vous vous trouvâtes heureux d'être placés sur le passage de ces infortunés; et ce qui fait celui du reste de la ville, même des extrémités les plus éloignées, c'est que ceux d'entr'eux qui n'étaient pas à portée, ou qui n'avaient pas occasion de vous imiter, enviant votre bonheur, accouraient de par-tout en foule pour le partager. Voilà

(\*) Qui dirait qu'un verre d'eau-de-vie pût devenir une preuve de courage et de fermeté ?

Un gendarme en station chez M. Duportail, négociant, porte Saint-Etienne, qui fit tant de sacrifices ce jour-là en faveur de l'humanité, lui demande de l'eau-de-vie pour un capitaine d'infanterie légère blessé à mort, et déposé dans une maison voisine. Le gendarme le lui porte. L'officier le prend, le fixe, avale la liqueur, lui rend le verre, en lui disant d'une voix ferme et rézsolue: bien obligé, gendarme, et expire.

comment vous sûtes exercer dans un seul jour, dans le même moment, toutes les œuvres de miséricorde à la fois, et il fallait un désastre pareil pour vous procurer un si triste avantage.

C'est ainsi que cette Providence infinie, dont les abondantes ressources tirent parti de tout, sait faire sortir le bien du mal même.

Mais le plus beau des momens fut celui où l'affluence des blessés dont chaque instant augmentait le nombre devint si grande, que toutes les avenues en furent obstruées. C'est alors qu'une nouvelle ardeur se ranima à la vue de tant de besoins nouveaux; c'est alors que des monceaux de linge de toute espèce, déchiré exprès, et disposé en bandelettes de différentes formes, furent jetés de toutes les fenêtres dans la rue, sans craindre que la rapacité cût l'audace d'en faire son profit, en s'appropriant des secours devenus sacrés par leur destination; c'est alors qu'on vit des garde-robes, anciens dépositaires, où des provisions excessives de ce genre s'étaient accumulées de père en fils, se vider rapidement ; et ce linge . la plupart neuf, et d'une finesse remarquable, devenir vieux tout d'un coup, en se mettant en lambeaux. Plus il était précieux, plus il semblait approprié à l'usage auquel on voulait l'employer. La beauté même, s'empressant de faire les sacrifices les plus chéris, se dépouillait sans regret de la perkale en faveur du malheur. C'étaient des pertes sans doute ; mais l'avarice la plus sordide n'osait les regarder comme telles, et encore moins en murmurer.

Femme, qui vous êtes si fort distinguée dans cette

grande occasion, vous dont on cite les charitables procédés avec tant d'éloge, recevez ici le tribut de louange que vous méritez pour les bonnes œuvres dont vous vous occupiez dans l'ombre. Celui qui les a prescrites aux hommes les voyait, vous le saviez, et cela vous suffisait. Occupée toute la journée à mettre en débris des pièces entières, ce n'était plus de la charpie qui vous passait par les doigts, c'étaient plutôt des paquets de toute espèce qu'une servante officieuse, descendue exprès dans la rue, mettait sous les bras des blessés qui passaient. Le ciel ne vous fit pas attendre long-temps la récompense la plus digne de vous ; car l'émulation que vous excitâtes, électrisant tous les cœurs, les femmes et les hommes, cherchant, comme à l'envi, à surpasser un si bel exemple, conservèrent à peine une chemise pour le lendemain. La victoire de la bienfaisance fut complète, quand celle des armes restait de part et d'autre imparfaite.

Mais si l'âge mûr se rendit utile ce jour-là, l'enfance des deux sexes saisit cette occasion pour apprendre de bonne heure à devenir charitable. Ne
fesant pour ainsi dire que de naître, pendant que
l'un remplissait les hôpitaux, l'autre se répandait sur
tous les points du champ de bataille, comme pour
s'accoutumer à mépriser le danger. Il hasarda les
longs jours qu'un avenir éloigné semblait lui promettre, en s'exposant à perdre la vie qu'il venait à
peine de recevoir. On vit tout à coup une nuée de
petits garçons sortir de toutes les portes, et braver,
ainsi que les plus vieux soldats, les boulets, les

balles, et la mitraille pour ramasser les havre-sacs et les armes des blessés, et les porter après eux en triomphe, comme pour les consoler d'avoir été forcés de céder au malheur des circonstances. Plusieurs devinrent victimes d'un dévouement si extraordinaire, et l'un d'eux perdit un bras; mais cet accident ne fut pas capable de les rebuter, ni même de ralentir l'ardeur des autres.

N'oublions pas que les quartiers de la ville les plus éloignés, rivalisaient avec celui de la Pomme devenu si remarquable. J'ai fait entendre ailleurs que ce qui se fesait là, se fesait par-tout. En effet, les habitans isolés qui n'avaient pas occasion de s'exercer aussi charitablement accouraient de tous les points pour se disputer amis et ennemis. Ainsi, pendant que la rue de la Pomme se trouvait heureuse de pouvoir administrer des secours localement, les habitans des extrémités de la ville fesaient en quelque sorte disparaître les distances, en se rapprochant les uns des autres, en se réunissant pour voler ensemble au secours des blessés par-tout où il s'en trouvait, pendant que les faubourgs, comme plus voisins du théatre de désolation, employaient de leur côté toute leur population à soulager et à servir ces malheureux.

Quel contraste frappant s'offre ici pour étonner la réflexion entre la fureur de la guerre et l'exercice magnanime des vertus civiles qui s'efforcent d'en réparer les maux et les calamités; l'une semble vouloir tout exterminer, tout détruire: on dirait qu'elle met toute son ambition à régner sur des ruines..... Les autres, au contraire, s'efforçant de consoler l'es-

pèce humaine, semblent désirer non-seulement de secourir, de guérir les plaies qu'elle fait, mais même de ressusciter les morts.... La guerre démontre la perversité de l'homme tombé dans la dégradation; et la sublimité des vertus qu'il exerce, le relevant de sa chûte humiliante, semble le faire participer aux émanations de la Divinité, et l'associer avec orgueil à ses grands attributs.

La nuit vint, et son obscurité secourable, en fesant cesser le combat, enveloppa de ses voiles sombres les bonnes œuvres dont le propre est de se cacher. Toutes les maisons publiques, tous les hôpitaux étaient pleins, à l'exception de la caserne des canonniers, située encore dans cet heureux quartier de la Pomme. C'est là qu'on déposa pour cette nuit la surabondance des blessés; et c'est là qu'accoururent les gens charitables des deux sexes, pour qui le soulagement de l'humanité souffrante était un besoin. Ils vidèrent à l'envi leurs maisons pour meubler momentanément leur dépôt. On y passa la nuit à faire et à distribuer du bouillon ; à étancher le sang des plaies ; à les panser ; à environner de linges fins les membres fracturés, et à préparer ces infortunés au transport qui devait en être fait le lendemain dans d'autres locaux disposés d'avance. C'est là enfin que la jeunesse put apprendre de bonne heure, au milieu des gémissemens de la douleur, combien étaient rares les roses semées sur cette vie, et abondantes les épines destinées à nous faire rappeler d'une seconde plus heureuse que nous oublions trop souvent.

Cette nuit si satisfaisante pour la charité sit place

au jour. La scène changea, et les honnes actions ne purent plus se dissimuler : elles durent laisser cette ressource à la honte, incapable de le supporter. Il s'agissait de transporter ces malheureux dans les autres locaux que l'on venait de préparer pour eux. Alors on vit sortir de toutes les maisons des brancards, des fauteuils, des matelas, des chaises traversées de bâtons, et tout ce qui pouvait s'approprier à cet usage. Les hommes, les femmes, les enfans de tout sexe, tout s'y employa, pendant que la vieillesse se désolait d'être réduite, par son grand âge, à l'impuissance d'y coopérer, à une inaction complète (\*). Mais la faiblesse de l'âge le plus tendre, plus heureuse qu'elle, augmentant de force par sa réunion, soulageait au moins quelque membre débile où se concentrait la douleur, ne pouvant porter seule tout le fardeau d'un corps que les souffrances fesaient abandonner à son propre poids.

Que l'imagination la plus vive dans les efforts de ses créations, se représente donc cette suite de transports se formant à la file, à travers les rues d'une grande ville, uniquement occupée de cet objet, et dont l'attention se portait sur une scène si attendrissante! Qu'elle se représente cette espèce de procession, la plus solennelle, la plus touchante qui se soit jamais vue sur la terre, et le plus digne encens que l'homme pût offrir à la divinité; l'on n'aura encore qu'une faible esquisse de ce tableau qu'une

<sup>(\*)</sup> Il faut pourtant lui tenir compte du désir qu'elle avait de terminer, par d'aussi helles actions, la fin de sa carrière.

tendre sensibilité arrosait à chaque pas de ses larmes.

Mais ce transport ne fut pas borné à une opération qui semblerait, dans ce cas, devoir se terminer ici. Le duc de Dalmatie voulant seconder la répugnance que témoignaient nos soldats, de tomber entre les mains de l'ennemi, et ne lui abandonner, s'il était possible, que des cadavres pour orner son prétendu triomphe, ne laissa pour prisonniers, que des moribonds fixés dans leurs lits par la douleur. On transporta tous les autres dans des barques du canal, et on les évacua par ce moyen de la manière la plus conforme à leur état, en leur fesant suivre le mouvement de retraite sans les fatiguer, et leur continuant dans la route tous les secours que réclamait leur triste situation.

Mais je reviens, et c'est pour vous célébrer, vous que j'aurais dû nommer les premiers, si je n'avais voulu réserver les effets de votre zèle pour couronner dignement mon ouvrage; prêtres charitables, images vivantes du Seigneur, vous avez mis le comble à l'édification publique, en partageant avec vos concitoyens les peines et les fatigues de ce jour, en bravant le péril qu'un égoïsme coupable semble fuir, pour assister les mourans à leurs derniers momens, et leur prodiguer ces consolations spirituelles qui doublent, ou plutôt qui prolongent la vie de l'homme à l'infini, en l'assurant qu'il ne meurt pas.

Un blessé marchait péniblement vers les hospices, à travers la ville; affaibli par la perte de son sang, il sentait sa dernière heure approcher. Prêt à tomber en défaillance, il voit passer un prêtre qui

courait après les bonnes œuvres, étend la main vers lui, et lui crie: assistez-moi, j'ai besoin de vous... Le ministre touché jusqu'au fond de l'ame, le prend sous le bras pour l'aider à sauver sa vie, et chemin fesant, le dispose à mourir pour le faire vivre éternellement.

Je rends témoignage que j'en ai vu dans plusieurs rues exerçant une charité au-dessus de tout éloge. Un sur-tout, parmi tant d'autres, arrêté à la place Mage par la pesanteur du fardeau, portait sa part d'un brancard dont il consolait le moribond près de passer de ce monde dans l'autre. Bienfaiteurs qui dérobez aux hommes l'utilité de vos beaux exemples, en vous efforçant, par esprit de religion, de les faire oublier; celui qui tient dans ses mains toutes les couronnes vous a vus, il vous a écrits dans le livre de vie, vous aurez donc la vôtre, puisque la justice est un de ses plus grands attributs!

Non, un dévouement si général ne saurait rester dans l'oubli, ni s'ensevelir avec la génération présente. L'estime et l'admiration des hommes doivent anticiper sur les récompenses futures. Il faut que la postérité le connaisse; et que notre temps devenu à son tour une portion de l'antiquité, fournisse aussi ses traits héroïques à l'histoire de l'espèce humaine. Temps rapide, mais fixé par l'illustration dont t'embellit cette époque, emporte cet ouvrage en volant à l'immortalité. Je sens qu'il serait trop faible pour pouvoir se flatter d'y parvenir, si tu ne le prenais sur tes aîles.

top and it are seen FIN. I somillatio no god





